GUIDE-CHAIX

DE

PARIS A LYON

ET À LA

MÉDITERRANÉE


GEOLOGIA
HISTORI
GEOGRAFIA
Ex-Libris
JULI VINTRÓ


G (1)

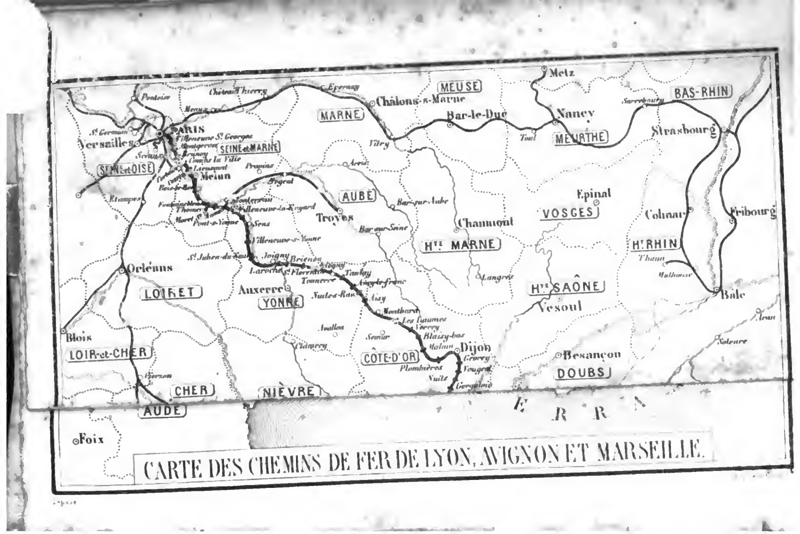
Nouveau Guide

DE

PARIS A LYON

ET A LA

MÉDITERRANÉE


Metz
MEUSE
BAS-RHIN
Epernay
Châlons-s-Marne
MARNE
Bar-le-Duc
Nancy
Strasbourg
Pontoise
Meaux
PARIS
St Germain
Versailles
SEINE et MARNE
SEINE et OISE
Melun
Provins
Etampes
Vitry
Toul
MEURTHE
Arcis
AUBE
Troyes
Bar-sur-Aube
Bar-sur-Seine
Epinal
VOSGES
Colmar
Fribourg
Chaumont
Hte MARNE
Ht RHIN
Thann
Mulhouse
Langres
Hte SAÔNE
Vesoul
Bale
Fontainebleau
Villeneuve-la-Guyard
Sens
Pont-s-Yonne
Villeneuve-s-Yonne
St Julien-du-Sault
Joigny
Brienon
Laroche
St Florentin
Tonnerre
Tanlay
Ancy-le-franc
Nuits-s-Ravière
Aisy
Montbard
Les Laumes
Verrey
Blaisy-bas
Malain
Dijon
Gevrey
Vougeot
Nuits
Plombières
Orléans
LOIRET
Auxerre
YONNE
Avallon
Semur
Clamecy
CÔTE-D'OR
Besançon
DOUBS
Soleure
Arau
Blois
LOIR-et-CHER
Vierzon
CHER
NIÈVRE
AUDE
Foix
CARTE DES CHEMINS DE FER DE LYON, AVIGNON ET MARSEILLE.

GUIDE-CHAIX

BIBLIOTHÈQUE DU VOYAGEUR

Nouveau Guide
DE
PARIS A LYON
ET A LA
MÉDITERRANÉE



PARIS

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE CENTRALES DES CHEMINS DE FER

DE NAPOLÉON CHAIX ET Cᵉ

RUE BERGÈRE, 20

TABLE DES MATIÈRES.

Département de l'Yonne.

Départem^t de la Côte-d'Or.

Départ^t de Saône-et-Loire.

Département du Rhône.

Département de l'Isère.

Département de la Drôme.

GRAVURES, CARTES ET VUES DIVERSES

PRÉFACE.

Voici un nouveau volume qui vient s'ajouter à la *Bibliothèque du Voyageur :* c'est le ***Guide de Paris à Lyon et à la Méditerranée.***

Par les Chemins de fer s'est accomplie véritablement, au profit de l'humanité, la conquête du temps et de l'espace. Les distances rapprochées, l'Europe tout entière d'aujourd'hui n'est pas plus grande qu'un seul royaume d'autrefois.

Les voyages, rendus faciles, sont devenus un besoin pour toutes les classes. Chacun a voulu monter dans les wagons et visiter dans toutes ses parties notre beau pays de France. Cette bonne France était aimée par instinct de tous ses enfants, comme les fils chérissent naturellement leur mère ; on l'ai-

mait comme une patrie; mais aujourd'hui on l'aimera d'une façon nouvelle : on l'aimera pour ses beautés, pour ses souvenirs, pour son histoire. Après l'amour spontané du cœur, viendra l'amour éclairé de l'intelligence. Saluons donc les Chemins de fer, qui ont mêlé les peuples en élevant leur patriotisme !

Notre ***Bibliothèque du Voyageur*** a pour but d'accomplir sur l'esprit une action ou une influence égale et parallèle à l'impression du paysage sur le regard du Voyageur qui le contemple. Nous avons voulu donner une série de tableaux ou de récits familiers, amusants et instructifs, reproduisant avec exactitude toutes les choses que l'on voit par l'étroite fenêtre d'un wagon.

Ce sont donc des peintures fugitives comme le paysage parcouru avec la vitesse de la vapeur. Nous nous adressons bien plus aux sentiments et à l'imagination qu'à la raison. Nos petits livres ne font pas de l'histoire; mais, dans leur variété qui se prête à tout, ils sont peut-être plus vrais que l'histoire. Dans les faits que nous racontons, il n'y a pas cet enchaînement logique, cette grande méthode savante, ces déductions philosophiques qui

distinguent les causes des effets, les principes des conséquences; dans nos récits il n'y a point d'unité, point de système : un paysage, un site, un château, une ville, un fleuve, une forêt, se présentent à nos yeux, et aussitôt nous exprimons bien simplement nos émotions, nous peignons à vol d'oiseau ce qui frappe nos regards; nous cherchons dans nos souvenirs ce qui s'est accompli dans ce coin de terre que nous voyons; et alors, deuil ou joie, pleurs ou rires, chroniques, légendes, contes superstitieux, nous ressuscitons tout, et surtout nous cherchons à conserver à nos tableaux cette naïveté, cette simplicité des premiers narrateurs, qui donne tant de charme au récit, qui l'empreint d'une couleur locale si séduisante, et le fait parler à la fois, comme une image de vérité, à l'imagination et au cœur.

Mais, au fond de tous ces tableaux, c'est la France aimée qui vit et qui parle. Sous toutes ses formes, dans ses symboles, dans ses drames, dans la conformation de son sol, dans ses montagnes et dans ses plaines, dans son histoire, dans ses splendeurs comme dans ses misères, et même jusque dans ses erreurs, c'est encore notre belle

patrie, elle a droit à notre respect et à notre amour.

Chaque ligne de Chemin de fer a son *Guide* spécial, qui évoque le passé et fait revivre les souvenirs et les légendes conservés dans nos vieilles chroniques. Nos *Guides,* avec toutes leurs peintures variées et fidèles, ne sont pas seulement des livres utiles, ils doivent être surtout des livres aimés du Voyageur, comme l'image du pays dont ils expriment l'histoire.

Les Chemins de fer, ces instruments d'une véritable révolution économique, ne sont pas seulement de grands établissements d'utilité publique ; ils sont aussi des agents de moralisation et de patriotisme.

Cette double conviction nous inspirait, quand nous placions notre Établissement industriel sous le patronage spécial des Chemins de fer. Toutes les publications que nous avons faites sur ces nouveaux agents de civilisation se sont associées ainsi à cet élément nouveau de prospérité, d'instruction, de moralité et de bonheur.

Dans ce but, nous avons édité une collection de

Guides, et, à côté de ceux-ci, des *Indicateurs* et des *Livrets* pour familiariser les Voyageurs avec les services et les tarifs de tous les Chemins de fer.

Nous avons aussi publié des Cartes pour exprimer à l'œil tous les travaux accomplis : *Carte générale des Chemins de fer de l'Europe ; Carte générale des Chemins de fer et des Voies navigables de la France ; Cartes spéciales de chaque Ligne ; Atlas de Cartes chorographiques* pour compléter les *Guides*. La géographie des Chemins de fer existants se trouve ainsi tracée.

Pour apprendre le mécanisme et l'organisation même de ces nouveaux Chemins, nous avons publié un *Almanach des Chemins de fer*, qui s'adresse à tout le monde. Il fait connaître le personnel de toutes les administrations et rappelle les devoirs prescrits par les règlements.

Nous avons aussi voulu faire servir notre expérience à l'utilité de tous ceux qui se déplacent, et pour eux nous avons créé un livre qui contient toute la science pratique des voyages, sous le titre de *Conseils aux Voyageurs en Chemins de fer, en Bateaux à vapeur, en Poste et en Diligence.*

Pour les hommes d'affaires, commerçants ou industriels, pour les employés des Chemins de fer eux-mêmes, nous avons publié trois ouvrages qui résument les intérêts nés de la vapeur : le *Manuel du Voyageur et de l'Expéditeur en France et à l'Étranger;* l'*Essai administratif sur l'Exploitation pratique des Chemins de fer*, et le *Guide commercial.*

Pour les savants et pour ceux qui veulent connaître la situation administrative et financière des Compagnies de Chemins de fer, leurs cahiers de charges, leur législation et leur jurisprudence, nous publions chaque année un volume intitulé : *Annuaire officiel des Chemins de fer.* Dans ce moment nous avons aussi sous presse un ouvrage qui a pour titre : *Traité juridique de la Construction, de l'Exploitation et de la Police des Chemins de fer.*

Paris et Londres, les deux grandes métropoles de l'Europe, ces deux centres d'intelligence, d'industrie, de richesses et de Chemins de fer, méritaient bien une monographie particulière, et nous avons publié un *Guide à Paris* et un *Guide à Londres*, où sont décrits les monuments, les mœurs, les habitudes et tous les souvenirs du passé de ces deux grandes capitales.

Le public a bien voulu accueillir avec faveur nos ouvrages ; sa bienveillance nous impose le devoir d'apporter tous nos soins afin de rendre aussi parfaits que possible les livres nouveaux qui viennent s'ajouter tour à tour à notre collection.

Aujourd'hui, en quinze heures, on fait le voyage de Lyon, et en douze heures on va de Lyon à Marseille. Dans ces conditions, qui ne voudra visiter Lyon, cette grande métropole de l'industrie et du commerce français ; et Marseille, cette belle reine de la Méditerranée ? Notre nouveau *Guide* inspirera peut-être à quelques personnes la première pensée de ce beau voyage ; il désire surtout accompagner celles qui l'accompliront.

Lyon, avec ses beaux fleuves et ses belles collines, avec ses grands souvenirs religieux, avec ses monuments, sa richesse et sa charité, vit dans tous les esprits et dans tous les cœurs. Tout le monde doit aller saluer cette seconde capitale de la France. Que de souvenirs ! Cette cité est plus vieille que Paris. Au moyen âge, elle a des foires où se réunissent tous les étrangers et où se concentre tout le commerce de l'Europe. C'est là que la lettre de change devient un papier de circulation par l'en-

dossement qu'on lui applique; c'est là que les Italiens apportent leur industrie. Les commerçants de tous les pays y viennent en grand nombre, ils amènent avec eux la prospérité et la richesse. Pour favoriser ce concours de toutes les nations, des ordonnances, rendues au profit des étrangers venus aux foires de Lyon, les affranchirent du droit *d'aubaine*, dont l'existence en France disparut sous la Restauration seulement.

A Lyon, vous trouverez une grande école de peinture qui vous rappellera l'école flamande et l'école hollandaise; à tous les âges, vous y rencontrerez le nom et le souvenir de grands artistes. Le culte du beau s'y allie au culte de l'utile, et tous deux y obéissent au culte catholique, qui semble planer et entourer d'une enveloppe mystique la grande cité que la Vierge, sa patronne vigilante, regarde avec amour du haut de la sainte montagne de Fourvières. Peintres et poëtes, artistes, hommes politiques, industriels, on rencontre tous les genres de mérite à Lyon. Les types merveilleux d'une beauté exceptionnelle y sont aussi fréquents; le nom si populaire de la belle Cordière et le souvenir plus récent de Mme Récamier sont dans toutes

les mémoires : ils montrent dans la cité lyonnaise la patrie de plus d'une beauté célèbre.

Marseille, la cité phocéenne, cette belle façade de la France du côté de l'orient et du midi, mérite aussi la visite du Voyageur. Partout la mer est un grand spectacle ; mais à Marseille, cette belle Méditerranée, cette mer d'un bleu si pur, si transparent, a pour l'œil un attrait et un charme tout particulier. On ne se lasse pas de voir la nuit ses lueurs phosphorescentes, et le matin et le soir, ses admirables teintes rosées, où rayonnent de si riches nuances sous le ciel du Midi, éclairé par le soleil d'orient.

A côté de toutes ces splendides beautés de la nature, l'âme est remuée profondément par le passé si riche de ces belles contrées de la France méridionale.

Dans ce pays privilégié, vous retrouvez toute notre histoire. Depuis le monde romain jusqu'à nos jours, tous les grands faits sociaux ou politiques, tous les grands événements y sont représentés par des traditions et des monuments.

Le Rhône est le fleuve romain de notre France.

C'est sur ses bords qu'étaient les grandes métropoles de la Gaule : Lyon, Vienne, Nîmes et Arles, cette Constantine de l'Occident, cette fille bien-aimée du grand empereur Constantin, qui lui donna son nom.

Pour ceux qui savent interroger les faits et remonter aux causes, que de traces du monde romain se lisent encore aujourd'hui dans la constitution de la famille et dans les habitudes domestiques de ces contrées. Le reflet de la dignité quasi sacerdotale dont était entouré, à Rome, le père de famille, est vivant dans le respect absolu du pouvoir du mari ou du père.

La beauté et la conservation du type gallo-romain montrent aussi que les races y ont vécu sur place, sans se mêler aux peuples du Nord.

Mais le Midi n'est pas seulement le pays de la civilisation romaine. Pour correspondre à tous les événements de notre histoire, on y trouve des faits et des héros de grande taille. L'esprit communal, les libertés et les franchises du municipe romain s'y conservent, surtout dans les villes; là, ils n'ont jamais péri. A côté de ces importantes cités,

voyez ce paysage entrecoupé de montagnes ; au sommet de ces pics inaccessibles, vous retrouvez les souvenirs de la féodalité. Voyez, partout sur votre route, ces vieux pans de tours et de murailles qui attestent l'existence d'anciens châteaux. Toutes ces ruines émeuvent, parce qu'elles renferment cet enseignement de la douleur et de la mort, suprême destinée de l'homme.

Le grandiose de ces débris atteste l'existence passée d'une féodalité puissante ; et l'histoire vous montre même au XVIe siècle, lorsque la féodalité est partout vaincue et détrônée, le type d'un de ces grands chefs, de ces audacieux suzerains des Xe et XIIe siècles. Le fier et puissant baron des Adrets lutte dans ces contrées, tantôt pour, tantôt contre la royauté ; il démolit les églises et les châteaux, et laisse partout des ruines que vous retrouvez encore aujourd'hui à chaque pas de votre voyage.

Mais si la féodalité fut puissante, si elle a laissé une forte empreinte de son existence sur ce sol tourmenté, ce pays ne lui appartint jamais complétement comme le Nord.

En effet, partout où la féodalité a dominé, les campagnes l'ont emporté sur les villes. Mais dans

le Midi, au contraire, les villes n'ont jamais cessé d'avoir la prédominance. Dans les guerres des bourgeois contre la féodalité, les châteaux avaient à soutenir des siéges fréquents; de là le spectacle de toutes ces ruines. Les derniers manoirs importants de ce pays furent détruits par la royauté, assistée d'un de ses plus puissants ministres, le cardinal de Richelieu. Le nom redouté du cardinal est écrit dans ces dévastations que vous rencontrez à chaque pas. Ainsi l'histoire tout entière de la France se retrouve dans les monuments de ces contrées; l'action de la féodalité, des communes et de la royauté y a déposé de profondes empreintes.

L'Église aussi a laissé sur cette terre les plus grands souvenirs. La primatiale des Gaules est à Lyon; le berceau du catholicisme est dans l'église de Vienne, où les lettres saluent les glorieux noms de ses archevêques, saint Mamert et saint Avite. Avignon nous montre encore le trône catholique des papes qui, des bords du Rhône, envoyaient leur bénédiction à l'univers.

La chevalerie, cette noble institution dont l'esprit fut une conquête de l'Église sur le monde féodal,

n'est pas seulement dans le Midi un attribut exclusif de la noblesse. Les grandes communes y avaient conquis pour leurs fiers bourgeois le droit de chevalerie. Dans leurs mains, il ne dégénéra pas; il ne perdit rien de son éclat. Les trouvères, les troubadours, les enfants de la gaie science et les cours d'amour, avaient imprimé un grand développement aux sentiments intimes du cœur. Toutes ces splendeurs de l'histoire de la France rayonnent dans les provinces que notre *Guide* va parcourir.

O vous tous qui avez des loisirs, allez saluer cette belle, riche et noble terre du monde romain, si fertile en grands souvenirs, en grands hommes et en grandes choses !

NAPOLÉON CHAIX ET Cie.

NOTICE

SUR LA VAPEUR.

Les anciens peuples savaient que la vapeur d'eau bouillante peut, en certaines circonstances, acquérir une puissance sans limites.

Les Grecs et les Romains attribuaient à la vaporisation subite d'une grande masse d'eau les détonations et les commotions souterraines qui, parfois, ébranlent la terre.

Cent vingt ans avant Jésus-Christ, Héron d'Alexandrie sut, au moyen de la vapeur, imprimer un mouvement de rotation à un petit appareil nommé *éolipyle*. C'est un vase métallique creux et percé d'un seul trou, qui se trouve à l'extrémité d'une espèce de col ou de partie allongée. Lorsqu'on y introduit de l'eau, et qu'on vient à le poser sur des charbons ardents, l'eau ne tarde pas à s'y vaporiser, et l'orifice livre un étroit passage à un jet continu de vapeur, jusqu'à ce que toute l'eau ait été chassée. Le même Héron prétendait expliquer la tradition vulgaire des sons harmonieux de la statue de Memnon par un courant de vapeur qui s'échappait à travers une

ouverture adroitement dissimulée, lorsque l'eau contenue dans le piédestal du dieu s'échauffait par l'effet des rayons du soleil.

Les prêtres des anciens Teutons employaient la vapeur pour épouvanter le peuple par un prodige capable de frapper les plus fortes imaginations. Quelquefois la statue de leur dieu Busterich s'enveloppait subitement d'un nuage de fumée, avec une détonation semblable au bruit du tonnerre. Cette statue, récemment découverte dans des fouilles, a donné l'explication de ce miracle. La tête du dieu était creuse et en métal; les prêtres y introduisaient une certaine quantité d'eau; puis, à l'aide d'un tampon de bois chassé avec force, fermaient exactement l'ouverture de la bouche. Ils avaient encore soin de placer des charbons allumés dans le crâne, séparé intérieurement du reste de la tête par une plaque ou une cloison de métal; l'eau, graduellement échauffée, finissait par entrer en ébullition; bientôt, sous la pression croissante de la vapeur, le tampon sautait avec fracas, et la vapeur elle-même s'élançait en mugissant par l'issue qu'elle s'était faite.

Seize siècles plus tard, Flurance Rivault, de Laval, soldat, puis précepteur de Louis XIII enfant, se livra à l'étude de la mécanique, traduisit Archimède en latin, et, dans un ouvrage intitulé : *Description et définition d'une nouvelle artillerie qui, ne se chargeant que d'air et d'eau pure, a néanmoins une force incroyable*, il proposa l'emploi d'une bombe qui, remplie d'eau au lieu de poudre, ferait explosion après avoir été soumise à l'action du feu.

Salomon de Caus, né dans les environs de Dieppe, vers la fin du XVI[e] siècle, ou à Dieppe même, selon d'autres, publia, en 1615, un ouvrage intitulé : *La raison des forces*

mouvantes. Il y décrit un appareil de son invention, destiné à élever rapidement une grande masse d'eau à toutes les hauteurs.

Quelque loin que soit cet appareil de la machine à vapeur moderne, il est une application positive de la force élastique de la vapeur, et une tentative d'utiliser ce nouvel agent dynamique.

Salomon n'ayant reçu, dans sa patrie, aucun encouragement, parcourut l'Allemagne et l'Angleterre, offrant partout sa découverte. Il est fort probable que le marquis de Worcester en eut connaissance et qu'il profita de sa haute position pour l'exploiter, car, quarante-huit ans après, il publia un livre intitulé : *Century of Inventions*, dans lequel il proposa une machine à peu près pareille à celle de Salomon de Caus.

En 1698, Savery, capitaine anglais, construisit cet appareil avec quelques modifications, dont la plus essentielle fut de créer la vapeur dans un vase séparé. Cette machine, destinée à l'épuisement des mines, ne servit qu'à élever et à distribuer l'eau dans les jardins.

Mais le mérite d'avoir, pour ainsi dire, établi les bases de la machine à vapeur appartient à Denis Papin, né à Blois en 1665. Sa grande et belle solution, dit M. Arago, consiste dans la substitution d'une atmosphère de vapeur à l'atmosphère ordinaire. Il a proposé de se servir de la vapeur d'eau pour faire le vide dans de grands espaces ; mais la machine dans laquelle il combina ainsi, le premier, la force élastique de la vapeur de l'eau avec cette propriété dont cette vapeur jouit, de s'anéantir par voie de refroidissement, il ne l'exécuta jamais en grand ; ses expériences furent toujours faites sur de simples modèles.

Papin laissa à ses successeurs le mérite de l'application de son idée féconde.

Parmi les découvertes dues à notre illustre compatriote, il en est une qu'on ne peut passer sous silence : c'est la *soupape de sûreté*, cet organe important sans lequel les chaudières à vapeur présentaient à chaque instant le danger des explosions.

Persécuté comme protestant, Papin dut chercher un asile à l'étranger. Peut-être est-ce là la cause de la non-réalisation de ses grandes conceptions.

Blois lui a élevé une statue au milieu du pont qui traverse la Loire.

En 1705, seulement, deux hommes d'exécution se liguèrent pour le triomphe de la vapeur. Newcomen et John Cowley, l'un vitrier, l'autre quincaillier à Darmouth en Devonshire, construisirent en grand une machine *à la Papin,* destinée à opérer l'épuisement de l'énorme masse d'eau qui pénètre continuellement dans les mines (1). Le succès dépassa leurs espérances. La vapeur ne s'obtenait plus dans le cylindre même, mais dans une chaudière séparée qu'on mettait en communication avec le cylindre. L'expérience leur suggéra peu à peu de nouveaux perfectionnements.

L'un de ces perfectionnements ne leur coûta guère de peine. Un jeune enfant, Humphrey Potter, était employé chez eux à ouvrir et fermer les robinets destinés à introduire dans le cylindre tantôt la vapeur, tantôt la pluie d'eau froide servant à la condenser. L'enfant, voulant un

(1) On jugera de l'importance de ces travaux, en apprenant que l'enlèvement journalier des eaux qui surgissent dans les seules mines des Cornouailles exige une force de cinquante mille chevaux ou de trois cent mille hommes.

jour rejoindre ses camarades au jeu, imagina de fixer les extrémités de deux ficelles aux manivelles des robinets qu'il devait ouvrir et fermer, les autres extrémités ayant été liées au balancier; et de là naquit un des grands perfectionnements de la machine.

Le principal inconvénient de cette machine résultait de la nécessité où l'on était de faire mouvoir les robinets à la main, et du refroidissement considérable que produisait la condensation opérée dans le cylindre même. Néanmoins, elle est la première qui ait rendu de véritables services à l'industrie. Dans cette machine, comme dans celle préparée par Papin, le mouvement ascensionnel du piston s'opère par l'effet d'un contre-poids, quand la vapeur peut arriver à la partie inférieure du corps de pompe et le remplir. C'est aussi *par le froid* que Newcomen, Cowley et Savery se débarrassaient de la vapeur qui eût contre-balancé la pression atmosphérique. Au lieu d'enlever le feu, comme le pratiquait Papin, ils faisaient couler une quantité abondante d'eau froide dans l'espace compris entre les parois extérieures du corps de pompe et le cylindre qui lui sert d'enveloppe.

Newcomen et Cowley sollicitèrent une patente. Savery objecta son privilége concernant le moyen de produire le vide par le froid. Pour éviter toute contestation, la patente fut prise au nom des trois, les deux premiers pour leur idée de la machine à vapeur *à piston*, le troisième pour celle de la *condensation.*

Mais l'appareil de Newcomen est plutôt une machine à moteur atmosphérique qu'une machine à vapeur proprement dite, laquelle, dans nos idées, est un mécanisme qui tire immédiatement sa puissance de la vapeur. Or, dans la machine Newcomen, le piston n'agit énergique-

ment que lorsqu'il descend sous le poids de la colonne atmosphérique qui le refoule. Dans ce moment, la vapeur s'est annulée : c'est sa condensation, c'est sa disparition complète qui a fait le vide sous le piston.

C'est à James Watt qu'appartient la gloire d'avoir créé la machine à vapeur moderne.

Watt naquit à Greenock, en Écosse, le 19 janvier 1736. Il apprit le métier de constructeur d'instruments de mathématiques, et vint s'établir à Glascow, dans un local dépendant de l'Université, qui le nomma son ingénieur.

La collection de l'Université possédait un petit modèle de la machine de Newcomen, mais si défectueux qu'il était impossible de le faire fonctionner. Watt le répara. Sous la main puissante de cet homme de génie, dit Arago, les vices de construction disparurent, et l'appareil manœuvra aux yeux des étudiants émerveillés.

Bientôt la vapeur n'eut plus de secrets pour lui. De ses études naquit une nouvelle machine qu'il compléta peu à peu. Qu'il nous suffise de dire que la machine à vapeur moderne n'a éprouvé que de légers changements depuis la mort de Watt, arrivée le 25 août 1819, dans la quatre-vingt-troisième année de son âge. L'Angleterre éleva des statues de marbre et de bronze à cet inventeur qui a cent fois décuplé les forces de l'homme.

Veut-on une preuve matérielle de cette dernière assertion ?

L'ascension du mont Blanc, à partir de la vallée de Chamouni, est l'œuvre la plus pénible qu'un homme puisse exécuter en deux jours. Ainsi, la moyenne de travail mécanique possible à l'homme en deux fois vingt-quatre heures est mesurée par le transport de notre corps à la hauteur du mont Blanc. Ce travail ou l'équivalent,

une machine à vapeur l'exécute en brûlant à peu près 1 kilogramme de charbon de terre.

On est convenu de dire qu'une machine est de la force d'un cheval, quand elle peut élever par seconde, à 1 mètre de hauteur, un poids de 75 kilogrammes ; mais un cheval éleverait à peine 50 kilogrammes dans le même espace de temps. De plus, il ne travaille que huit heures sur vingt-quatre, et son travail de huit heures doit compenser son entretien pendant vingt-quatre heures. La machine, au contraire, ne consomme qu'en fonctionnant. Ainsi, pour rendre la force animale égale à la force mécanique, il faut un relai et demi à chaque cheval en trois fois vingt-quatre heures, ce qui fait quatre chevaux et demi par jour : il en résulte donc qu'une machine de la force de 60 chevaux de vapeur fait l'ouvrage de quatre ou cinq fois 60 chevaux ou de 270 chevaux.

Les pièces fondamentales qui constituent la machine à vapeur actuelle sont :

La *chaudière* ou *générateur :* c'est un vase de métal (fer, cuivre ou fonte), qui, rempli d'eau et exposé à la flamme d'un foyer, fournit la vapeur nécessaire au jeu de la machine.

Les appareils dépendants de la chaudière sont : la *soupape de sûreté* et les *rondelles fusibles.* Elles ont pour but de prévenir les explosions en offrant une issue à la vapeur, lorsque la pression dans la chaudière s'y élève au delà des limites pour lesquelles la résistance est calculée.

La *pompe alimentaire* est ordinairement une pompe mise en mouvement par la machine elle-même, qui alimente le générateur.

Le *flotteur* est le plus souvent une pièce plate disposée de telle façon, qu'au moyen d'un contre-poids elle

reste toujours à la surface de l'eau contenue dans la chaudière, monte et s'abaisse le long d'une petite échelle graduée, et indique ainsi le niveau d'eau de la chaudière.

Le *manomètre* est un instrument destiné à donner la mesure de la puissance de la vapeur fournie par le générateur.

Le *cylindre* et ses accessoires. La vapeur, formée dans le générateur en quantité suffisante, est amenée dans un cylindre de métal. Cette vapeur pénètre par un *tuyau* dans la boîte à soupape.

Les autres pièces de cet appareil, *tiroir*, *conduits*, *pistons*, *port d'éduction*, *condenseur*, *directeurs du mouvement*, et tout ce qui sert à mettre la machine en mouvement, ne peuvent être utilement décrits sans le secours de la vue.

On dit d'une machine à vapeur qu'elle marche à 1, 2, 3, 6 atmosphères, pour exprimer à quel degré de tension se trouve la vapeur qui la met en jeu. Ceci mérite d'être expliqué.

L'atmosphère dans laquelle nous vivons exercerait sur nous une pression énorme, si, au lieu de vivre dans son milieu, nous nous trouvions au-dessous d'elle. L'homme qui plonge dans une eau profonde, ne sent pas la colonne d'eau qui se trouve au-dessus de lui, parce qu'il se meut au milieu de l'eau, et non au-dessous. Mais si l'on renfermait dans un vase la colonne d'eau qui le domine, quand il plonge à 3 ou 4 mètres, et qu'on appuyât le vase sur sa tête, il en serait écrasé.

Il en est de même pour l'air. Nous ne sentons pas le poids de la colonne d'air que nous avons au-dessus de nous, parce que toute cette masse se supporte elle-même et prend son point d'appui sur le globe. Mais si l'on parvient à retirer un corps creux de ce milieu, à y faire le

vide, aussitôt une colonne d'air d'un carré égal au carré de l'objet dont l'air a été retiré, pèsera sur lui, et ce poids, pour le piston d'un cylindre de 2 mètres de diamètre, sera de 30,000 kilogrammes.

Substituant une atmosphère de vapeur à l'atmosphère ordinaire, nous trouvons que, lorsque la température de la vapeur est de 100 degrés centigrades, son effort est égal à la pression de l'atmosphère ordinaire ou force élastique. Cette pression, par centimètre carré, est de $1^k,33$. Ainsi, quand on parle d'une machine marchant à quatre atmosphères, on veut dire que la vapeur exerce sur chaque centimètre carré des parois de la chaudière une pression de $4^k,132$, et que sa température est de 145 degrés centigrades.

On appelle *machines à basse pression* celles qui fonctionnent au-dessous de deux atmosphères ; et toutes les autres, *machines à haute pression*.

NOTICE

SUR LES CHEMINS DE FER.

Les chemins à rails sont connus en Angleterre depuis plus de deux cents ans. Ces chemins étaient une double ligne de madriers de bois joints bout à bout, et s'étendant depuis une mine jusqu'à sa forge ou son magasin. Plus tard, on les remplaça par des barres de fonte creusées.

Vers 1805, la fonte fut abandonnée pour le fer forgé.

En 1770, un M. Cugnot, ingénieur, construisit à Paris une *voiture à vapeur*, qu'on peut voir encore au Conservatoire des arts et métiers. L'essai ne réussit pas. La voiture marchait, mais on ne pouvait ni la diriger, ni l'arrêter.

En 1802, deux ingénieurs de Cornouailles établirent une locomotive à haute pression, qu'ils dirigèrent facilement

avec une vitesse de 6 kilomètres à l'heure. Ils firent, en 1804, un nouvel essai sur un *chemin de fer.* Leur locomotive, traînant 20 milliers de fer, parcourait en une heure et demie environ 15 kilomètres. Depuis lors, chaque jour vit éclore un nouveau perfectionnement, et, vers 1814, M. Stephenson établit des voitures de ce genre d'après des principes convenables.

On vit, à cette époque, à Liverpool, des locomotives parcourant facilement 40 à 50 kilomètres par heure. Moins de six ans après, une locomotive de MM. Sharp et Roberts s'est mue avec une vitesse de 100 kilomètres à l'heure!

C'est un ingénieur français, M. Séguin, d'Annonay (Ardèche), qui, le premier, obtint d'une très-petite chaudière une énorme quantité de vapeur, en imaginant le système tubulaire.

Le poids d'une locomotive varie de 14 à 30,000 kilog. La charge qu'elle déplace est :

Avec une vitesse de 18 kil. à l'heure, de	150,000 kil.
Avec une vitesse de 36 de..............	107,000
Avec une vitesse de 70 de..............	72,000

Une nouvelle locomotive, à laquelle on a fait subir d'importantes modifications, est employée depuis peu d'années, dans le but d'accélérer la vitesse des trains sans ajouter aux chances d'accidents. Cette locomotive est connue en France et en Angleterre sous le nom de *machine Crampton*, du nom d'un ingénieur anglais qui l'a fait mettre en usage dans son pays ; mais il paraît que la première idée ne lui en appartient pas : c'est à deux de nos compatriotes qu'il faut en faire honneur. En effet, deux locomotives d'un système analogue et présentant

les mêmes avantages ont été inventées antérieurement à la machine Crampton : l'une par M. Tourrasse, ingénieur, et l'autre par M. Sangnier, chef des ateliers et des machines au Chemin de fer de Lyon. Dès 1845, on a vu à Paris les modèles en petit de ces locomotives, et la première *Crampton* n'a paru qu'en 1847. —*Suum cuique.*

La vitesse obtenue avec une machine n'ayant que son *tender* à la remorque est sans limite connue. La plus audacieuse expérience qui ait été tentée a donné pour résultat 204 kilom. à l'heure (51 lieues).

Sur les chemins de fer allemands, la vitesse moyenne des trains n'atteint guère que 28 kilom. (7 lieues) à l'heure.

En France, la vitesse *moyenne* de la marche est de 35 kilom. à l'heure (8 lieues 3/4).

Les convois de Paris à Versailles et de Saint-Germain sont exceptés. Ce ne sont guère que des *omnibus* allant le plus lentement possible et s'arrêtant de porte en porte.

La marche des trains sur les railways anglais est très-rapide :

De Londres à Douvres, à l'heure..........	50	kil.
De Londres à Birmingham................	54,7	
Du South-Western......................	62,2	
Du Great-Western......................	69,2	

Cette vitesse est donc, en moyenne, de 57 kilomètres (14 lieues 1/4).

Mais que sont ces vitesses auprès des suivantes :

Le vent, petite brise, à l'heure....	108	kil.
L'ouragan......................	215	

Le son dans l'air, à la température de 16 degrés.....................	1,224 kil.
La lumière, dans un milieu homogène...........	1,056,720,000
L'électricité sur un fil de laiton de 0m002 de diamètre................	1,636,000,000

PHYSIOLOGIE D'UN VOYAGE A LYON

IL Y A QUARANTE ANS.

En quarante ans, nous avons fait beaucoup de chemin en toutes choses, y compris les voyages, quoique le progrès ait bien de la peine à sortir des villes pour s'aventurer sur les grandes routes. La diligence, longtemps immobilisée, est enfin sortie de l'*ornière*. Elle se nomme aujourd'hui wagon et roule sur des rails. Il était temps! La diligence est restée trop longtemps debout avec son cortége de routines et de tourments. Nous avons vu surgir les omnibus, les bateaux à vapeur. On a inventé des malles-postes qui volaient de Paris à Marseille en trois soleils. On a terminé le canal du Languedoc, le canal de Dijon, le canal d'Arles et d'autres canaux encore; on a creusé des ports, on a inventé le *Sphinx* et autres vapeurs qui courent de Toulon en Afrique en moins de trente-six heures: après tout cela, pouvait-on se contenter de peindre en jaune les diligences qui étaient vertes ou grises! Il fallait un progrès plus marquant, il fallait doubler, tripler leur allure, et, grâce au ciel, nous y voilà parvenus. Les diligences volent aujourd'hui avec la rapi

dité de la flèche; seulement, c'est depuis qu'on les a perchées sur des trucks et mises à la queue d'une machine à vapeur.

Vous souvient-il encore du mode de locomotion employé par nos pères? Le négociant de Marseille qui méditait un voyage à Paris, avant la révolution de 89, nolisait une berline largement suspendue, puis il embrassait sa famille, se recommandait à Dieu, et partait au soleil levant. La nuit venue, il entrait dans une auberge, soupait longuement, se couchait dans un bon lit et se remettait en route le lendemain. Ainsi de suite jusqu'au quinzième jour, car il lui fallait quinze jours! Il traversait les forêts en plein midi, faisait trois repas, et lisait une tragédie dans l'entr'acte de chaque repas. Enfin notre voyageur arrivait à Paris frais et dispos, et se promenait au Palais-Royal en bonne santé.

Après le père, les fils. Voici ce que les fils ont inventé: ils ont inventé des voitures à quatre étages, trois voyageurs au coupé, six dans l'intérieur, quatre ou six dans la rotonde et un nombre indéterminé sur l'impériale. Il y a des villages moins peuplés qu'une diligence. Ces voyageurs étaient ou plutôt sont encore des paquets vivants qui sont regardés comme accessoires dans un chargement de plusieurs milliers de quintaux inanimés. On a beaucoup d'égards pour les quintaux morts.

Les quintaux vivants s'encastrent comme ils peuvent, mêlent leurs jambes, leurs épaules, leurs perruches, leurs épagneuls, leurs manteaux, leurs châles, leurs fourrures, et tout ce mélange d'os et de chairs meurtris est emporté avec un fracas assourdissant de roues, de ferrailles, de sabots, de pavés, de sonnettes, de claquements de fouet, et de tout l'orchestre de l'écurie de la poste aux chevaux.

Au sortir de la ville, lorsqu'il n'y a plus personne sur la route pour admirer la diligence, les chevaux répriment leur ardeur, l'orchestre tombe en *mineur*, le postillon laisse flotter les rênes, l'allure de la machine se fait calme, le roulis et le tangage s'établissent avec une grande monotonie d'oscillations. Alors commence une lamentation auprès de laquelle celle de Jérémie est une cavatine d'*opera buffa*.

Six heures après le départ, un voyageur se hasarde à demander timidement au conducteur si l'on dînera bientôt. Une voix forte lui répond : « A Fontainebleau, dans deux heures. — Ah! on dîne à Fontainebleau, » répète-t-on en chœur; et chacun cherche à ramener ses jambes, qui se sont égarées çà et là.

Enfin, on est dans Fontainebleau. — Parlerai-je du potage anonyme et des plats mystérieux, des rôtis brûlés et des confitures de Bar? Parlerai-je des quatre assiettes composant le quatuor du dessert et dont le conducteur protége l'inviolabilité en criant : « Allons, messieurs, en route! les chemins sont mauvais, nous sommes en retard d'une heure sur la diligence d'hier. » Qui ne connaît ces mauvaises plaisanteries?

La voiture a quitté Fontainebleau; les voyageurs admirent la forêt et tâchent de saisir un cerf au passage : cela fait oublier le dîner interrompu. On quitte la chaussée, on entre dans la terre grasse, et le balancement de la machine provoque le sommeil chez quelques-uns. On arrive à Montargis à onze heures du soir. « C'est ici qu'on soupe, » dit l'orateur de la diligence. Une dame encadre sa tête à la portière et saisissant au passage le conducteur qui se laisse couler, par un grelin, du sommet de l'impériale : « Monsieur, dit-elle d'une voix douce,

c'est ici qu'on soupe, n'est-ce pas? — On prend un bouillon, » répond le conducteur.

Consternation. On descend, on entre dans l'auberge, on est introduit dans la salle au bouillon ; il y a une table vernissée de 16 mètres de longueur et quatre bols d'eau chaude colorée au coulis. La servante apporte une meule de son haché, cuirassée d'une croûte granitique et décorée du nom de pain; une réflexion désespérante, c'est que le pain proprement dit est inconnu sur la moitié de cette route.

Le bouillon pris, on sort de Montargis. Il est minuit, on s'endort. Cinq minutes après, on rêve qu'on dîne. Alors commence un de ces supplices que le Dante a oubliés : il est mêlé d'Ugolin et de Régulus, la famine combinée avec l'insomnie. Il en coûtait 65 francs pour goûter ce supplice-là, les frais de postillon compris! Le numéro 2 va s'endormir, lorsque la tête flottante du numéro 5 lui tombe d'aplomb sur le nez. On échange un *Pardon, monsieur*, et un *Il n'y a pas de quoi*; c'est un dialogue qui doit faire les frais de toute la nuit. Vers les deux heures du matin, la puissance du sommeil est si forte que les six numéros dorment malgré eux. Alors les six têtes carambolent à droite et à gauche comme les billes d'un billard; c'est un spectacle à attendrir l'humanité.

En diligence, le jour arrive lentement; un peu avant l'aube, on entend des voix plaintives qui disent : « Quelle heure est-il à présent ? » Une invisible montre se met à sonner et sonne jusqu'à 15 ; mais le sonneur s'explique : « C'est une montre neuve, dit-il, que j'ai achetée au Palais-Royal.

— Il est bien tombé, le Palais-Royal! » dit un commis voyageur. Cette réflexion n'est pas relevée. Chaque nu-

méro donne audience à son corps et fait à haute voix son autopsie : « Je ne sens pas mes pieds? » — « J'ai les bras cassés! » — « Et moi les reins! » — « Et moi tout! » — Chœur général : « Quelle nuit ! »

On entend ronfler le conducteur et quelquefois le postillon; les quatre numéros des coins épient par les stores l'orient, et regardent les étoiles qui s'éteignent; les numéros 5 et 6 se pendent de désespoir au cuir du plafond et se menacent de la tête comme des taureaux dans un pré.

Le jour vient enfin éclairer les ravages de la nuit : on croirait qu'on a pénétré dans un tombeau égyptien et qu'on a découvert ses pâles momies avec leurs bandelettes; chacun demande pardon à son voisin de sa propre laideur.

On arrive à Briare. « Tiens, il y a un canal à Briare! » dit une voix. — « Déjeune-t-on ici? » dit le numéro 6. C'est le plus infortuné, le numéro 6. Le Code pénal aurait dû prévoir pour quel délit on est condamné à prendre le numéro 6.

« On prend une tasse de café sur le pouce, dit le conducteur; nous dînerons mieux à Moulins.

— Et quand arriverons-nous à Moulins? dit le numéro 6.

— Dans une quinzaine d'heures, dit le postillon, qui est l'ami des chevaux et l'ennemi des voyageurs.

— Mais c'est un véritable supplice! dit un numéro.

— Allons toujours prendre du café, » dit le commis voyageur.

Ainsi de suite jusqu'à Lyon, où l'on arrive après trois nuits d'insomnie, quatre jours de famine, quatre siècles de tourments! Je n'ai pas mis en ligne de compte les conversations à subir sur les vins, les soieries de

Lyon, la politique, les accidents, versements et autres émoluments prévus et imprévus d'un si long voyage.

Tel est le perfectionnement apporté par les fils au procédé de locomotion inventé par les pères. Convenons qu'il y a de bonnes raisons de se moquer de ceux qui allaient de Paris à Marseille en quinze jours, sans diète, sans postillon, sans insomnie, sans tempête ni mal de mer !

Voyons maintenant si les petits-fils, qui ont imaginé les chemins de fer, ont été plus heureux.

NOUVEAU GUIDE

DE PARIS A LYON

ET A LA MEDITERRANÉE

VOYAGE EN CHEMIN DE FER

DÉPART DE PARIS

Département de la Seine.

Ci-devant province de l'Ile-de-France; c'est le plus petit département et le plus peuplé (proportionnellement). Territoire uni; quelques collines: la butte Montmartre, point culminant, est à 136 mètres au-dessus du niveau de la mer; la butte Chaumont à 121 mètres. — Bois de Boulogne, de Vincennes, de Meudon, de Fleury. — 3 arrondissements : Saint-Denis, Sceaux, Paris. — 20 cantons, 81 communes, 1 million 400,000 habitants.

L'embarcadère de Paris à Lyon, situé boulevard Mazas, est le plus beau et le plus vaste des huit embarcadères de Paris. Il a 220 mètres de longueur sur 42 mètres de largeur intérieure, 64 mètres de largeur extérieure, et 15 mètres le vestibule en plus. Il possède six voies à l'intérieur.

Un arc cintré faisant face à l'immense rue de Lyon doit réunir la gare proprement dite et les bâtiments de l'ad-

ministration qui ne sont pas encore construits. Tout semble avoir été prévu pour les besoins du service et pour le confortable, dans l'exécution de ce magnifique monument que les Anglais peuvent certes nous envier.

Au sortir de l'embarcadère, nous traversons la commune de Bercy, située sur la rive droite de la Seine, où se trouvent des ateliers immenses et la gare des marchandises. Bercy est surtout un vaste entrepôt de vins ; ses nombreux celliers-magasins sont visités chaque jour par un grand nombre de négociants et de marchands de vins de Paris. Cette population flottante est presque égale à celle de la ville.

Bercy possédait jadis deux châteaux : l'un se nommait le *Petit-Bercy*, l'autre, le *Grand-Bercy*; était un domaine presque royal, qui fut construit et habité par Pâris de Montmartel, seigneur de Brunoy. Son parc, jadis immense, fut dessiné par Le Nôtre, architecte de Louis XIV. Pâris de Montmartel avait doté ce château d'innombrables statues et d'une riche collection de tableaux. Le maréchal Dode de La Brunerie, alors général du génie, commença le morcellement du parc à l'époque de la construction de l'enceinte continue. L'ingénieur en chef Jullien conduisit le tracé de son chemin de fer jusque sous les croisées du château, devenu la propriété de la famille de Nicolaï.

Entre Bercy et Charenton, les dépenses ont atteint un chiffre effrayant. Sans parler des travaux d'art et des bâtiments, les terrains seuls ont coûté 10 millions. La gare des voyageurs et les établissements accessoires dans Paris contiennent 21 hectares ; les établissements de Bercy, 12 hectares, et les voies jusqu'à la Marne, 19 hectares ; en tout, 52 hectares.

De Paris à Villeneuve-la-Guyard, les travaux ont été exécutés par MM. Delerue, ingénieur en chef; Poirée et Jacquemin, ingénieurs.

CONFLANS. — Le premier village à votre droite est Conflans.

Ce nom vient du latin *confluens*, confluent de la Seine et de la Marne.

Le château de Conflans fut bâti en 1695 par François de Harlay, archevêque de Paris. M. de Quélen, l'un de ses successeurs, en fit l'acquisition.

En février 1831, la populace de Paris, mue par les sociétés secrètes, se rua sur ce château et sur le séminaire qui y était annexé. Les glaces, les meubles, les vins, tout fut pillé, brûlé ou jeté à l'eau. En 1832, Mgr de Quélen mit le château dévasté à la disposition des malheureux atteints du choléra. Cette résidence des prélats devint ainsi l'asile sacré de la douleur.

CHARENTON-LE-PONT. — Ce bourg est fort ancien. Une légende du VIIe siècle parle d'un pont de bois (*pons Carantonis*), qui, dit-elle, existait du temps des Romains.

On passe aujourd'hui la Marne sur un pont de cinq arches en fonte, séparées par une île en deux parties, l'une, de deux arches, formant un débouché de 70 mètres; l'autre, de trois arches ayant ensemble 84 mètres d'ouverture.

Ce pont est le point stratégique le plus important des environs de Paris. Il s'y est livré autant de combats que l'ennemi s'est approché de fois de la capitale.

Il était autrefois défendu par une tour que Henri IV fit crouler à coups de canon.

La mairie de Charenton est établie dans l'ancienne

demeure de Gabrielle d'Estrées. Henri IV y venait souvent ; le billet suivant en est la preuve :

« Comme ma lettre estoyt fermée, ça qu'elle me dyt » que vous estiez passée pour aller à Charenton. Si je me » porte tant soyt peu bien, je ne prendrai point médecine » demayn pour vous y voir.

» Je vous donne encore un mylion de bésers. »

ALFORT (sur la gauche). — Ce lieu est connu pour son École vétérinaire, fondée en 1766 par Bourgelat.

En 1813, Les élèves d'Alfort défendirent le pont de Charenton. Plusieurs y périrent sur les pièces de canon qu'on leur avait confiées.

Cette École fut dissoute pour s'être mêlée trop activement aux événements de juin 1848.

MAISONS-ALFORT (sur la gauche). — Diane de Poitiers, maîtresse de Henri II, y posséda une maison de campagne. Maximilien Robespierre y avait une villa où il amenait souvent la fille du menuisier Duplay. Danton, Camille Desmoulins allaient l'y visiter.

Maisons-Alfort est, par rapport à la ligne, la dernière commune rurale du département de la Seine. Sur la rive opposée de la rivière, le voyageur peut apercevoir les trains d'Orléans marchant sur une ligne presque parallèle.

IVRY-SUR-SEINE. — La voie de fer passe entre Maisons, situé à gauche du voyageur, et Ivry, sur la droite.

Il est fait mention pour la première fois de ce village, en 936, dans une charte de Louis d'Outre-mer.

La duchesse douairière d'Orléans, femme de Philippe-Égalité et mère de Louis-Philippe, y possédait une maison de campagne. Elle y mourut en juillet 1821. Cette habitation n'a subi aucun changement.

Mlle Contat, célèbre actrice de la Comédie-Française, qui mourut épouse du poëte Parny, avait aussi une habitation à Ivry.

C'est à Ivry que se trouve le bel établissement fondé par le docteur Esquirol, pour le traitement des aliénés.

Département de Seine-et-Oise.

La Seine et l'Oise, qui se réunissent au-dessous de Pontoise, donnent leur nom à ce département. — Surface montueuse, mais on n'y trouve que des collines et des coteaux. — Sous le rapport de la culture, de l'aspect général de ses forêts, des habitations qui le couvrent, de sa richesse, ce département ne laisse rien à désirer. — 6 arrondissements, 36 cantons, 688 communes, 455,000 habitants. — *Lieux parcourus:* Villeneuve-Saint-Georges, Montgeron, Brunoy.

VILLENEUVE-SAINT-GEORGES.

1re Station. — 15 kilomètres de Paris. — 1 minute d'arrêt. — Arrondissement de Corbeil. — 1,200 habitants.

VILLENEUVE-SAINT-GEORGES. — Anciennement *Villa-Nova*, village d'une haute antiquité, au confluent de la Seine et de l'Hyères, est dominé par le château de Beauregard. Le pont sur l'Hyères a trois arches et 30 mètres d'ouverture. Ce lieu et ses environs furent mis à sac, en 1589, par des Ligueurs sortis de Paris, pillant, brûlant, forçant les curés, l'espingole sur la gorge, à baptiser les pourceaux et les vaches. Le pont que Turenne enleva au duc de Lorraine était construit près de l'endroit où est maintenant la station du chemin de fer. On sort du département de la Seine, pour entrer dans celui de Seine-et-Oise, un peu au-dessus de Villeneuve-Saint-Georges. — Dans le lointain, sur l'autre rive, on aperçoit Villeneuve-le-Roi.

Les rois de France y avaient un manoir au xe siècle. Ce village fut donné aux Chartreux de Paris, à la charge de nourrir les chiens du roi.

CROSNES. — C'est à Crosnes qu'est né Boileau, le 1er septembre 1636 ; c'est aussi à Crosnes que, dans l'enfance du poëte, un dindon qu'il avait battu se précipita sur lui, le renversa, et d'un coup de bec le réduisit à cet état négatif qui, jadis, donnait des droits à figurer dans la chapelle des papes.

GROSBOIS. — En quittant Villeneuve et Crosnes, nous venons de laisser sur la gauche le domaine de Grosbois, que nous ne pouvons passer sous silence. Ce domaine faisait partie du marquisat de Brunoy. Le comte de Provence (Louis XVIII) avait réuni les deux propriétés. Sous Louis XIII, il appartenait à un Valois, qui y faisait de la fausse monnaie pour payer ses dettes. « Que faites-vous donc toujours à Grosbois? lui demanda un jour Louis XIII. — Je n'y fais, répondit-il, *que ce que je dois.* »

Le grand seigneur faux monnayeur fut l'aïeul de la comtesse de Lamothe, célèbre dans l'histoire du Collier.

Le général Berthier, depuis prince de Wagram et propriétaire de Grosbois, avait été chargé par Louis XVI de favoriser le départ des princesses ses sœurs pour Rome. Les clubs, en ayant eu avis, ameutèrent la populace. Une partie de la troupe de Berthier lui fit alors défection. Enfermé dans les caves de Bellevue, il y soutint un siége, courut mille dangers, et ne dut son salut qu'à son sang-froid et à son courage.

Au midi de Grosbois, et presque sur notre route, se trouve le joli *château de Lagrange*, qui a été la demeure du héros de Fontenoy, du maréchal général comte de Saxe,

duc de Courlande. Mme Favart en fit longtemps les honneurs auprès de lui.

Nous sommes entrés dans la *vallée d'Hyères*, cette vallée qui a servi de théâtre à l'un des plus graves événements des guerres de la Fronde. Louis XIV était enfant, Anne d'Autriche régente et Mazarin premier ministre, une faction puissante se forma dans Paris toujours prêt aux agitations. Cette faction emprunta son nom aux combats à coups de fronde que se livraient alors les enfants de la ville. Elle passionna les masses par des promesses de réformes chimériques. Le meneur le plus ardent, le plus implacable ennemi du ministre et de la reine, fut Jean-François-Paul de Gondi, coadjuteur et archevêque de Paris, et depuis cardinal de Retz. La Fronde envahit presque toute la France. La mode s'en empara. Les femmes de la plus haute distinction, les princesses elles-mêmes, s'y enrôlèrent. On vit Mmes de Fontignac et de Fiesque proclamées *maréchales de camp*, passer des revues ; et Mademoiselle d'Orléans et la duchesse de Chevreuse tirèrent le canon de la Bastille sur les troupes royales. Cela dura cinq ans. On vit la cour assiégée dans Paris par Turenne et défendue par le prince de Condé ; puis ce même Turenne, changeant de drapeau, combattit au nom du roi, jusque dans les fossés du faubourg Saint-Antoine, le prince de Condé devenu rebelle.

La Fronde ruina la France, y appela dix armées ennemies, et apprit aux Parisiens l'art et la force des barricades qu'ils avaient déjà employées au temps de la Ligue. Elle eut son 14 juillet par le massacre, à l'Hôtel-de-Ville, de ses principaux magistrats ; elle vit son roi prisonnier dans Paris, et finit par s'éteindre sans motif sérieux comme elle avait commencé sans cause réelle.

L'armée espagnole avait déjà envahi la France; le roi Charles IV, duc de Lorraine, y entra avec la sienne, traversa la Champagne, abandonna la cause de Louis XIV pour se joindre aux princes, et vint camper dans la vallée d'Hyères, entre Villeneuve-Saint-Georges, Brunoy et Grosbois, dans un lieu encore appelé le *Camp des Lorrains.* Mais Turenne arrive à marches forcées, traverse la Seine à Corbeil, longe la rivière d'Hyères et débouche dans la plaine de Villeneuve-Saint-Georges le 14 juin 1652. Il somme immédiatement le duc de Lorraine de lui livrer son pont de bateaux et d'évacuer le royaume. Charles IV, pris au dépourvu dans un camp non fortifié, se soumet aux dures conditions de Turenne, donne des otages et livre son pont au moment même où Condé arrivait à son secours.

Cet événement fut un de ceux qui contribuèrent le plus à la fin des guerres de la Fronde.

A gauche du chemin de fer est l'abbaye d'Hyères, fondée, en 1132, par une sœur de Louis le Gros. Cette abbaye possédait à Paris une maison ou succursale dans la rue qui prit le nom des *Nonains d'Hyères* (Nonandières).

Le couvent des *Camaldules* était placé au milieu des bois dépendants du domaine de Grosbois. L'église et le monastère n'existent plus.

Le château d'Hyères est ruiné depuis longtemps. On voit encore sur la place du village les deux tours du pont-levis. Ce château, au XIVe siècle, appartenait à la maison de Courtenay, alliée à la famille royale de France et qui régna à Constantinople.

A Hyères, il y a une maison qui a appartenu au marquis de Mandat, capitaine au régiment des gardes et commandant en chef de la garde nationale parisienne en 1792. Le

10 août, il était aux Tuileries, chargé de la défense du palais. A ceux qui lui conseillaient de fuir, il dit : « Je sais le sort qui m'est réservé, mais je réponds des jours du roi jusqu'à mon dernier soupir; je ne quitterai pas mon poste. »

Mandat fut appelé à l'Hôtel-de-Ville, le 10 au matin. Le président de la commune ayant fait le signal usité dans les cirques romains lorsque la vestale indiquait que le gladiateur vaincu devait mourir, Mandat fut massacré sur les marches de l'Hôtel-de-Ville, traîné dans les ruisseaux et jeté dans la Seine. Son fils vendit sa maison d'Hyères à Borel, le propriétaire du *Rocher de Cancale* et du *Caveau de Momus*.

Hippolyte Monpou, compositeur de musique, avait aussi une belle propriété à Hyères.

MONTGERON.

2e Station. — 18 kilomètres de Paris ; 2 kilomètres de Villeneuve. — 1 minute d'arrêt. — Arrondissement de Corbeil. — 1,108 habitants.

Très-joli bourg, à l'issue duquel l'œil découvre déjà la forêt de Sénart.

Les familles des Budé, des Montmorency et des Brancas eurent des villas à Montgeron. On y remarque de superbes châteaux qui offrent des points de vue enchanteurs. Tout y est de la plus grande magnificence.

Avant d'entrer à Brunoy, cherchons dans un écrivain du pays quelques renseignements sur le hameau des *Beaucerons*, que nous laissons à notre droite.

A Paris, au quartier des Halles, non loin de la cour des

Miracles, existait jadis une place dite *de la Beauce*, parce qu'on y vendait tout ce qui arrivait du pays de la Beauce. Les noms de Beaucerons, de carrefour Guillori, et de Cour des Miracles, s'appliquent encore aujourd'hui aux différents quartiers du hameau des Beaucerons, et prouvent qu'une émigration d'habitants, chassés par les ordonnances de 1561, de 1661 et 1693, vint s'établir près de la forêt de Sénart, favorable à leur industrie et à leurs habitudes.

Aux *Beaucerons*, non loin de l'obélisque de Sénart, à quelques pas de la grande route de Lyon, existe une tour sur laquelle le nom de *Thérésia* est incrusté en lettres mosaïques en or; une longue avenue de noirs sapins y conduit. Autour d'elle, tout inspire le respect et le recueillement.

Cette tour, bâtie par le général comte Dupont Chaumont, ex-ambassadeur à Turin, ne s'ouvrait que pour lui. Il y passait de longues heures dans la méditation. Thérésia était une jeune fille d'une grande beauté dont le comte s'était fait aimer, mais qui, se croyant la fille d'un pauvre ouvrier, avait refusé d'épouser celui qu'elle aimait, pour ne pas compromettre son avenir et l'arrêter dans sa carrière. A quelque temps de là, elle connut ses véritables parents, qui étaient riches et nobles, et se hâta d'écrire ces nouvelles à Paris, à l'adresse du comte. Malheureusement, la lettre s'égara et ne parvint que quatre mois après. Thérésia, inquiète du silence de son amant, s'était mise en route pour le rejoindre. Elle arriva à Brunoy pour y mourir aussitôt d'épuisement et d'émotion. Le malheureux comte, qui lui survivait, lui fit construire ce monument.

Au point de jonction de la route départementale qui

conduit à Brunoy, est un obélisque appelé à tort dans le pays *la Pyramide*. A 4 kilomètres de cet obélisque est une croix entourée d'arbres séculaires, nommée *la Croix de Villeroy*. L'obélisque a été bâti par les ordres de Louis XV. Il a vu comme lieu de rendez-vous la splendeur des chasses de Louis XV, de Louis XVI, de Napoléon, de Louis XVIII et de Charles X. Deux fois on a gravé sur ses pierres l'ère de la République. C'est dans la forêt de Sénart que la belle Le Normand d'Étioles, née Poisson, sut attirer les regards de Louis XV, qui la fit marquise de Pompadour.

Nicolas Neuville, sire de Villeroy, ministre de Henri IV, avait su inspirer à ce prince tant d'estime, que celui-ci disait en parlant de lui : « Les affaires du royaume sont les affaires de M. de Villeroy. » Lorsqu'il fit perfectionner la grande route de Lyon et percer la forêt de Sénart, pour perpétuer le souvenir des services que lui avait rendus Villeroy, et donner à ses sujets une preuve de la sincérité de son abjuration, il fit élever la *Croix de Villeroy*. Cette croix, brisée dans la révolution, fut rétablie en 1820 ; son socle est en pierre, et la croix est de fer avec couronne dorée.

BRUNOY.

3e Station. — 22 kilomètres de Paris : 3 kilomètres de Montgeron. — 2 minutes d'arrêt. — 1,200 habitants.

L'origine de Brunoy est ancienne. Dagobert légua à Saint-Denis une partie de la seigneurie de Brunoy.

Les rois de France y possédèrent longtemps un château royal. Philippe de Valois y séjourna en 1346 ; il y donna un édit concernant les eaux et forêts. Ce fut pendant que

Henri IV cernait Paris que ce château fut brûlé par Farnèse, duc de Parme, général de l'armée espagnole ; il appartenait alors à Anne des Ursins, comtesse de Chaulnes.

Le marquis Pâris de Montmartel, l'un des hommes qui furent le plus utiles à leur pays sous Louis XIV et Louis XV, acquit et embellit à Brunoy un autre château célèbre sur les ruines duquel M. Hulot a construit sa maison de campagne.

La presque totalité des jolies villas qui peuplent Brunoy doivent leur origine à Pâris de Montmartel. Le château a disparu, mais les modestes demeures des jardiniers, des artisans, des employés du château ont grandi sur ses ruines ; elles se sont transformées en élégantes et riches habitations.

C'est en 1722 que la terre de Brunoy fut érigée en marquisat en faveur de Jean Pâris de Montmartel. Fils d'un commis aux vivres qui avait été aubergiste, il était arrivé, par son travail et par de grands services rendus à l'État, au plus haut degré de la faveur et de la fortune. Ses quatre fils furent directeurs généraux des vivres pour l'armée de Flandre. L'aîné, Pâris de Montmartel, est le père d'Armand, marquis de Brunoy, connu par ses folies et son interdiction.

Monsieur, frère de Louis XVI, acquit des curateurs d'Armand la seigneurie de Brunoy, et en 1777, un édit du roi l'érigea en duché-pairie. Le Dauphin, duc de Normandie, ajouta donc à ses titres celui de marquis de Brunoy ; le dernier qui le porta fut le duc de Wellington, en vertu d'un décret rendu, en 1815, par Louis XVIII, après la bataille de Waterloo.

On ne lira pas sans intérêt quelques lignes concernant le marquis Armand dont nous avons parlé tout à l'heure,

Ce petit-fils d'un homme sage et probe, hérita de 20 millions de fortune et mourut enfermé dans un cloître, sous le coup d'une lettre de cachet. Avant la mort de sa mère, il se complaisait à énumérer les cérémonies pompeuses dont il comptait entourer ses funérailles. Plusieurs jours à l'avance, il prépara la chapelle ardente ; et lors du transfert du cadavre de Paris à Brunoy, le cercueil en plomb étant venu à s'ouvrir, il le fit souder froidement en sa présence. Il fit répandre des masses énormes d'encre dans la rivière d'Hyères et dans les bassins de son parc ; il fit peindre l'église en noir, revêtir d'habits de deuil les statues de ses jardins, peindre funérairement ses chevaux et ses poules et couvrir de sombres vêtements jusqu'à ses vaches.

Le jour de son mariage avec Mlle de Perusse d'Escars, issue d'une des plus grandes maisons du royaume, il ne daigna pas franchir le seuil de la chambre nuptiale, revint à Brunoy et déclara solennellement que si sa femme venait s'y installer, il ferait élever un mur infranchissable entre les deux appartements. Malgré les efforts des deux familles et les avances de la jeune épouse, une réunion même apparente ne put être obtenue.

Le marquis de Brunoy répandit autour de lui l'abondance et la richesse, mais il ne fit pas de ces faveurs la récompense du travail et des services rendus : ses caprices seuls présidèrent à leur distribution ; il se plaisait à doter richement de simples paysannes et tenait sur les fonts baptismaux les enfants de ses vassaux. Brunoy est encore peuplé d'habitants héritiers du nom d'Armand ou d'Armande.

Il institua pour cette ville une nombreuse et brillante compagnie d'arquebusiers, dont l'habit vert et or servit

plus tard de modèle aux gardes-du-corps du comte d'Artois. La passion du vin l'isola de sa famille et le livra aux orgies de ses marmitons, sa société habituelle. Un jour de maladie, il arrosa sa médecine avec du champagne en guise d'eau tiède. Il fit un voyage à Fontainebleau tout exprès pour dîner avec un cocher et un piqueur, avec lesquels il avait fait une orgie dans une chasse; il faisait des liqueurs les plus fortes un mélange qu'il buvait à pleins bords; l'argot des ivrognes lui doit le nom de *sacré chien tout pur* qu'il inventa et donna à sa mixtion favorite.

Un jour qu'il voulut boire du lait, il ordonna à son cocher d'aller lui en chercher à la ferme voisine. Ce cocher déclina la compétence et crut pouvoir renvoyer l'office à une servante : « Quelles sont donc vos attributions chez moi ? lui demanda le marquis.

— De soigner vos chevaux et de conduire votre carrosse.

— Attelez donc, et conduisez la servante à la ferme. »

Le cocher fut contraint d'obéir.

Dans un seul voyage à Londres qui dura quinze jours, il dépensa 600,000 livres; en une année, le mémoire de son tailleur lui coûta 500,000 livres. Personnellement, il portait des bas troués, un habit rapiécé, une chemise sale qu'il brûlait quand il l'avait quittée.

Une seule procession de la Fête-Dieu, à Brunoy, dissipa 200,000 livres.

Son interdiction ayant été judiciairement prononcée, il fut enfermé au prieuré d'Elmont, maison de génovéfains, près de Saint-Germain en Laye, et réduit à une pension annuelle de 12,000 livres. Cette détention fut pour Brunoy un malheur public. Au moment même de son

enlèvement, le marquis projetait la reconstruction totale de l'église ; il voulait la convertir en une riche cathédrale, et la doter de douze canonicats largement rétribués.

On ignore le lieu véritable de son dernier séjour et de sa mort. Il laissa plus de 6 millions de dettes.

Le 7 octobre 1776, le comte de Provence donna à Brunoy une fête brillante à Marie-Antoinette. Tout le personnel de la danse de lO'péra y parut en costumes de chevaliers et de pages.

L'église de Brunoy est ancienne, le chœur est du XIIIe siècle; il reste une des huit cloches données par le marquis de Brunoy ; les ornements sacerdotaux dont il lui fit également présent étaient d'une telle richesse, qu'en 1785, la vente de ceux qui parurent inutiles produisit 147,440 livres.

Brunoy fut pendant longtemps le séjour favori d'un grand nombre d'artistes; il fut successivement habité par Legendre, du Théâtre-Français; par Martin, la gloire de l'ancien Feydeau; par Talma, qui y posséda une petite maison, délicieuse habitation où il dépensa des sommes immenses. Talma, d'une familiarité presque amicale avec ses inférieurs, allait souvent demander à dîner à son jardinier; il n'était pas rare de le voir à cheval sur le dos de ce jardinier, ou traîné dans une brouette, faisant le tour de son parc à l'abri de l'humidité qu'il craignait pour les cordes de sa voix. La première fois qu'il enfourcha cette monture de nouvelle espèce, il demanda combien il pesait : « Cent quatre-vingts livres, sans la réjouissance, » répondit le jardinier.

Il arriva un beau jour que Talma, cherchant hors de Paris un brin d'herbe qui ne fût ni poudré à blanc par la poussière, ni souillé de boue, ni foulé aux pieds par nos

chasseurs de la banlieue, fut conduit jusqu'à Brunoy. Son étoile voulut qu'on vendît en ce moment une partie du domaine connu sous le nom de *la Petite-Machine*. Le marché fut bientôt conclu, et son architecte reçut l'ordre de faire disparaître l'appareil hydraulique, et d'élever à sa place une jolie villa. Depuis lors, aucun accident dans la vie de Talma comme propriétaire; je me trompe, car, possédé de la manie de la bâtisse, il construisait, abattait et reconstruisait sans cesse. Un jour, entre autres, sa maison étant terminée et le bouquet arboré au faîte, il entend dire que le terrain qui se trouvait en face du sien et séparé par la largeur du chemin allait être vendu; il va trouver le propriétaire, achète son terrain, fait abattre aussitôt son bâtiment et le fait reconstruire sur le même plan de l'autre côté du chemin.

A quelque temps de là, l'empereur, qui avait l'habitude de faire demander Talma à l'improviste, lui dépêche un officier, lequel, connaissant la localité, se dirigea vers cette maison qui n'existait plus. C'était le soir et le temps était sombre : il cherche en tâtonnant le marteau de la porte, il jure, il se donne au diable, quand passe un paysan qui l'avisant se démener, lui demande ce qu'il cherche : « La maison de M. Talma. — Eh ! parbleu, elle est là derrière vous ! »

Et l'officier de s'étonner qu'une maison toute neuve eût ainsi changé de place.

Talma passait à Brunoy tout le temps qu'il n'était pas au Théâtre-Français, et, chose aussi vraie que difficile à croire, à peine avait-il déposé sa tunique romaine qu'il courait se travestir de nouveau, et on voyait Manlius revêtu de la petite veste et portant la queue rouge de Jocrisse et de Cadet-Roussel. Après avoir joué dans un châlet,

au milieu de son jardin et devant ses amis, *Jocrisse changé de condition*, ou *le Désespoir de Jocrisse*, il disait sérieusement : « N'est-ce pas que je suis meilleur que Brunet? »

On peut se figurer ce que devait être Talma quand il prêtait à Jocrisse au désespoir cet organe que nous lui avons connu. Tout le monde se rappelle le succès qu'eut Talma dans le rôle de *l'École des vieillards*, où il se montre si faible devant sa jeune femme, si grand, si sublime devant son honneur outragé. Pendant les répétitions de cette pièce, ne s'avisa-t-il pas de penser que lui, le premier tragique du monde, avait eu tort de n'être pas amoureux de la première comédienne de l'Europe; cela dit, il devint amoureux de Mlle Mars; amoureux, vous entendez, comme Mme de Staël l'était de Napoléon. Mlle Mars étant venue dîner à Brunoy, Talma crut le moment favorable, il lui fit une déclaration passionnée et tomba à ses genoux; mais la fière et séduisante Célimène, avec un sourire enchanteur et le ton familier des artistes entre eux, lui répondit :

« Eh bien! mon pauvre Talma, veux-tu que je te dise? ce n'est pas de moi, c'est de l'art seul que tu es amoureux.

— Ma foi, c'est vrai, » reprit avec naïveté Talma subitement corrigé, et il essuyait en riant ses genoux poudreux.

Dans la même maison habitée par Talma avait vécu peu de temps auparavant le comte Ribbing Frederikson, l'un des meurtriers de Gustave III, roi de Suède. Ses complices avaient été Ankarstrœm, enseigne des gardes, le colonel Litehom, le baron d'Herensward et le comte de Horm. Ce fut Ankarstrœm qui, le 29 mars 1792, tua Gustave III d'un coup de pistolet, au milieu d'un bal masqué.

Les Montagnards français accueillirent comme un héros le régicide Ribbing Frederikson.

M. Bertrand, fondateur du théâtre des Funambules, qui créa et perfectionna Deburau, le roi des pierrots, est aussi un habitant de Brunoy.

Véro, le célèbre charcutier, y a fait bâtir, en 1828, un château de forme italienne, qui est maintenant la propriété de Mme Adeline.

On sait que Véro, de charcutier devenu constructeur, fit bâtir, de société avec Doda, le passage qui porte leurs noms; ces associés s'appelaient originairement l'un *Véra* et l'autre *Dada;* tous deux changèrent l'*a* en *o:* le premier, pour éviter un rapprochement nominal avec les victimes journalières de sa première industrie; le second, pour éviter une consonnance trop enfantine.

Véro, artisan d'une brillante fortune et homme de mérite, est mort fou.

VIADUCS DE BRUNOY. — Les viaducs de Brunoy ont été achevés en deux campagnes. Commencés en mars 1846, on y mettait la dernière main en novembre 1847; et cependant le deuxième viaduc (après Brunoy) a 375 mètres de longueur, 24 mètres d'élévation, vingt-huit arches à pleins ceintres, de 10 mètres d'ouverture, d'une architecture simple et noble, le tout comportant 38,577 mètres 42 centimètres cubes de maçonnerie.

Le viaduc sur lequel passe la voie de fer, avant Brunoy, est situé dans la vallée d'Hyères, et traverse un parc bordé des deux côtés par les bras de la rivière. La vaste prairie où les piles sont assises s'étend jusqu'à l'ancienne demeure de Talma. Ce viaduc est composé de neuf arches de 10 mètres d'ouverture chacune et de 17 à 18 mètres de hauteur.

Le passage du chemin de fer de Lyon par la vallée d'Hyères a soulevé, dans le temps, deux graves questions : Devait-on, en quelque sorte, associer ce chemin à celui d'Orléans, et préférer la vallée de la Seine déjà richement dotée à celle de l'Hyères, et traverser Corbeil, en allongeant la ligne de 24 kilomètres?

La seconde question consistait à savoir s'il fallait éviter l'érection des deux viaducs de Brunoy, en faisant suivre au chemin de fer la rive gauche de l'Hyères, et en longeant le plateau de la forêt de Sénart.

Combien de fois, à cette occasion, n'a-t-on pas porté, contre le savant ingénieur Jullien, l'accusation d'avoir sacrifié les deniers de la Compagnie à la satisfaction de rattacher son nom aux deux monuments dont nous parlons!

L'expérience a fait justice de ce dénigrement. Partout où la ligne du chemin de fer a touché profondément le sol glaiseux du versant du plateau de Sénart, des éboulements considérables se sont produits ; des dépenses énormes ont été faites à Hyères, à Epinay, à Combs-la-Ville ; les tranchées se sont successivement affaissées, les remblais ont tassé; celui de Combs-la-Ville notamment a longtemps menacé le moulin de Vaux-la-Reine, sur lequel il glissait.

C'eût été bien pis dans la traverse de Brunoy sur la rive gauche de l'Hyères : là, l'épaisseur des glaises est incommensurable; là aussi, la presque totalité des eaux de la forêt de Sénart s'écoule vers la rivière ; on peut presque affirmer que le plateau et les nombreuses villas fussent descendus pêle-mêle dans la vallée.

Au point de vue de l'économie, comme à celui de la sécurité des habitants de Brunoy et des voyageurs, les

études préparatoires de M. Jullien étaient les seules que l'on dût adopter et suivre.

La rampe de Brunoy, sur la ligne, est de 5 millimètres par mètre, sur un développement de 14 kilomètres. Brunoy s'aperçoit à droite de la ligne.

BUSSY ou BOUSSY-SAINT-ANTOINE. — Ce lieu tire son nom du sieur de Bussy qui y fit bâtir un château, vers l'an 1300; ce château fut démoli, et sur son emplacement fut bâtie une maison occupée en 1825 par le duc d'Aumont et actuellement par M. Languiller : c'est ce même Bussy qui donna son nom à l'une des portes de Paris, appelée d'abord porte Saint-Germain, puis porte de Bussy, puis porte des Anglais. C'est par cette porte en effet qu'en 1418, les Bourguignons et les Anglais, confédérés contre Charles VI, entrèrent dans Paris, par la trahison de Jean Leclerc.

JARCY ou GERCY. — Ce hameau, situé dans l'une des vallées de l'Hyères, entre Bussy, Quincy et Varennes, se compose des anciennes dépendances de la riche abbaye de Gercy, fondée en 1772 par Alphonse, comte de Toulouse et de Poitiers, frère de saint Louis, et par Jeanne sa femme, qui y fut enterrée. Plusieurs tombes illustres se retrouvent encore au moulin de Gercy, où elles sont foulées aux pieds des paysans, entre autres celle des dames de Lusignan, située contre l'une des meules de l'usine; cette tombe est d'un très-beau travail en marbre blanc incrusté de mosaïques en marbre noir.

Le domaine de Gercy est la propriété de la comtesse de Moyria; près de là est le château de Tigery, qui appartient au comte de Biencourt.

Au hameau de Gercy, près de l'abbaye, était la demeure du comte d'Anthouard, lieutenant général, comte de l'em-

pire, directeur général de l'artillerie, et celle de Boïeldieu, le charmant compositeur; c'est à Gercy qu'il écrivit la partition de la *Dame blanche*.

QUINCY. — Cet endroit est séparé de la forêt de Sénart par une plaine appelée le *Camp Dolens;* ce nom lui est resté du souvenir d'une sanglante bataille qu'y gagna Camulogène, chef des Parisiens, Melunois et autres alliés, contre Labiénus, lieutenant de César.

On voit à Quincy, dans le jardin de M. Courtet, un arbre, rejeton d'un autre arbre déjà bien vieux, planté par Mesmer, l'apôtre du magnétisme au XVIIIe siècle.

L'emplacement du moulin de Michaud, chez lequel le bon roi Henri IV, séparé de sa suite, reçut l'hospitalité, est très-probablement le *Moulin de Vaux*, sous Quincy.

Il existe encore des Michaud dans ce village.



Département de Seine-et-Marne.

Ce département est formé d'une partie de la Brie et du Gâtinais qui dépendaient des provinces de Champagne et de l'Ile-de-France. Territoire composé de plaines très-étendues, sillonnées çà et là de collines peu élevées; les plus grandes inégalités du sol se font remarquer dans l'arrondissement de Fontainebleau. — Forêt de Fontainebleau. — Etangs poissonneux, notamment dans l'arrondissement de Coulommiers. — Vins médiocres. — *Lieux parcourus :* Combs-la-Ville, Lieusaint, Cesson, Melun, Bois-le-Roi, Fontainebleau Thomery, Moret-Saint-Mammès, Montereau.

COMBS-LA-VILLE.

4e Station. — 26 kilomètres de Paris; 5 kilomètres de Brunoy. — 1 minute d'arrêt. — Arrondissement de Melun. — 500 habitants.

Ce village, tout rural, est à gauche de la ligne. Rien de remarquable à Combs-la-Ville que les jardins de M. Papenhem, ambassadeur de Suède, son site sauvage, son Pont-du-Diable et ses nombreux et excellents perdreaux. La ligne côtoie la forêt de Sénart.

LIEUSAINT.

5e Station. — 31 kilomètres de Paris; 5 kilomètres de Combs. — 1 minute d'arrêt. — Plateau de la Brie. — 590 habitants.

Ce village est à gauche de la ligne. Ce nom vient-il de *locus sanctus* ou de *locus sanus?* Nous ne résoudrons pas la question. C'est près de Lieusaint qu'en 1796, sur la grande route de Lyon, le courrier et le postillon de la malle furent trouvés assassinés, et à côté d'eux la malle pillée. Ce crime conduisit à l'échafaud le malheureux Lesurque, victime d'une erreur judiciaire. La terre s'était à peine refermée sur sa tombe, que le véritable coupable

fut mis sous la main de la justice. Une commission nommée par l'Assemblée législative (mars 1851) fut chargée de la révision de cette fatale affaire, par suite des instances répétées de la famille Lesurque.

CESSON.

6e Station. — 38 kilomètres de Paris; 7 kilomètres de Lieusaint. — 1 minute d'arrêt. — 350 habitants.

Cette station se trouve placée à côté d'un petit vallon encadré par des collines peu marquées. Le village est à 1 kilomètre de là environ, à gauche du chemin de fer. On y voit quelques maisons bourgeoises et de grands établissements d'agriculture. La ligne franchit le plateau de la Brie en se rapprochant de la Seine, dont elle s'était éloignée à partir de Villeneuve-Saint-Georges.

MELUN.

7e Station — 45 kilomètres de Paris; 6 kilomètres de Cesson. — 4 minutes d'arrêt. — Vallée de la Seine. — 7,000 habitants.

Avant d'arriver à la ville de Melun, distante de la gare de 1,500 mètres, on passe dans une longue tranchée, dite *tranchée du Mée*, empierrée dans toute sa longueur, et l'on franchit la Seine sur un pont dont la hardiesse est très-remarquable. Il y a trois arches en fonte, de 40 mètres chacune sur 22 mètres de hauteur. Melun est l'une des plus anciennes villes de France. La tradition place à Melun un temple d'Isis, et donne à cette cité le nom de *ville d'Isis*. César l'appelle, dans ses Commentaires, *Melodunum*.

Childéric, fils de Mérovée, assiégea dans Melun, Gillon,

patrice romain, gouverneur de la province, prit la ville et passa la garnison romaine au fil de l'épée.

Sous Louis le Bègue, Melun fut témoin de l'un des premiers combats appelés le *Jugement de Dieu.*

Geoffroy, comte de Gâtinois, laissa pour héritière en mourant une fille unique, que Louis le Bègue voulut marier à Ingelger, son favori, sénéchal du palais. La comtesse de Gâtinois refusa ce mariage par le motif qu'Ingelger était son vassal. Le roi plaça alors la jeune comtesse parmi les dames de la reine, afin qu'Ingelger pût chercher à lui plaire. Ce calcul réussit, et à peu de temps de là, le mariage eut lieu avec une grande magnificence. Mais un matin, Ingelger fut trouvé mort dans son lit près de la comtesse, qui déclara ne s'être aperçue de rien. Une accusation d'empoisonnement et d'adultère fut portée contre elle au roi par Gontran, cousin du défunt, brave chevalier, l'un des plus exercés de son temps au maniement des armes. Il jeta son gant en signe de défi devant toute la cour; la preuve du duel fut jugée nécessaire et ordonnée. Personne ne se présenta pour relever le gant, et la comtesse allait être conduite au supplice, lorsqu'un jeune page de sa suite, son filleul, âgé de seize ans, et portant aussi le nom d'Ingelger, s'élance dans l'arène, se fait admettre comme champion de sa marraine, renverse Gontran dès la première passe et l'achève avec son poignard. La comtesse, déclarée innocente, voulut se retirer dans un cloître, mais auparavant elle obtint que le comté de Gâtinois fût donné à son filleul.

Ce combat eut lieu à Melun dans la plaine, maintenant couverte de maisons, qui se trouve entre le chemin de fer et la caserne de cavalerie.

En 874 et en 888, Melun fut ravagé par les Normands.

En 999, le roi Robert, fils de Hugues Capet, vint mettre le siége devant cette ville, que son gouverneur avait livrée à Eudes, comte de Chartres. La défense fut vigoureuse. La ville fut prise, mais le château, entouré par la rivière, résista pendant quatre mois. Pendant ce siége, le roi eut son camp placé sur le mont *Saint-Père*. Le gouverneur du château fut pendu ainsi que sa femme.

Le roi Robert, qui affectionnait cette ville, y fixa sa résidence, la reconstruisit, l'enrichit et y mourut le 20 juillet 1031. Son corps fut de là porté à Saint-Denis.

Sa succession fut, comme on sait, l'occasion d'une guerre civile dont Melun fut la première victime. Henri, fils aîné de Robert, y assiégea Constance sa mère et son jeune frère puîné Robert, qui s'en étaient emparés.

Louis le Jeune fit de Melun sa résidence favorite ; c'est alors qu'Abeilard y fonda une académie qu'il rendit rivale de l'Académie de Paris.

Philippe-Auguste, comme la plupart de ses prédécesseurs, tenait sa cour habituelle à Melun. En juillet 1216, il y réunit la plus complète assemblée de seigneurs qui eût eu lieu jusque-là ; il les constitua en cour de justice pour vider un procès entre Gérard, comte de Brayne, la comtesse Blanche et Thibaut son fils, au sujet du comté de Champagne.

Pendant la captivité de Jehan de Melun, comte de Tancarville, fait prisonnier avec le roi Jean par les Anglais, à la bataille de Poitiers, en 1356, le dauphin quitta le château de Melun, pour apaiser par sa présence une sédition qui s'était déclarée dans Paris. Pendant ce temps les Anglais et les Navarrais, sous la conduite du sire de Mareuil, arrivèrent inopinément sous Melun. Le château

leur fut livré par la reine Blanche, sœur du roi de Navarre.

Les Anglais, installés dans l'île et dans le château, occupèrent le quartier Saint-Ambroise; mais ils ne purent s'emparer du quartier Saint-Aspais, qui tint vigoureusement pour le roi. Ce ne fut que sous Charles V que Du Guesclin put reprendre le château de Melun, encore occupé par Mareuil; il y courut un grand danger et faillit y perdre la vie en montant le premier à l'assaut.

C'est à Melun que le roi Charles V fit son testament.

Charles VI, à son passage à Melun pour aller se faire sacrer à Reims, y offrit la place de connétable, que la mort de Du Guesclin avait laissée vacante, à messire Louis de Sancerre, brave et digne chevalier. Celui-ci la refusa, prétextant qu'il se trouvait indigne d'occuper une charge qui venait d'être illustrée par de si hauts exploits. Sur ce refus, que notre génération actuelle aura peine à comprendre, le roi éleva à la dignité de connétable Olivier de Clisson.

En juin 1420, le roi d'Angleterre et le duc de Bourgogne assiégèrent Melun, défendu par le sire de Barbazan. La ville ne se rendit que le 17 octobre suivant. Les défenseurs de Melun avaient repoussé vingt assauts et supporté toutes les horreurs de la faim; il ne restait dans la ville, dit la chronique, *ni chiens, ni chevaux, ni chats, ni rats.* Le sire de Barbazan et cinq ou six cents hommes et *gentilles femmes*, ainsi qu'une grande partie des plus notables bourgeois, furent conduits en otage à Paris et enfermés au Châtelet, au Temple et à la Bastille, où un grand nombre moururent de faim. Par dérision on ne leur donnait à manger que du foin.

Le roi d'Angleterre fit décapiter beaucoup de seigneurs

et de moines qui avaient pris une part active à la défense de Melun.

En 1430, les bourgeois de Melun chassèrent les Anglais de leurs murs, assiégèrent eux-mêmes le château et s'en emparèrent après douze jours, au nom du roi Charles VII.

En 1588, le duc de Guise, après la journée des Barricades, voulut s'emparer de Melun, défendu par Tristan Rostang. Le vieux guerrier résista pendant un an ; mais n'étant pas secouru, il fut contraint de capituler.

Les ligueurs furent maîtres de Melun jusqu'à ce que Henri IV, le 11 avril 1590, leur reprit cette ville, après des prodiges de valeur.

Les habitants de Melun eurent à souffrir plus que tous des guerres de la Fronde. Cette ville, si admirablement située, mais toujours malheureuse par son importance même, qui la rendait la clef principale de Paris, n'a pu respirer et prendre un peu d'accroissement qu'à dater du jour où, vers 1740, on a démantelé son vieux château et ses fortifications.

Il y a à Melun une maison centrale de détention où 1,800 prisonniers sont occupés à divers métiers.

Un mot, avant de quitter Melun, sur l'origine du proverbe populaire « de l'anguille de Melun, qui crie avant qu'on l'écorche. »

On représentait à Melun le Martyre de saint Barthélemy, qui, suivant la légende, fut écorché vif. Un nommé *Languille*, qui faisait le rôle du saint, fut attaché à une croix, et l'exécuteur, armé d'un couteau, s'approchant et faisant mine de vouloir l'écorcher, le pauvre patient prit son rôle au sérieux, et, dans sa terreur, se mit à crier de toute la force de ses poumons. Chacun de rire de cette

scène burlesque, et de s'écrier : *Languille crie avant qu'on l'écorche.* De là le proverbe.

Melun est divisé par la Seine en trois parties : le quartier sur la rive gauche, peu considérable ; celui de l'île, plus ancien, et le quartier sur la rive droite, le plus grand des trois, et qui s'élève en amphithéâtre sur une colline. On y remarque une vaste place, entourée de constructions modernes ; l'église de Saint-Aspais, vieil édifice d'un aspect sombre et solennel, d'une construction bizarre, avec des vitraux de la plus grande beauté.

Le château qu'habita la reine Blanche, mère de saint Louis ; la basilique de Notre-Dame, vieille de neuf siècles et dont la restauration dépend du produit d'une loterie ; le palais de la préfecture, la plus somptueuse de France, comme entourage, comme position et comme demeure ; un parc magnifique, etc. : tels sont les principaux monuments de la ville.

Melun donna naissance à Amyot, le traducteur de Plutarque, à Edme Mallet, aux lieutenants généraux Jaquinot et baron Simon, à Mme Gail, dont la musique eut tant de succès dans les salons. Femme du célèbre helléniste, Mme Gail fut l'amie de la belle Mme Récamier.

En partant de Melun, on aperçoit à gauche le magnifique château de Vaux, bâti par le surintendant Fouquet, habité naguère par le duc de Praslin dont le nom est aujourd'hui si tristement célèbre.

Plus loin, le chemin de fer passe, au moyen d'un tunnel, sous la cour d'honneur du château de la Rochette.

Guide à Lyon et à la Méditerranée

Napoléon Chaix & C.ie 20 Rue Bergère

P 55 — Vue du Château de Fontainebleau.

BOIS-LE-ROI.

8e Station. — 51 kilomètres de Paris: 7 kilomètres de Melun. — 1 minute d'arrê. — 980 habitants

Ce village, situé à gauche de la ligne dans la forêt de Fontainebleau, domine, ainsi que la station isolée des habitations, la vallée de la Seine. De ce point, la vue est étendue et agréable. Les villas ou habitations bourgeoises sont nombreuses à Bois-le-Roi.

Culture de peu d'importance; fruits de toute espèce en abondance; promenades charmantes dans la forêt.

Le chemin de fer s'est élancé dans les belles futaies sous les beaux groupes d'arbres verts de la forêt de Fontainebleau. Un peu avant cette gare, on trouve le château de Bellefontaine qui appartient à la duchesse de La Trémouille.

FONTAINEBLEAU.

9e Station. — 59 kilomètres de Paris; 8 kilomètres de Bois-le-Roi. — 3 minutes d'arrêt. — Chef-lieu d'arrondissement. — 8,120 habitants.

Cette ville, à une assez grande distance à droite de la station, s'y relie par une avenue de platanes.

Nous devons à nos lecteurs quelques détails sur cette ville, dont l'histoire se lie si étroitement à notre histoire nationale.

Fontainebleau, la plus ancienne de nos résidences royales, n'a pas une origine exactement déterminée. Une charte de Louis VII finit ainsi : *Actum publicè apud Fontene-Bleaudi, in palatio nostro, anno Domini 1169.* (Donné publiquement dans notre palais de Fontainebleau, l'an

1169.) Ceci ne laisse aucun doute sur l'existence du château de Fontainebleau à cette époque.

Philippe-Auguste habita Fontainebleau. Louis IX s'y plaisait beaucoup et y fit de grandes constructions. La ville, qui n'était à cette époque qu'un misérable hameau, se ressentit du séjour du saint roi. Il y fit bâtir un hôpital qu'il dota richement.

Philippe le Bel, persécuteur des juifs et destructeur de l'ordre des templiers, naquit et mourut à Fontainebleau.

On prétend que son cœur et celui de la reine furent déposés dans l'église d'Avon, qui était alors la paroisse de Fontainebleau ; mais cette opinion est fort controversée.

Les successeurs de ce prince, et notamment Charles VII, firent au château des constructions nouvelles. Louis XI y commença une bibliothèque que Louis XII fit ensuite transporter à Blois, résidence de la cour et siége du Gouvernement.

Sous François Ier seulement, Fontainebleau prit rang parmi les édifices remarquables. Le xve siècle est l'ère véritable de son existence.

Alors on y vit s'élever, comme par enchantement, une prodigieuse quantité d'hôtels magnifiques dont il ne reste plus aujourd'hui que quelques vestiges. François Ier, voulant en faire sa résidence, se vit obligé d'agrandir le château pour le mettre en harmonie avec la magnificence de la cour. Il fit abattre une grande partie des anciennes constructions et rebâtir la chapelle de la Sainte-Trinité. De grands travaux furent exécutés dans les salles et galeries, sur les dessins du *Primatice.*

François Ier préludait aux merveilles du siècle de Louis XIV. Une bibliothèque riche de manuscrits de langues anciennes y fut établie en 1530. En 1539, l'empereur

Charles-Quint, traversant la France pour aller châtier les Gantois révoltés, s'arrêta à Fontainebleau. Le monarque espagnol fut reçu sur la lisière de la forêt, du côté de Nemours, par l'élite de la noblesse qu'accompagnaient une foule de personnes déguisées en dieux et en déesses *bocagères*, dansant et chantant au son du hautbois.

Ce grotesque cortége conduisit l'empereur au château, où il fit son entrée par l'avenue de Maintenon, sous un arc de triomphe orné de peintures allégoriques. C'est là que le roi de France lui donna l'accolade en signe d'amitié.

La duchesse d'Étampes, ayant conseillé au roi de retenir Charles-Quint prisonnier, jusqu'à ce qu'il eût révoqué le traité de Madrid, François Ier ne put s'empêcher d'en parler en riant au monarque espagnol en présence de la duchesse. L'empereur, sans se déconcerter, répondit : *Si le conseil est bon, il faut le suivre.* — Ne voulant pas cependant mettre la générosité du roi à une trop grande épreuve, et craignant qu'il ne vînt à céder aux incitations de sa maîtresse, il crut devoir se la rendre favorable. Le soir même, comme on allait se mettre à table, le rusé Espagnol feignit, en se lavant les mains, de laisser tomber aux pieds de la duchesse un anneau d'or d'un grand prix qu'il portait au doigt ; cette dame l'ayant ramassé, le présenta à l'empereur, qui lui dit : « Je vois bien que cet anneau veut changer de maître, et je vous prie de le garder : il est en de trop belles mains. »

Dès ce moment, la duchesse changea de langage et ne fut plus hostile à Charles-Quint.

A la mort de François Ier, Henri II fit continuer les travaux commencés, et orner de décors et de peintures la salle qui porte son nom. C'est la merveille du château.

François II y naquit, le 20 janvier 1543, et y fut baptisé dans la chapelle. — Élisabeth de France, depuis reine d'Espagne et femme de Philippe II, vint au monde et fut baptisée dans la même résidence.

En 1550, une assemblée de notables y fut convoquée à la suite de la conjuration d'Amboise, formée, comme on sait, pour venger la mort d'Anne Dubourg, pendu à Paris comme protestant. Les conférences eurent lieu dans l'appartement des poêles, occupé par la reine mère. François II, jeune et incapable, présidait; mais les conférences n'eurent d'autre résultat que la convocation des états généraux à Orléans. Le prince de Condé, chef muet des calvinistes, y fut arrêté, et il allait être exécuté quand Charles IX monta sur le trône.

Ce roi continua l'embellissement de Fontainebleau ; il y fit placer un grand nombre de statues et de tableaux.

En 1562, au commencement de son règne, il y fut enlevé par le duc de Guise, le maréchal de Saint-André et le connétable de Montmorency, agissant de concert pour détruire l'autorité de Catherine de Médicis Cette reine et son fils furent conduits à Paris, aux acclamations d'une populace soudoyée par le triumvirat.

Le duc d'Anjou, frère de Charles IX, roi de Pologne par élection, puis roi de France sous le nom de Henri III, naquit à Fontainebleau le 10 septembre 1551. Louis XIII y naquit aussi, en 1601, et y fut baptisé sur la plate-forme du donjon de la cour ovale.

Henri IV manda à Fontainebleau le maréchal de Biron, le 13 juin 1602. Il employa toute cette journée pour amener Biron à faire l'aveu de ses intrigues criminelles. Le maréchal, étant resté inflexible, fut arrêté le 14 juin

avant minuit, conduit à Paris, condamné et exécuté aux flambeaux, le 31 juillet, dans la cour de la Bastille.

Fontainebleau fut le théâtre des amours de Henri IV avec la belle Gabrielle d'Estrées; peu s'en fallut qu'elle n'y terminât ses jours; elle y avait passé le carême de l'année 1598; le roi l'envoya à Paris pour y faire ses pâques, et l'accompagna même jusqu'à Melun; il eut toutes les peines du monde à s'en séparer. On sait qu'elle tomba malade le lendemain chez le financier Jamet, et mourut dans les vingt-quatre heures au milieu de souffrances atroces produites, selon toute apparence, par le poison.

Le chagrin de Henri ne fut pas de longue durée. Henriette d'Entragues, depuis marquise de Verneuil, fit oublier Gabrielle et sut si bien *cajoler le roi*, dit Sully, qu'elle l'amena à lui faire signer une promesse de mariage. C'est à Fontainebleau, dans la galerie d'Ulysse, que le roi montra cette promesse à Sully; celui-ci la prit des mains du roi et la déchira. La colère de Henri dura une minute à peine, puis il embrassa avec effusion son loyal ami.

Henri IV, excité par d'Épernon et d'autres seigneurs jaloux de Sully, était sur le point de disgracier son ministre. Un matin, au lever du roi à Fontainebleau, sa froideur pour Sully avait été telle, que la cour était dans le ravissement: la disgrâce paraissait imminente. L'ordre du départ pour la chasse venait d'être donné; les seigneurs étaient réunis dans l'avenue de Maintenon; le roi monte à cheval à onze heures dans la cour des Fontaines; mais tout à coup il en descend, remonte dans son appartement, se fait débotter, puis va se promener dans le jardin des mûriers, situé le long de la pièce d'eau de l'Étang, dans le jardin anglais. Il y fait venir Sully et l'entretient pendant quelques instants. La conversation, d'a-

bord froide, devient familière, puis tellement expansive que Sully, pénétré de la bonté du roi, voulut se jeter à ses pieds et embrasser ses genoux ; mais le roi l'arrêta et lui dit : « Je ne veux pas que les courtisans vous voient dans cette posture, ils croiraient que je vous pardonne... Je me repens d'avoir été si crédule, et je me souviendrai de ce jour pour vous aimer davantage. »

C'est Henri IV qui fit construire les bâtiments de la cour des Cuisines et de la cour des Princes ; il fit acheter aussi la seigneurie de Monceau dont les dépendances s'étendaient jusque sous les murs du palais.

Louis XIII fit de grands embellissements à Fontainebleau, qui lui doit les ornements de la chapelle et le grand escalier de la cour du Cheval blanc.

En 1664, Henriette de France, femme de Charles Ier, roi d'Angleterre, vint habiter Fontainebleau après la révolution qui fit tomber la tête de son mari. Cinquante ans après, Charles Stuart, renvoyé de ses États, vint aussi se réfugier à Fontainebleau.

En 1657, Christine de Suède, qui avait abdiqué, le 16 juin 1654, la couronne de Gustave-Adolphe son père, visita la France et l'Italie, puis revint en France, et reçut de Louis XIV l'invitation formelle de se fixer à Fontainebleau, où elle arriva le 3 octobre 1657. Le 10 novembre de la même année, elle fit mettre à mort le marquis de Monaldeschi, son écuyer et son amant. Cet assassinat eut lieu vers l'extrémité de la galerie des Cerfs, *où est la peinture de Saint-Germain en Laye, vers trois heures trois quarts après midi.* On enterra le marquis dans l'église d'Avon, près du bénitier.

Le roi Louis XIV fit plusieurs séjours à Fontainebleau ; le premier après la mort de Mazarin. La cour se com-

posait des reines Anne d'Autriche et Marie-Thérèse, de Mlle de La Vallière, de Henriette d'Angleterre, du grand Condé, du duc de Beaufort, etc.

En 1779, Louise d'Orléans, nièce du roi, y épousa par procuration Charles II, roi d'Espagne.

Le 22 octobre 1685, Louis XIV y signa la funeste révocation de l'édit de Nantes ; dans la même année, le grand Condé y mourut.

Pendant la régence, le czar Pierre le Grand vint y passer vingt-quatre heures (mai 1700).

Louis XV y épousa, en 1724, la princesse Marie, fille de Stanislas Leczinski, roi de Pologne dépossédé.

Le célèbre Fleury, précepteur du roi, y reçut des mains de son élève le chapeau de cardinal et l'accolade.

Sous le règne de Louis XVI, les voyages de la cour à Fontainebleau commençaient à être négligés.

La Révolution épargna Fontainebleau, qui resta dans l'oubli jusqu'au règne de Napoléon. Ce prince trouva l'anti que palais dans un entier délabrement et en décida la restauration. Les travaux furent pressés parce que le pape Pie VII devait s'arrêter à Fontainebleau en venant sacrer l'Empereur. C'est à la Croix-de-Saint-Hérem que se fit la rencontre des deux souverains. Les embellissements et surtout les changements nécessaires que fit Napoléon à Fontainebleau coûtèrent environ 6 millions. Les voyages de la cour reprirent faveur. Jérôme, roi de Westphalie, ayant épousé la princesse Frédérique-Catherine de Wurtemberg, des fêtes magnifiques y furent données pendant un mois. C'est dans cet intervalle que fut traitée et résolue la question du blocus continental.

Le 9 mai 1808, Charles IV, roi d'Espagne, y fit un sé-

jour avant d'aller habiter Compiègne, résidence qui lui était désignée.

Ce fut à Fontainebleau, en 1809, que le mot fatal de divorce fut prononcé officiellement à Joséphine. L'année suivante, l'Empereur y amena Marie-Louise. L'Opéra et le Théâtre-Français y donnèrent de belles représentations; Talma y joua ses plus beaux rôles. C'est au milieu de ces fêtes (10 octobre 1810) que le monarque lança le décret qui ordonnait de brûler toutes les marchandises anglaises par tout l'empire.

Le 19 juin 1812 arriva au château le pape Pie VII, enlevé du palais Quirinal depuis trois ans. Ce ne fut qu'en janvier 1813 que Napoléon vint rendre visite au pontife. Il était accompagné de l'impératrice. L'entrevue fut marquée, d'un côté, par la manifestation d'un désir bien prononcé de terminer les affaires de l'Église, et, de l'autre, par une ferme résolution de ne rien céder.

Pie VII resta à Fontainebleau jusqu'au 24 janvier 1814.

Le 31 mars 1814, l'Empereur arriva à Fontainebleau à sept heures du matin. Il avait appris à Troyes que Paris était au pouvoir des alliés. Il ne prit dans le château qu'un logement militaire; tous les grands appartements restèrent fermés. Napoléon s'établit dans son petit apparment, situé au premier étage, le long de la galerie de François Ier.

Dans la soirée, les débris de l'armée venaient se grouper autour de Fontainebleau. — Le 4 avril, après la parade qui avait lieu tous les jours à midi dans la cour du Cheval blanc, les principaux officiers de l'armée avaient reconduit Napoléon dans son appartement. Une conférence s'établit, se prolongea dans l'après-midi, et lorsqu'elle fut finie, on apprit que l'Empereur avait abdiqué

en faveur de son fils, et de sa femme, régente. Il en rédigea l'acte de sa main et signa.

Le 11 avril, cette invincible et affreuse raison qu'on nomme *la nécessité* le détermina à signer un acte d'abdication sans restriction.

Le 20 avril, à midi, tous les préparatifs pour le départ étant faits, les voitures de voyage vinrent se ranger dans la cour du Cheval blanc. La garde impériale formait la haie. A une heure, Napoléon sort de son appartement. Il trouve, rangé sur son passage, ce qui reste autour de lui de la cour la plus nombreuse et la plus brillante de l'Europe : c'est le duc de Bassano, le général Belliard, le colonel de Bussy, le colonel Anatole de Montesquiou, le comte de Turenne, le général Fouler, le baron de Mesgrigny, le colonel Gourgaud, le baron Fain, le lieutenant-colonel Athalin, les barons de La Place et Lelorgne d'Ideville, le chevalier Jouanne, le général Kosakowski et le colonel Vonsorwitch.

Napoléon tend la main à chacun, descend vivement l'escalier, et, dépassant le rang des voitures, s'avance vers la garde. Il fait signe qu'il veut parler; tout le monde se tait, et, dans le silence le plus religieux, on écoute ses dernières paroles.

Il a cessé de parler. Le général Petit, saisissant l'aigle, s'avance. Napoléon reçoit le général dans ses bras et baise le drapeau. Le silence d'admiration que cette grande scène inspire n'est interrompu que par les sanglots des soldats. Napoléon, dont l'émotion est visible, fait un effort et reprend d'une voix ferme : « Adieu, encore une fois, mes vieux compagnons! que ce dernier baiser passe dans vos cœurs! »

Il dit, et s'élance dans la voiture, au fond de laquelle

est déjà le général Bertrand. Aussitôt les voitures partent ; des troupes françaises les escortent et l'on prend la route de Lyon. Partout, Napoléon recueille des témoignages d'amour et de regrets.

On peut contester les louanges, mais jusqu'ici on n'a pas contesté les regrets, et quand un peuple pleure un souverain, il faut le croire.

On connaît l'histoire de la première Restauration. Nous n'avons d'ailleurs à parler que de ce qui concerne Fontainebleau. Le 19 mars 1815, Napoléon arrivait au château dans la nuit. Le 20 au matin, dans la cour du Cheval blanc, il passait la revue de ces vieux soldats auxquels, un an auparavant, il avait fait au même endroit des adieux si touchants; il part ensuite pour Paris, et vers onze heures du soir, il entrait aux Tuileries; il avait vu Fontainebleau pour la dernière fois !

Louis XVIII ne vint qu'une fois dans ce séjour, pour recevoir la princesse Caroline des Deux-Siciles, fiancée à son neveu, le duc de Berry.

Le roi visitant en détail les appartements, qu'il trouva très-beaux, le comte d'Artois lui dit : « Il faut avouer, mon frère, que nous avons eu ici un excellent fermier. »

Charles X venait tous les ans à Fontainebleau, pour la chasse.

Le 30 juillet 1830, la duchesse d'Angoulême y arriva incognito et dans un négligé complet. Depuis Dijon, elle n'avait eu aucunes nouvelles de sa famille. Le soir, à neuf heures, elle quitta le château au moment où le drapeau tricolore remplaçait le drapeau blanc.

Pendant les quinze années de la Restauration, Fontainebleau reçut la visite de quelques personnages marquants: ce sont le duc de Glocester, le prince Frédéric-Auguste,

depuis roi de Saxe ; le prince de Salerne, François II, roi des Deux-Siciles.

Le 1er juillet 1831, Louis-Philippe, roi des Français, vint à Fontainebleau et y commanda des travaux importants.

Le théâtre, la magnifique galerie de Henri II, les fresques de l'Escalier du roi (ancienne chambre d'Alexandre), celles de la Porte dorée, la salle des Gardes, lui doivent leur éclat d'aujourd'hui.

Enfin, le 30 mai 1837, eut lieu dans cette résidence royale la cérémonie du mariage du duc d'Orléans avec Hélène de Mecklembourg-Schwérin. C'est le dernier événement important dont fut témoin Fontainebleau, que les tourmentes politiques jetèrent encore une fois dans un oubli dont l'empereur Napoléon III veut, dit-on, le tirer bientôt.

C'est à Fontainebleau que naquirent Dancourt, Poinsinet et le peintre Lefèvre.

Un Anglais a dit du palais de Fontainebleau qu'il *était un rendez-vous de châteaux;* ce qui est rigoureusement vrai, l'extérieur présentant une masse de constructions décousues et sans harmonie. On y compte quatre grandes cours principales, dont la plus belle est celle du Cheval blanc, ainsi appelée d'une statue équestre en plâtre, élevée par ordre de Catherine de Médicis, et qui a disparu depuis 1628.

Il y avait jadis dans le palais six galeries : 1° la galerie de François Ier, qui existe encore ; 2° la galerie d'Ulysse, qui a été détruite et a fait place à de vastes appartements au rez-de-chaussée et au premier étage ; 3° la galerie des Chevreuils, qui était située entre la chapelle de la Sainte-Trinité et l'orangerie : elle a été détruite par le temps ;

4° la galerie des Cerfs, qui était au rez-de-chaussée, sous celle de Diane. C'est là que Henri IV avait fait disposer avec symétrie une quantité considérable des plus grands bois de cerf. Cette galerie a disparu et a été remplacée par des appartements ayant vue sur le jardin du roi ; 5° la galerie de Diane; 6° la salle de Bal, ou des Cent-Suisses, ou galerie de Henri II, construite sous François Ier.

Il y a dans le palais trois chapelles : celle de Saint-Saturnin, la chapelle du Roi et la chapelle de la Sainte-Trinité, qui est la principale.

Les appartements se divisent en grands et petits appartements. Les premiers étaient consacrés aux réceptions publiques.

Les jardins sont au nombre de trois : le *jardin du roi* ou l'orangerie, le *parterre* et le *jardin anglais*.

C'est à Henri IV qu'on doit le parc du château. Il le forma de la seigneurie de Monceau et de quelques propriétés contiguës, et le fit entourer de murailles. Le canal qu'on y a creusé a 1,144 mètres de long sur 39 mètres de large. Le mur nord du parc est recouvert d'une très-belle treille plantée sous Louis XV et qui donne du raisin excellent; sa longueur est de 1,400 mètres; elle produit de 3 à 4,000 kilogrammes de chasselas.

Le parc, non compris le canal, contient environ 55 hectares.

La forêt de Fontainebleau présente une étendue superficielle de 19,796 hectares et près de 50 kilomètres de pourtour. Cette forêt était connue dès le XIe siècle sous le nom de Bière, *Bieria*. L'étymologie de ce mot est douteuse. Les productions de la forêt sont aussi variées que le sol même, dont la nature change à tout moment. On remarque dans cette forêt, appauvrie

par les coupes nombreuses et les dégâts des bêtes fauves, quelques précieux restes de très-vieilles futaies, telles que les *Ventes à la reine*, les *Étables* et le *Déluge*, la *Mare aux Évées*, le *Bas Préau*, la *Tillas*, etc.

Les principaux points de vue à visiter dans la forêt sont: 1° le *Mail de Henri IV;* 2° les *rochers* et la *vallée de la Solle*, à droite de la route de Paris ; 3° le *carrefour de Bellevue;* 4° les *gorges d'Apremont* et *de Franchard ;* 5° l'*Ermitage de la Madeleine ;* 6° le *Mont aigu*, le *haut Mont* et la *gorge aux Loups*. C'est des rochers de la forêt qu'on extrait les masses énormes de grès qui servent au pavage de Paris.

Dans la ville, on remarque l'hôtel de ville, le palais de justice, de superbes casernes de cavalerie, et sur la place du palais la statue du général Damesme, inaugurée le dimanche 24 août 1851, le château d'eau, les hospices fondés par Anne d'Autriche et Mme de Montespan, la bibliothèque publique qui contient 20,000 volumes. Près de l'entrée méridionale de la ville, on voit un obélisque érigé en 1786, à l'occasion de la naissance des enfants de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

En sortant de Fontainebleau, on passe sur le viaduc d'Avon, élevé sur la vallée de Changy. Ce bel ouvrage a 20 mètres de hauteur et se compose de trente arches de 10 mètres d'ouverture.

THOMERY.

10e Station. — 64 kilomètres de Paris; 5 kilomètres de Fontainebleau. — 1 minute d'arrêt. — 790 habitants.

Ce petit hameau, situé sur les bords de la Seine et à gauche de la ligne, est le plus laborieux et le plus riche

du département de Seine-et-Marne ; il s'élève en amphithéâtre sur un coteau qui tient à la forêt et dont le pied est baigné par les eaux du fleuve.

A Thomery, les rues sont des vergers et les maisons des treilles. C'est de là que nous vient ce délicieux chasselas que, par flatterie pour la ville royale, on appelle *raisin de Fontainebleau*. Le long des nombreux murs qui sillonnent et croisent en tous sens le coteau, de petits toits abritent le raisin contre la pluie ; des mains délicates en détachent les grains trop serrés ; plus tard elles coupent la grappe, l'osier la renferme, la bruyère la protége, et pendant toute la saison d'automne, cinq à six mille paniers descendent chaque semaine la Seine jusqu'à Paris, où ils sont vendus quelquefois au poids de l'or.

Avant d'arriver à Saint-Mammès on parcourt le viaduc courbe de Moret, formé de trente arches de 10 mètres d'ouverture chacune. Les deux dernières arches, de 40 mètres d'ouverture chacune, sont en fonte et donnent passage à la rivière du Loing. Ce viaduc est un des ouvrages les plus remarquables que l'art des ingénieurs ait produits.

MORET-SAINT-MAMMÈS.

11e Station. — 69 kilomètres de Paris ; 4 kilomètres de Thomery. — 1 minute d'arrêt. — Cette station est indivise entre deux centres de population : Moret à droite, et Saint-Mammès à gauche.

Moret est une petite ville sur le canal de Loing, près de son débouché dans la Seine. Elle est à peu près à 1,700 mètres de la gare, et compte environ 1,650 habitants. Le château présente des ruines pittoresques et un donjon en terrasse. On ne connaît pas l'origine de cette ville très-

ancienne. Il s'y tint un concile en 850. Louis le Jeune y avait un palais.

L'église est un assez bel édifice du xv[e] siècle. Elle fut consacrée par Thomas Becket sous l'invocation de Notre-Dame.

Les portes gothiques de la ville rappellent d'antiques et glorieux souvenirs.

Moret était autrefois une place forte qui fut assiégée et prise en 1420 par le roi d'Angleterre et le duc de Bourgogne.

A gauche on voit bientôt Vernon, joli village (536 habitants), puis Varennes qui en compte 380.

MONTEREAU

ou Montereau - Faut - Yonne.

12[e] Station. — 79 kilomètres de Paris ; 11 kilomètres de Moret. — 30 minutes d'arrêt. — Arrondissement de Fontainebleau. — 4,500 habitants.

Cette ville, située à gauche de la ligne et à plus de 2 kilomètres de la gare, au confluent de la Seine et de l'Yonne, qu'on y traverse sur deux ponts, tire son nom de ce que cette dernière rivière, en se mêlant à la Seine, y perd son individualité : Montereau où l'Yonne *faut*, faillit ou fait défaut.

Le quatrain suivant, gravé sur une pierre, fut longtemps en relief sur le pont de Montereau :

L'an mil quatre cent dix-neuf,
Sur un pont agencé de neuf,
Fut meurtri Jean de Bourgogne
A Montereau où faut Yonne.

Cette ville occupa une position romaine que l'itinéraire d'Antonin nomme *Condate*. — Vers l'an 1026, un comte

de Sens, fameux par ses brigandages, y fit construire un château fort à l'extrémité de l'angle que forment les deux rivières. Ce château fut assiégé et pris sous le roi Jean, en 1559.

A la suite d'une guerre acharnée entre Jean Sans-Peur, duc de Bourgogne, d'un côté, et le dauphin, fils du roi Charles VI, de l'autre, et après les plus effroyables massacres, les rois de France et d'Angleterre conclurent entre eux la paix, le 14 mai 1419, et il fut convenu qu'une entrevue aurait lieu entre le dauphin et Jean Sans-Peur sur le pont de Montereau. Le choix de ce lieu prouve que les deux princes se défiaient l'un de l'autre. En effet, le duc de Bourgogne hésita jusqu'au dernier moment à se rendre à cette entrevue; il eut des pressentiments; son cheval s'abattit en route. La belle comtesse de Gyac voulut le retenir, et lui prédit son sort. A quelque distance du pont, il fut averti que des hommes d'armes remplissaient les maisons voisines; il envoya, pour s'en assurer, de Gyac, son favori, mari de la comtesse, lequel croyant avoir à se plaindre du prince, revint perfidement lui assurer qu'il n'y avait aucune crainte à avoir.

Dix seigneurs accompagnaient le dauphin; parmi eux se trouvait Tanneguy-Duchâtel, ennemi personnel de Jean Sans-Peur; ils étaient armés de haches, d'épées, et portaient des cuirasses cachées sous leurs vêtements.

Jean Sans-Peur était aussi accompagné de dix seigneurs, mais qui n'avaient que leurs épées. Le duc, s'apercevant des précautions prises par ses adversaires, leur dit: « Messieurs, voyez comme je viens; » puis, mettant un genou en terre, il dit au dauphin qu'après Dieu, il n'avait qu'à servir le roi. Le dauphin répondit : « Beau cousin, vous dites si bien qu'on ne pourrait mieux; levez-vous et vous

couvrez. » En ce moment, quelqu'un vint lui parler à l'oreille; c'est alors que, sur un signe du dauphin, Tanneguy-Duchâtel porta au duc un coup de hache que les seigneurs de Noailles et de Vergy parvinrent à détourner, mais un grand nombre de gens d'armes apostés étant arrivés, l'un d'eux lui asséna sur la tête un coup d'épée tranchante qui lui fendit le crâne et lui coupa presque entièrement le poignet qu'il levait pour se défendre. Jean Sans-Peur était encore debout, lorsque Tanneguy-Duchâtel, d'un coup de hache, l'étendit aux pieds du dauphin, où il fut achevé de trois coups d'épée par un seigneur appelé Gillet-Bataille. Les assassins voulaient jeter son corps dans la Seine, mais le curé de Montereau (Macé Bonnet) s'y opposa et le garda jusqu'à minuit. Il le fit porter alors dans un moulin, et le lendemain à l'hôpital, où on le mit dans la bière des pauvres, puis on l'inhuma dans l'église avec son *jupon*, ses *housseaux* (bottes) et sa *barette* (calotte). L'année suivante, son fils, Philippe le Bon, le fit transporter aux Chartreux de Dijon, où il lui fit ériger un superbe mausolée. Son bréviaire, qui avait été perdu sur le pont pendant l'assassinat, fut rapporté par le même curé de Montereau, et on lui compta pour cela la somme de 140 livres.

L'histoire reproche au duc de Bourgogne les massacres de Paris en 1448 et le meurtre de Louis, duc d'Orléans; il avait été en outre le principal promoteur des guerres civiles qui ont couvert la France de sang et de deuil. Mais sa mort n'en fut pas moins un lâche assassinat que les mœurs du temps expliquent sans l'excuser.

L'épée du duc de Bourgogne, appendue à la nef de l'église de Montereau, se voyait encore naguère dans la collégiale de Notre-Dame.

Le fils de Jean Sans-Peur et le roi d'Angleterre assiégèrent Montereau en 1420, et s'en emparèrent. Le dauphin, devenu roi de France sous le nom de Charles VII, reprit la ville d'assaut et lui fit grâce du sac et du pillage; il fit cependant pendre tous ceux qui firent résistance dans le château.

Montereau, comme point stratégique de la plus grande importance, a vu de nombreux combats. Nous allons parler du dernier, qui eut lieu les 17 et 18 février 1814.

Napoléon était depuis quelques jours campé sur la Seine, lorsqu'il reçut du duc de Tarente plusieurs dépêches annonçant que l'armée de Silésie se portait sur Paris, dont le sort était compromis. Cette armée, composée de Russes et de Prussiens, manifestait une grande défiance des troupes autrichiennes, et tenait à entrer la première dans la capitale de la France. *Paris! Paris!* tel était le cri de leurs soldats; ils avaient même écrit ce mot sur leurs shakos. Pleins d'ardeur, ils se portaient sur Meaux avec précipitation, ne laissant dans les villes que de très-faibles garnisons, occupées à contenir les paysans en armes. En même temps Blücher se dirigeait vers la plaine des Vertus, précédé du corps du général Sacken.

Paris, menacé d'une effroyable catastrophe, offrait l'aspect le plus morne. Il devenait le refuge des ambulances de l'armée. Les arrivages de la Seine et de la Marne avaient cessé. Les bateaux ne ramenaient alors que des blessés et des mourants; les populations des villages envahis accouraient dans la capitale et y jetaient l'épouvante.

L'empereur Napoléon, frappé d'un de ces rayons lumineux qui ont éclairé sa carrière militaire, se propose, par une marche rapide, de tomber sur les flancs de l'ar-

mée de Blücher. Ce général, en s'éloignant trop du prince de Schwartzemberg et en dispersant ses divisions, les avait mises hors d'état de lier leurs opérations. Napoléon voulut, avec des forces réunies, tomber sur des corps isolés, et c'est ce qu'il exécuta à Champaubert, à Montmirail et à Vauchamps.

Mais tandis que l'Empereur délivrait la Marne et repoussait jusque vers Reims le corps prussien et russe, de nombreux renforts s'avançaient pour se réunir à eux. L'armée française triomphait dans les plaines de Vauchamps, lorsque Napoléon apprend que Paris était menacé par le prince de Schwartzemberg. Aussitôt il suspend ses opérations sur la Marne, et, dans la saison la plus rigoureuse, il s'avance avec rapidité pour combattre l'armée austro-russe. Arrivé à La Ferté, après une marche de quatorze heures, il se fait précéder par le corps du duc de Tarente, qui s'élevait alors à plus de douze mille hommes.

Par l'effet d'une admirable célérité, toutes les troupes, après avoir combattu sur la Marne et sur la Seine à plus de 120 kilomètres de distance, se trouvèrent réunies dans l'espace de deux jours d'hiver. Cette concentration arrêta la marche rapide des coalisés, qui se mirent en ligne entre Guignes et Nangis, pour faire face à Napoléon. Celui-ci, informé qu'une division russe occupait Nangis, résolut de l'attaquer. Un bataillon du fameux 32e s'avance à la baïonnette. L'infanterie russe se forme vainement en carrés, elle est enfoncée par des charges de cavalerie auxquelles une division de dragons arrivée d'Espagne prend une part glorieuse. Après le combat, des nuées de Cosaques essaient de couvrir la retraite; partout ils sont chassés et taillés en pièces. Les Russes perdirent dans le

combat de Nangis plus de quatre mille hommes, douze canons et quarante caissons.

Le lendemain on se battit à Montereau. L'ordre formel donné par Napoléon au duc de Bellune était d'occuper le pont de cette ville; mais la cavalerie française, harassée par trente-six heures de marche, ne put profiter du succès de Nangis: il lui fut impossible de poursuivre l'ennemi, qui saisit cette circonstance pour se mettre à l'abri; il occupa les hauteurs de Montereau et le château de Surville: non-seulement cette position couvrait les ponts de la cité, mais elle protégeait la retraite. Le prince de Schwartzemberg, ayant fait repasser la Seine à ses bagages et à ses réserves, laissa pour la défense de ce poste important deux divisions autrichiennes et le corps wurtembergeois, fort d'environ dix mille hommes. Que d'heures précieuses il fallut perdre pour s'en emparer et réparer la faute de Victor.

Le général Château, gendre du duc de Bellune, commença l'attaque; il fut repoussé avec perte. Le jeune général revint trois fois à la charge; puis, s'étant mis à la tête des tirailleurs, il allait occuper le pont lorsqu'il fut blessé à mort. Le moment d'hésitation qui suivit la chute de ce brave sauva l'armée ennemie. Gérard et Napoléon lui-même arrivaient en ligne. Les alliés, cernés et coupés, eussent été forcés de mettre bas les armes.

Le général Gérard, commandant la réserve, dite de Paris, allait se porter au secours du second corps et réparer le désordre qu'avait occasionné la mort du général Château, lorsque Napoléon l'investit du commandement de ces troupes, avec l'autorisation de recommencer l'attaque selon ses vues. L'ennemi, protégé par quarante pièces d'artillerie, le reçut sans s'ébranler. Jusqu'à trois

heures du soir le combat fut très-animé. Napoléon prit alors le parti de concentrer une partie de ses forces, et se mit à leur tête. Aussitôt trente mille soldats et soixante pièces s'avancèrent à la fois; ils furent suivis par le général Pajol, qui arriva avec sa subdivision par la route de Melun.

En voyant ces dernières troupes, composées en grande partie des gardes nationales de la Bretagne et du Poitou, l'Empereur leur dit vivement : « Montrez de quoi sont capables les hommes de l'Ouest; ils furent de tous les temps les défenseurs de leur pays et les fermes appuis de la monarchie. » Les Bretons, électrisés par ces paroles, gravissent le flanc du plateau et attaquent l'ennemi avec vigueur. Mais il avait eu le temps d'enclouer ses canons; il fallut traîner à bras l'artillerie de la garde. Napoléon la dirige, la place, la pointe ; la montagne s'allume comme un volcan. Les boulets ennemis répondent, sifflent et ricochent sur le plateau. L'Empereur est impassible au milieu de la mitraille; on veut le forcer à se retirer. « Laissez, laissez, mes amis, dit-il en se cramponnant à un affût; le boulet qui doit me tuer n'est pas encore fondu. » Protégées par le feu de cette redoutable artillerie dont l'œil de Napoléon semble conduire chaque boulet, les gardes nationales bretonnes s'emparent à la baïonnette du faubourg de Melun, tandis que le général Pajol pénètre avec sa cavalerie jusqu'à l'entrée du pont. Là il trouve Russes et Wurtembergeois tellement entassés que ce ne sont plus les baïonnettes ennemies, mais les corps mêmes des hommes qui les empêchent d'avancer; il faut se faire avec le sabre un chemin dans cette foule. Alors Napoléon ramène tout le feu de son artillerie sur un seul point. Les boulets enfilent la longue ligne du pont,

chacun d'eux enlève des rangs entiers. Le pont débordé, en un instant, la Seine et l'Yonne sont couvertes de cadavres et rouges de sang. Cette boucherie dura quatre heures. Cependant les habitants de Montereau étaient sortis de leurs maisons. Irrités des mauvais traitements qu'ils avaient endurés, ils se présentent la vengeance au cœur ; ils barricadent les rues, pendant que les femmes et les enfants font pleuvoir des tuiles et des pierres ; les uns arrachent les armes aux prisonniers et s'en servent contre les fuyards; d'autres se présentent aux Français vainqueurs pour les guider à travers les sentiers. Cette victoire qui fit dire à Napoléon : « Mon cœur est soulagé, heureux de soulager la capitale de mon empire ! » lui donna quatre drapeaux et six pièces de canon. On estima la perte totale de l'ennemi à plus de six mille soldats parmi lesquels le prince de Wurtemberg compta près de la moitié des siens.

Que fût-il arrivé, néanmoins, si le pont de Montereau eût été occupé, comme l'Empereur l'avait ordonné, comme Château avait été sur le point de l'exécuter? La France était peut-être sauvée !

On remarque à Montereau une magnifique manufacture de porcelaine opaque, rivale dangereuse des manufactures anglaises.

De la station, on aperçoit le château de Surville qui servit de quartier général à Napoléon pendant le combat de 1814. L'embranchement sur le chemin de fer de Troyes se détache de cette gare qui en reçoit un surcroît d'activité. Ce chemin de fer, tout à fait indépendant, se développe sur une longueur de 100 kilomètres.

Les armes de Montereau sont d'azur, à trois tours crénelées d'argent.

VILLENEUVE-LA-GUYARD.

13e Station. — 90 kilomètres de Paris ; 10 kilomètres de Montereau. — 1 minute d'arrêt.

A droite de la ligne, laquelle quitte la vallée de la Seine pour entrer dans celle de l'Yonne, est située Villeneuve-la-Guyard, sur la rive gauche de l'Yonne. Elle compte à peine 1,900 habitants.

En parcourant les belles plaines qui se déroulent à nos yeux sur la droite de la ligne, à partir de Villeneuve, nous devons signaler le Petit et le Grand Chaumont dont voici l'église et le château ; Champigny-sur-Yonne, à la belle église historique ; Beauvais ; La Chapelle ; Villemanoche, dont l'église est des plus remarquables

De Villeneuve-la-Guyard à Aisy, les travaux de la ligne ont été exécutés par MM. Chaperon, ingénieur en chef, Bidermann et Labouré, ingénieurs.

Département de l'Yonne.

Ce département est formé en grande partie de l'Auxerrois dépendant de la Bourgogne. Territoire entrecoupé de nombreux coteaux couverts de riches vignobles, de quelques collines arides, de belles vallées, de forêts très-étendues, d'étangs considérables et d'excellents pâturages.—Chef-lieu: Auxerre.—5 arrondissements, 37 cantons, 479 communes, 370,000 habitants.—*Lieux parcourus :* Villeneuve-la-Guyard, Pont-sur-Yonne, Sens, Villeneuve-sur-Yonne, Saint-Julien-du-Sault, Joigny, La Roche, Brienon, Saint-Florentin, Flogny, Tonnerre, Tanlay, Ancy-le-Franc, Nuits-sous-Ravière, Aisy.

PONT-SUR-YONNE.

14e Station. — 102 kilomètres de Paris ; 13 kilomètres de Villeneuve.— minutes d'arrêt. —Arrondissement de Sens, 2,080 habitants.

Cette ville est située à gauche de la ligne. Petite, mais rès-jolie, elle est fière de son pont en dos d'âne. Le chemin de fer y arrive au moyen d'une tranchée profonde de plusieurs kilomètres, et dont les talus sont empierrés d'un bout à l'autre. Au-dessus de la tranchée, il a fallu construire une foule de ponts pour rétablir la communication avec la ville.

Pont-sur-Yonne n'est pas d'origine ancienne. Ce pont qui lui donne son nom est tellement escarpé, qu'on regrette de ne pas traverser l'Yonne à gué. Ses rues sont si tortueuses, si étroites, si montueuses, qu'il y aurait moins de danger à descendre le Simplon. Son église date du XIVe siècle.

Depuis Villeneuve-la-Guyard jusqu'à Sens, les yeux des voyageurs ne découvrent rien de bien curieux. A droite et à gauche s'étendent toutes sortes de cultures tigrées et zébrées qui ressemblent parfaitement, dans leur variété, aux cases d'un damier. Ces perspectives font les délices des agronomes, des propriétaires et autres bour

geois qui se livrent à la petite culture ; mais elles offrent peu d'intérêt au voyageur enthousiaste qui, la lorgnette à la main, prend le signalement du paysage.

SENS.

15e Station. — 113 kilomètres de Paris; 11 kilomètres de Pont.— 6 minutes d'arrêt. — 10,000 habitants.

Laissons les amis de la belle nature reprendre un peu haleine, et visitons, si nous en avons le loisir, avec les voyageurs artistes, archéologues ou poëtes, la ville et la célèbre cathédrale de Sens. Cette ancienne capitale du Sénonnais est située à gauche de la ligne, sur la pente d'une colline, et arrosée par l'Yonne. C'est une des plus anciennes villes de la Gaule. Plusieurs la regardent comme l'*Agendicum* de Jules César.

L'an de Rome 364, les Gaulois-Sénonnais prirent Rome sous la conduite de Brennus, et n'échouèrent devant le Capitole que parce qu'une sentinelle endormie fut réveillée par le cri d'une oie. En mémoire de ce fait, à Sens et dans les environs, on tirait tous les ans une oie vivante, soit au bâton, soit au sabre ; à Rome, au contraire, on portait sur un brancard richement orné une oie vivante et un chien ignominieusement pendu à une potence.

Pendant plusieurs siècles, les Gaulois-Sénonais firent trembler l'Italie et la Grèce. Plusieurs de leurs innombrables armées laissèrent des colonies, soit dans l'Insubrie où ils bâtirent Milan, Brescia, Vérone et autres villes, soit dans la partie de l'Asie-Mineure, qui depuis fut appelée Gallo-Grèce ou Galatie.

Avant la conquête des Gaules par César, Sens paraît avoir eu des rois. Paris n'était alors qu'un hameau peuplé

de quelques pêcheurs; Sens, au contraire, était la brillante métropole d'un vaste pays.

Le nom de Brennus, qui vient du celtique *Brenn*, signifie roi; sa racine se retrouve dans beaucoup de noms de rivières ou de villages sénonnais, tels que *Brannay*, *Bray*, *Brion*, *Brienon*, *la Brenne*, *Brunoy*, etc.

Les Commentaires de César prouvent que nulle part, dans les Gaules, il ne trouva autant de résistance à la domination romaine, autant de courage, que parmi les populations sénonnaises.

Sous Julien l'Apostat, Sens, devenue la fidèle alliée de Rome, soutint contre les Francs un siége qui dura trente jours. Les habitants, aidés de légions romaines commandées par Julien, firent des prodiges de valeur. Les Francs durent se retirer en laissant les fossés de la ville comblés des cadavres de leurs vaillants soldats.

Vers l'an 482, Clovis s'empara de Sens, qui depuis lors resta sous la domination française.

Clotaire voulant enlever la Bourgogne aux fils de Thierry, fit assiéger Sens, que ses habitants défendirent courageusement. Saint Loup, alors évêque de Sens, convoqua au son d'une cloche les fidèles aux prières qu'il voulut adresser au ciel pour la délivrance de la ville. Le son de cette cloche effraya tellement les assiégeants, qu'ils s'enfuirent avec précipitation, abandonnant toutes leurs machines de guerre. Les cloches n'étaient pas connues encore, celle de l'église de Sens était la première arrivée dans les Gaules.

Les Sarrasins assiégèrent aussi Sens, mais inutilement. Saint Ebbon, archevêque de Sens, fit lui-même des sorties à la tête des habitants et battit les Sarrasins.

Sous la deuxième race, la ville fut soumise à des comtes

particuliers ; ils étaient d'abord amovibles, puis ils se rendirent de véritables petits souverains.

En 1590, Henri IV en personne assiégea Sens qui s'était déclarée pour le parti de la Ligue ; mais trois assauts successifs n'ayant pu vaincre la résistance des Sénonnais, Henri IV passa outre et marcha sur Paris.

Les murailles qui forment l'enceinte de Sens, d'une maçonnerie gallo-romaine, sont d'une grande épaisseur et d'une solidité à toute épreuve. Ces murs sont flanqués de fortes tours. Il y a lieu de croire que ces constructions datent de l'établissement du christianisme dans les Gaules, car la plupart des grosses pierres de taille de la première assise portent, sur la face intérieure, des inscriptions romaines, des figures et des débris de dieux païens, des fragments de colonnes et de chapiteaux d'ordre corinthien, qui proviennent sans doute de la démolition des temples et des monuments du paganisme. Les fossés de la ville étaient fort larges et profonds, les eaux de la Vanne les remplissaient ; ils ont maintenant disparu et ont fait place à des promenades ombragées.

En 1531, afin de nettoyer la ville, on fit circuler les eaux de la Vanne dans les rues ; elles coulent encore aujourd'hui dans les principales rues et y entretiennent la propreté.

Sens eut à souffrir en 1814. On voit sur les murs de son collége de profondes entailles faites par les bombes et les boulets wurtembergeois. Le général Alix, chargé de sa défense, en avait fait murer les portes ; mais un traître livra à l'ennemi une poterne du collége donnant sur le mur d'enceinte.

L'église métropolitaine de Sens, dédiée à saint Étienne, premier martyr, fut commencée en 972 par Louis Anas-

tase. C'est une des plus belles de France; elle a trois grandes portes d'une architecture gothique; la façade est ornée de deux grosses tours et d'une admirable rosace. Il y a dans la nef majeure un des plus beaux *repositorium* connus. Le trésor et le tombeau de saint Étienne appellent l'attention. Sous le sanctuaire est la crypte des archevêques. Vingt-deux pierres tombales marquent la place des pontifes. Saint Louis fut marié dans la métropole de Sens, le 27 mai 1234, avec Marguerite de Provence. L'archevêque porte le titre de primat des Gaules. On remarque dans l'église le tombeau du dauphin, fils de Louis XV et père de Louis XVI, mort à Fontainebleau en 1765. Ce superbe monument est de Guillaume Coustou fils. Cette métropole possède deux énormes bourdons du nom de *Savinien* et de *Potencien*, l'un pesant 35,600, et l'autre 33,900 livres.

Un grand nombre de conciles furent tenus à Sens: ce fut dans celui de 1140 qu'Abeilard fut accusé par saint Bernard pour ses opinions peu orthodoxes. Abeilard se soumit, fit sa profession de foi, et vécut encore dix ans, à Cluny, dans le célibat et dans la pénitence. — En 1163, le pape Alexandre III se réfugia à Sens et y séjourna deux ans. Ce fut aussi la retraite du fameux archevêque de Cantorbéry, le fougueux Thomas Becquet.

Le carnaval à Sens s'annonce, comme chez les anciens, par le bruit assourdissant des tambours; il y en a dans toutes les maisons, et chacun en bat à l'envi. Cette vieille coutume, qui se retrouve à Joigny, à Auxerre, etc., est peut-être un reste des mœurs antiques. On conserve dans la bibliothèque publique de Sens le manuscrit de la *Fête des fous* et la *Prose de l'âne*, l'un des plus curieux monuments de la folie humaine; ce manuscrit paraît être

du milieu du XIIIe siècle. C'est surtout dans la cathédrale de Sens que cette singulière solennité se faisait avec le plus d'appareil. L'âne y était honoré d'un culte tout particulier ; le jour de Noël, après vêpres, les clercs et les diacres dansaient et gambadaient au milieu de l'église ; on élisait ensuite un archevêque des fous. Au milieu de bouffonneries ridicules, le nouveau dignitaire était encensé avec la fumée de vieilles savates ; puis un âne, revêtu d'une belle chape, était introduit dans la nef, et tous les assistants, déguisés d'une façon grotesque, chantaient en chœur des strophes burlesques.

A 6 kilomètres de Sens est la fontaine de Véron, au pied d'une montagne, et formant un bassin de près de 16 mètres de diamètre. A quelques pas de là, elle fait tourner un moulin, et son eau, rejaillissant sur les murs, durcit et pétrifie en peu de temps la mousse qui s'y rencontre ; il en résulte des pierres spongieuses, légères, et dans quelques-unes on distingue encore de la mousse. Sens est la patrie du jurisconsulte Loyseau, de Pinart, de Torbé, de Fauvelet de Bourrienne, condisciple et secrétaire de Napoléon Ier.

VILLENEUVE-SUR-YONNE.

16e Station. — 127 kilomètres de Paris ; 14 kilomètres de Sens. — 2 minutes d'arrêt. — 3,200 habitants.

Les chemins de fer ont débarrassé les voyageurs qui parcourent les départements de l'Yonne et de la Côte-d'Or des pauvres nombreux qui assiégeaient les diligences à chaque relais. C'était surtout après les mauvaises récoltes que ce spectacle devenait affligeant ; or qu'est-ce qu'une faible aumône pour tant de misères !

Le convoi est arrivé à la station de Villeneuve-sur-Yonne.

Cette petite ville, située sur l'Yonne, à gauche de la ligne, est traversée par une rue large, tirée au cordeau, terminée à chaque bout par une porte de ville historique et ornée dans son milieu d'un beau frontispice d'église. Villeneuve consiste presque tout entière dans cette belle rue; elle est entourée d'une jolie promenade dont les arbres sont taillés en berceau.

SAINT-JULIEN-DU-SAULT.

17e Station. — 135 kilomètres de Paris; 8 kilomètres de Villeneuve. — 1 minute d'arrêt. — 2,450 habitants.

Cette montagne, que nous apercevons couronnée d'une antique chapelle, nous annonce Saint-Julien, petite ville située dans un vallon, à droite et à 1 kilomètre de la ligne. Elle n'a d'autre renommée que celle de ses vins; mais celle-là est bien établie, et il n'y a guère d'apparence que la calomnie y puisse mordre jamais.

Vis-à-vis de la gare, au delà de ce pont, on aperçoit le beau village de Ville-Valliers.

JOIGNY.

18e Station. — 146 kilomètres de Paris; 11 kilomètres de Saint-Julien. — 7 minutes d'arrêt. — 6,160 habitants.

On attribue la fondation de Joigny (*Jovinium*, *Jovinicum*) à Flavius Jovinus, préfet de la milice romaine en 369, qui lui aurait donné son nom.

Elle devint, au moyen âge, le chef-lieu d'un comté vassal des comtes de Champagne.

Cette ville, bâtie en amphithéâtre sur un coteau baigné par l'Yonne, a un remarquable château élevé par le cardinal de Gondi ; l'église de Saint-Jean, qui est belle, date du XVe siècle ; elle se trouvait autrefois dans l'enceinte du château. Les rues de Joigny sont étroites, mal percées et d'un accès difficile ; quelques-unes même ne sont praticables qu'au moyen de rampes en fer fixées le long des maisons. Le quai est magnifique.

Cette ville est la patrie de Ferrand, peintre en émail ; du bénédictin dom Vidal et du savant médecin Bourdois de La Mothe.

LA ROCHE.

19e Station. — 155 kilomètres de Paris ; 9 kilomètres de Joigny. — 10 minutes d'arrêt. —

La station de La Roche est placée immédiatement après le pont établi sur la rivière de l'Yonne, à côté du canal de Bourgogne et à peu de distance de l'Armançon, qui, comme le canal, débouche dans l'Yonne. Ce pont est composé de cinq arches en pierre, en arc de cercle, de 20 mètres d'ouverture chacune. Avant l'établissement du canal, il n'y avait que peu d'habitations à La Roche ; le port surtout a attiré la population. La Roche est presque une nouvelle ville ; sa principale rue a près de 2 kilomètres de longueur. Une usine de ciment romain et de chaux hydraulique, d'une grande importance, y a été établie par M. Lacordaire. La station est disposée pour recevoir l'embranchement sur Auxerre, ville qui n'en est éloignée que de 22 kilomètres.

BRIENON.

20e Station. — 164 kilomètres de Paris; 9 kilomètres de La Roche. — 1 minute d'arrêt. — 2,800 habitants.

Ce n'est plus la vallée de l'Yonne que parcourt la ligne, c'est celle de l'Armançon. Nous venons de voir à notre droite le village d'Esnon. Voici maintenant Brienon.

Brienon est une jolie petite ville située à gauche de la ligne, sur le canal de Bourgogne et sur la rive droite de l'Armançon ; elle est bien bâtie et bien percée. Elle était la propriété de saint Loup, archevêque de Sens, qui y mourut en 622.

Elle fut trois fois assiégée et prise : la première, par les Bourguignons, en 1431 ; la seconde, en 1434, encore par les Bourguignons, qui en avaient été chassés ; et la dernière fois, en 1573, par le duc de Biron, qui l'enleva aux ligueurs. Brienon possède trois fontaines de source, un port sur le canal, et un autre port pour le flottage sur l'Armançon. Ces deux voies fluviales portent préjudice au chemin de fer. On pêche dans un ruisseau voisin (le Créançon) une quantité prodigieuse d'écrevisses qui sont expédiées pour Paris.

N'omettons pas de dire que les femmes de Brienon sont généralement très-jolies.

Brienon est traversé par la route d'Auxerre à Troyes.

SAINT-FLORENTIN.

21e Station. — 173 kilomètres de Paris; 9 kilomètres de Brienon. — 1 minute d'arrêt. —

On nous dit, et nous le croyons sans voir, que nous sommes à Saint-Florentin.

Cette ville, située à 2 grands kilomètres à gauche de la ligne, portait autrefois, selon quelques-uns, le nom de Châteaudun. Pendant la révolution de 89, à l'époque où les saints furent mis à l'index, elle prit le nom de *Mont-Armance*. Ce chef-lieu de canton est situé sur le canal de Bourgogne, au confluent de l'Armance et de l'Armançon. Sa population n'est guère que de 2,500 âmes. Elle a une belle église, bâtie en 1376, malheureusement inachevée, et un assez beau pont.

En 511, les Burgundes (Bourguignons) assiégèrent et prirent le château Florentin. Ils bâtirent un fort dans une petite île voisine formée par l'Armançon. Brunehaut, fuyant Théodebert d'Austrasie, son petit-fils, y trouva un refuge. Cette reine, assiégée par Landry, amant de Frédégonde, résista avec vigueur, et le battit dans le lieu voisin nommé Chalandry, *Campus Landerici*, Champ-Landry.

En 888, Richard le Justicier, duc de Bourgogne, y défit 80,000 Normands. Les Impériaux l'assiégèrent inutilement en 1633.

Saint-Florentin est la patrie de l'historiographe Jacob Moreau, mort en 1803.

FLOGNY.

22e Station. — 184 kilomètres de Paris; 11 kilomètres de Saint-Florentin. — 1 minute d'arrêt — 450 habitants.

Encore une station éloignée du lieu qui lui donne son nom.

Flogny est un bourg situé à gauche de la ligne, sur le canal de Bourgogne, près duquel on retrouve, sur les bords de l'Armançon, les vestiges d'un camp romain. Ce

camp avait la forme d'un trapèze; il s'appuyait au midi sur l'Armançon et à l'est sur un ravin; au nord, son parapet occupait le sommet d'un plan incliné; du côté du midi, il était inaccessible à cause de la rivière; des trois côtés, il était couronné d'un grand fossé, qui a encore aujourd'hui 1 mètre 66 centimètres de largeur et 67 centimètres de profondeur. Flogny se distingue par un fort beau château.

TONNERRE.

23e Station. — 197 kilomètres de Paris; 13 kilomètres de Flogny. — 20 minutes d'arrêt. — 4,700 habitants.

Aux approches de Tonnerre, le pays devient montagneux, et une enceinte de collines nous intercepte la vue de la ville, qu'on n'aperçoit guère que de la gare.

Cette ville est petite et fort jolie. Elle est située à droite de la ligne. Son origine est ancienne et inconnue, mais il est certain qu'au ve siècle elle était déjà une place forte. Grégoire de Tours la désigne sous le nom de *Castrum Tonnodorense*. Le duc Richard de Bourgogne battit sous ses murs les Normands en 898. Elle fut ruinée une première fois par Edouard III, roi d'Angleterre, en 1359, et une autre fois par Jean Sans-Peur, qui fit démolir l'ancien château situé près de l'église de Saint-Pierre, sur un rocher qui domine l'Armançon.

Les coteaux au pied desquels coule cette rivière produisent l'excellent vin de Tonnerre, si bien apprécié des gourmets.

Cet ancien château que vous voyez dans la vallée a été habité par la reine Marguerite de Sicile. Il est devenu la propriété du marquis de Louvois.

On trouve aux environs de Tonnerre de belles carrières de pierre de taille tendre, qu'on emploie à Paris pour la sculpture et les ouvrages d'architecture.

Tonnerre possède un magnifique hôpital fondé par Marguerite de Bourgogne, belle-sœur de saint Louis ; sur les murs de cet hôpital, on voit un grand gnomon, tracé en 1786, qui passe pour un des plus beaux monuments en ce genre élevés aux sciences.

L'église de Saint-Pierre, surmontée d'un clocher en forme de tour gothique, renferme un mausolée en marbre blanc érigé à la mémoire de Marguerite de Bourgogne, reine de Sicile, et un autre mausolée en marbre élevé à la mémoire de Michel Le Tellier, marquis de Louvois, ministre de la guerre sous Louis XIV. Il est l'ouvrage de Girardon.

En 1849 le choléra-morbus asiatique fit de cruels ravages à Tonnerre. Cette ville avait déjà souffert de la peste en 1570 et en 1633; elle a donc éprouvé les deux fléaux du genre humain, la guerre et la peste. Elle est aujourd'hui florissante.

C'est la patrie d'Éon de Beaumont, dont le sexe fut un problème, et du publiciste Gautier de Sibert.

Au sortir de Tonnerre commence la partie de la ligne qui offrait aux ingénieurs les plus grandes difficultés. La contrée est sillonnée de montagnes qui forment le point de partage entre le versant de l'Océan et celui de la Méditerranée, et dont les eaux coulent à l'ouest, dans la première de ces deux mers, et à l'est dans la seconde. Le canal de Bourgogne franchit le faîte qui sépare les deux bassins, au moyen d'un souterrain exécuté à Pouilly, et qui a 3,333 mètres de longueur. Il emploie 191 écluses pour racheter une chute totale de 499 mètres. Quant à la ligne

de fer qui devait traverser cette région, il fallait maintenir le tracé dans des conditions indispensables aux grandes vitesses. Tel a été le but des longues et sérieuses études de M. Jullien ; et c'est après cet examen approfondi des localités qu'on a exécuté cette série de travaux gigantesques, dont le tracé est semé depuis Tonnerre jusqu'à Dijon, travaux d'une conception hardie et grandiose, d'une exécution parfaite et d'une solidité à toute épreuve.

TANLAY.

24e Station. — 205 kilomètres de Paris ; 8 kilomètres de Tonnerre. — 2 minutes d'arrêt. — 800 habitants.

Ce n'est qu'un peu au delà de la station qu'il est permis au voyageur d'apercevoir Tanlay.

Ce joli bourg, situé sur le canal de Bourgogne, à gauche de la ligne, près de la rive droite de l'Armançon, possède un des plus beaux châteaux du département de l'Yonne. Ce château a été commencé en 1520 par Guillaume de Montmorency, terminé par Coligny d'Andelot en 1559, et beaucoup embelli par Perticelli d'Emery en 1642. Un incendie l'ayant détruit en 1662, Perticelli, alors contrôleur des finances, le fit rebâtir et y dépensa 4 millions. Cette belle propriété passa, vers le XVIIe siècle, au marquis de Tanlay.

Entre Tanlay et Ancy-le-Franc est le souterrain de Lézines, qui a 530 mètres de longueur.

Plus loin est le souterrain de Passy, d'une longueur d'environ 1,000 mètres.

ANCY-LE-FRANC.

25e Station. — 219 kilomètres de Paris; 14 kilomètres de Tanlay. — 2 minutes d'arrêt. — 1,770 habitants.

Comme Tanlay, le bourg d'Ancy-le-Franc possède un magnifique château. Celui-ci a été construit par Antoine de Clermont, comte de Tonnerre, en 1555, sous le règne de Henri II, sur les dessins du Primatice, et il fut achevé sous la direction de ses élèves, en 1622. Ce château, par l'exactitude, la sévérité et le grandiose de style de son architecture extérieure, présente, sur le développement de ses quatre façades entièrement uniformes, une perfection à laquelle la durée de plusieurs siècles n'a fait subir aucune altération. Rien de ce qui peut contribuer à la décoration intérieure ne fut négligé. Le Primatice chargea le peintre Nicolo d'Ellabate d'y exécuter plusieurs tableaux sur toile ou à fresque. Le fils et le petit-fils de cet artiste continuèrent ces travaux, parmi lesquels on remarque les scènes du *Pastor fido*. La chapelle du château est une des plus belles qu'on puisse voir.

En 1688, le marquis de Louvois fit l'acquisition du château d'Ancy-le-Franc ainsi que de tout le comté de Tonnerre, et des vastes possessions limitrophes aux biens appartenant à Anne de Souvré, son épouse, la plus belle et la plus riche héritière de France.

Ancy-le-Franc, bâti sur le canal de Bourgogne et sur la rive droite de l'Armançon, est situé à gauche de la ligne.

NUITS-SOUS-RAVIÈRE.

26e Station. — 225 kilomètres de Paris ; 7 kilomètres d'Ancy. — 2 minutes d'arrêt. — 570 habitants.

Cette station est placée au bout d'une tranchée de 23 mètres de profondeur, à côté du village de Nuits; elle est tout agricole et sur le bord de la vallée de l'Armançon, à la gauche du chemin de fer. A l'autre rive de cette vallée se trouve le canal de Bourgogne et un port communiquant à la petite ville de Ravière. Au haut de la colline une chapelle, consacrée à la Vierge, reçoit de nombreux pèlerins, qui s'y rendent processionnellement, surtout aux époques où règne le choléra. Ce bourg a eu une ceinture militaire imparfaite et a joué un rôle de quelque valeur dans le XVIe siècle.

Dans les environs, on récolte des truffes.

AISY.

27e Station. — 233 kilomètres de Paris ; 8 kilomètres de Nuits. — 2 minutes d'arrêt. — 610 habitants.

La station d'Aisy est au bout du village de ce nom, en amont de l'Armançon, au pied d'une grande colline. — On voit dans le village, situé à gauche et à droite de la ligne et peuplé de 600 habitants environ, des forges, des fourneaux, et de jolies maisons. L'église, élevée entre le chemin de fer et la rivière, est quelquefois inondée en hiver par les eaux de l'Armançon.

La Société des forges de Châtillon et Commentry a une succursale à Aisy.

A gauche de la ligne est le village de Rougemont, qui

conserve la tradition d'une colonie orientale qui serait venue s'y fixer.

D'Aisy à Dijon, les travaux de la ligne ont été exécutés par MM. Ducos, ingénieur en chef; Aclocque et Ruelle, ingénieurs.

Département de la Côte-d'Or.

Ce département est formé de l'ancienne Bourgogne et comprend l'Auxois, l'Auxonnais, le Nuyton, le Beaunois et la Montagne. Territoire entrecoupé de plaines fertiles, de collines et de montagnes; nombreux pâturages; vins délicats. La chaîne célèbre nommée *Côte-d'Or* commence à 2 kilomètres de Dijon et se prolonge jusqu'à la rivière de Dheune, où finit le Beaunois. Forêts peuplées de gibier — Chef-lieu : Dijon. — 4 arrondissements, 36 cantons, 730 communes, 390,000 habitants. — 39 hauts-fourneaux, 62 forges et 10 fours d'affinerie. — Clouteries et usines. — *Lieux parcourus :* Montbard, Les Laumes, Verrey, Blaisy-Bas, Malain, Plombières, Dijon, Gevrey, Vougeot, Nuits, Corgoloin, Beaune, Meursault.

MONTBARD.

28e Station. — 243 kilomètres de Paris ; 11 kilomètres d'Aisy. — 4 minutes d'arrêt.

Après la station d'Aisy, la ligne a quitté la vallée de l'Armançon pour entrer dans celle de la Brenne.

Du sommet de la colline sur la pente de laquelle Montbard se trouve assis, on jouit d'une des plus belles vues qui puissent s'offrir. Au sud, l'œil embrasse un vaste horizon de plusieurs myriamètres d'étendue, parsemé de jolis jardins, de massifs de verdure, de champs émaillés de fleurs. Tout ce paysage est dominé par un magnifique château.

Pour le voyageur qui n'a pas une minute à perdre, qui doit, bon gré mal gré, parcourir la France en deux jours, le chemin de fer est une belle, une grande, une admirable chose ; car grâce à lui, les vitesses les plus impossibles

deviennent des réalités. Mais celui qui veut bien voir, ne peut choisir de chemin plus commode que la grande route, de voiture moins gênante qu'un bâton. Aux impatients, la locomotive; aux flaneurs, les jambes plus ou moins infatigables.

Qu'on me pardonne cette boutade excitée par le regret de voir si rapidement ou si peu le délicieux séjour de Montbard.

Cette ville est située sur la Brenne et le canal de Bourgogne, à gauche de la ligne, à 600 mètres de la gare environ. Elle n'a pas plus de 2,300 habitants. Ses rues sont escarpées et irrégulières. C'est, dit-on, la ville de toute la ligne où l'on vit le mieux.

Elle est la patrie du célèbre Buffon, à qui elle a voté une statue; de Daubenton, son collaborateur; du peintre d'histoire Belbin, de M. Guérard, etc. Montbard était l'une des résidences d'été des ducs de Bourgogne, qui y avaient un château.

Il y a aux environs une célèbre bergerie.

Le château où naquit Buffon existe encore. Les jardins, disposés en amphithéâtre et distribués en allées magnifiques, s'élèvent en terrasses les uns au-dessus des autres jusqu'au sommet de la colline, couronnée par une vieille tour isolée. On montre sur la plate-forme le pavillon où travaillait le grand naturaliste. On sait que J. J. Rousseau, avant d'y entrer, se mit à genoux et baisa le seuil de la porte.

Au delà de Montbard, la ligne côtoie le canal de Bourgogne jusqu'au village de Nogent. Elle traverse ensuite le canal de la Brenne, dont elle suit la rive droite jusqu'à l'embouchure de l'Oze.

LES LAUMES (les Larmes).

29e Station. — 257 kilomètres de Paris ; 14 kilomètres de Montbard. — 2 minutes d'arrêt. — 570 habitants.

Tout ce paysage est empreint de tristesse et de majesté. On l'a appelé la vallée des Laumes, c'est-à-dire des Larmes. C'est ici, en effet, que succombèrent toutes les tribus gauloises soulevées contre Rome.

Le village des Laumes est dans une plaine, à gauche de la ligne, à 6 kilomètres de Sainte-Reine (*Alesia*). Pauvre et sans commerce, il a pour tout monument la baraque qui sert d'habitation au chef de gare.

C'est sur le territoire d'Alise que s'élevait jadis l'antique Alesia, capitale des Mandubiens, que César assiégea pendant sept années, et qu'il prit, malgré les efforts de son brave et malheureux défenseur Vercingétorix.

Une ancienne tradition rapporte que sainte Reine y souffrit le martyre. Olibrius était alors lieutenant de Rome dans les Gaules; à cause de son incapacité, les Bourguignons ont fait de son nom un sobriquet de mépris. Chaque année, de nombreux pèlerinages ont lieu aux Laumes.

A l'extrémité du même plateau, on découvre la petite ville de Flavigny, remarquable par son monastère de dominicains, fondé par l'abbé Lacordaire. Flavigny est réputé pour ses anis et pour le couvent des ursulines établi dans un magnifique hôtel de cette ville.

A gauche de la ligne est le village de Bussy-le-Grand, patrie de Junot, où se trouve le château de Bussy-Rabutin, qui renferme une nombreuse galerie de portraits historiques peints par Lebrun.

De la station des Laumes à celle de Verrey, le chemin de fer offre quelques courbes à grand rayon et quelques alignements. Du pont de Ravouze à Verrey, la ligne est parallèle à une ancienne voie romaine située à droite du chemin de fer.

VERREY.

30e Station. — 279 kilomètres de Paris : 21 kilomètres des Laumes. — 4 minutes d'arrêt.

La ligne passe au cœur de Verrey. Ce bourg, très-peu important, renferme au plus 430 habitants, qui s'occupent de la culture du mûrier et de l'éducation des vers à soie. La station de Verrey est située sur un remblai qui a 20 mètres d'élévation et se trouve à la hauteur des combles et cheminées du château. On a fait de ce château, beau jadis, une ferme-école.

Les rochers des environs servent de retraite à quelques reptiles venimeux.

A partir de Verrey, la ligne passe de rampes en paliers et de paliers en rampes jusqu'à Blaisy, où commencent les pentes.

BLAISY-BAS.

31e Station. — 288 kilomètres de Paris : — 9 kilomètres de Verrey. — 2 minutes d'arrêt. — 700 habitants.

L'aspect de la nature qui nous environne n'a pas cessé d'être austère et solennel. D'immenses rochers à pic, des ruines et jusqu'aux travaux des hommes, tout contribue à assombrir le pays. Cette nature ne deviendra riante qu'aux approches de Plombières et de la vallée de l'Ouche.

Blaisy-Bas, que nous apercevons d'abord, est situé à droite de la ligne (1 kilomètre 1/2) et à l'entrée du souterrain, le plus bel ouvrage de la ligne de Lyon.

On arrive à ce souterrain par une longue tranchée de 640 mètres 75 centimètres; sa hauteur, à l'entrée du tunnel, est de 20 mètres environ. C'est le faîte le plus élevé du chemin de fer de Lyon et le point de partage des eaux. De ce point, la hauteur à descendre jusqu'à Dijon est de 158 mètres 23 centimètres. Du côté de Paris, il se trouve à 408 mètres 48 centimètres au-dessus du niveau de la mer.

La longueur de ce tunnel est de 4 kilomètres 100 mètres; la largeur du passage est de 8 mètres; la hauteur sous clef, de 7 mètres 50 centimètres; sa profondeur va jusqu'à 200 mètres au-dessous du terrain naturel. Le chemin est à double voie et tellement en ligne droite, que l'on voit le jour à l'autre extrémité, malgré la longueur de la percée. — Le tunnel de Blaisy est un travail de géant par ses dimensions et la profondeur de ses vingt et un puits circulaires.

Depuis l'entrée, du côté de Dijon, jusqu'à la sortie, le souterrain suit une pente ascendante de 4 millimètres par mètre. La différence de niveau est par conséquent de 4 mètres 40 centimètres. Le point le plus bas à l'entrée est de 301 mètres 73 centimètres au-dessus du niveau de la mer.

En amont, comme en aval du passage, est une plaque de marbre, longue de 3 mètres, haute de 87 centimètres, sur laquelle est gravée en lettres d'or l'inscription : *Souterrain de Blaisy. — longueur 4,100 mètres, commencé en 1846, terminé en 1849*. D'autres inscriptions secondaires gravées sur les pilastres, indiquent les proportions, la

distance de Paris (288 kilomètres), et celle de Lyon (325 kilomètres).

Pendant la grande activité des travaux, le nombre des ouvriers s'est élevé à plus de 2,500. Ce souterrain, sans les puits, a coûté 1,900 fr. par mètre courant, soit 7,790,000 francs, et les puits ont coûté plus de 2 millions. Pour desservir ces puits, on avait installé douze machines à vapeur chacune de la force de vingt chevaux, sans compter les machines à molettes, mises en mouvement par de vigoureux attelages. Enfin, il a fallu plus de 150,000 kilogrammes de poudre pour l'ouverture des mines et l'exploitation des carrières.

En sortant de ce souterrain, qu'on traverse en huit minutes en allant vers Paris, et en cinq minutes en allant vers Dijon, on passe dans une tranchée semblable à celle qui se trouve à l'entrée, du côté opposé, et, à partir de ce point, les tunnels succèdent aux viaducs, et les viaducs aux tunnels.

On laisse, à droite, le château ruiné de Malain ; à gauche, le petit village de Baulme, et on traverse le beau viaduc de Malain, dont la hauteur est d'environ 25 mètres et qui se compose de quinze arches de 10 mètres d'ouverture. Son développement en longueur est de 225 mètres.

On entre ensuite dans un second tunnel de 330 mètres environ, et on arrive à la station située entre Malain et Ancey.

A Blaisy-Haut se trouvent les ruines d'un très-beau château gothique.

Les deux Blaisy sont deux pauvres hameaux sur la frontière du Morvan (Côte-d'Or). Aux environs, point de culture ; des ronces et des rochers.

MALAIN.

32e Station — 296 kilomètres de Paris ; 7 kilomètres de Blaisy. — 2 minutes d'arrêt. — 930 habitants.

Malain est à droite de la ligne.

C'est un beau village entouré de vignobles.

Son ancienne basilique, en partie détruite, était un monument curieux. Malain est un vieux centre de population romaine. On y découvrit, en 1852, des débris précieux de colonnes cannelées, de chapiteaux, etc.

A Malain, la veille de la Saint-Jean-Baptiste, chaque ménage était obligé, sous peine d'amende, d'envoyer une personne au cimetière. Tous étant rassemblés, on entourait l'église, et l'on dansait un branle, au son des cloches, en chantant à perdre haleine : *Messire saint Jean, voici ta fête! messire saint Jean, réjouis-toi!* Il n'y a pas deux cents ans que cette fête était abolie. Si la pensée de cette fête était catholique, sa forme était à coup sûr bien païenne.

PLOMBIÈRES.

33e Station. — 310 kilomètres de Paris ; 14 kilomètres de Malain. — 2 minutes d'arrêt. — 1,340 habitants.

Plombières est un joli petit village, à droite du chemin de fer ; il possède un séminaire, plusieurs fabriques et de vastes moulins à blé, montés à l'anglaise.

La culture des framboises se fait en grand dans ce pays. La nature du rocher est propre à cet arbuste.

Depuis cette station, le chemin est presque toujours taillé dans le roc vif, soit à ciel ouvert, soit au moyen de quatre petits tunnels.

DIJON.

34e Station. — 315 kilomètres de Paris; 5 kilomètres de Plombières — 25 minutes d'arrêt. — 29,000 habitants.

A partir de Dijon jusqu'à Chalon, les travaux ont été exécutés par l'État, sous la direction de M. Parandier, ingénieur en chef.

La ville de Dijon se développe à gauche de la ligne. L'emplacement de la station, située à la porte Guillaume, permet d'apercevoir presque tous les monuments de la ville. Cette station a été établie dans de vastes proportions. Son importance a véritablement doublé le jour de l'ouverture de la section de Tonnerre à Dijon. L'embranchement sur Besançon, par Auxonne, qui ira rejoindre à Mulhouse le chemin de fer de Stasbourg à Bâle, ne fera encore que l'augmenter.

Dijon, chef-lieu du département de la Côte-d'Or, est situé au confluent de l'Ouche et du Suzon. Cette ville a vécu dans un passé assez reculé. On fait remonter jusqû'à Jules César la construction du Camp (*Castrum*) qui devint le *château fort* sur lequel s'établirent les fondements de la ville. D'autres disent qu'Aurélien, dans la guerre qu'il fit à Tétricus, détruisit un village fortifié nommé *Burgosdurum;* il en eut des remords, et, par les conseils de sa mère, il bâtit un temple sur son sol couvert de débris. Ce temple était décoré de colonnes de granit d'une seule pièce. Il fut démoli, et son emplacement fut nommé *Divio*, dont par la suite on fit *Dijon.* Tout est fort obscur dans ce vieux temps.

Les Éduens furent les premiers habitants de ce pays. Battus par les Romains, ils se mêlèrent aux vainqueurs et

Guide à Lyon et à la Méditerranée

Napoléon Chaix & Cie 20 Rue Bergère

P.100

Vue de Dijon.



formèrent les Bourguignons proprement dits, qu'il ne faut pas confondre avec les *Burk-Gundes*, peuples conquérants venus de la mer Baltique, qui envahirent le sud-est de la Gaule au IVe siècle, et fondèrent le premier royaume des Bourguignons. Sous les Romains, Dijon était entouré de murs et flanqué de trente-tro s tours. Les rois, comtes et ducs de Bourgogne avaient leur palais dans cette ville. Ce bâtiment est encore debout ou plutôt on l'a reconstruit à la moderne, et l'on y a placé le musée, riche en tableaux, en estampes et en antiquités trouvées pour la plupart dans les fouilles de la ville et des environs. Il est considéré comme un des plus beaux musées de province. Dans la première salle, qui fut la salle des gardes des ducs, sont deux superbes tombeaux gothiques élevés à la gloire des souverains du pays. Les résidences d'été des souverains de la Bourgogne étaient les châteaux d'Aisy, de Montbard, de Vosnes, etc.

Dijon, incendié en 1137, se releva lentement de ses ruines. Cet incendie consuma les archives de la province et de la ville, riches d'une foule de chartes et de titres qui jetteraient aujourd'hui une vive lumière sur les premiers siècles de l'histoire de Bourgogne.

Au temps des ducs, Dijon reprit un certain éclat. Philippe de Rouvres, dernier duc de la première race, fit construire la nouvelle enceinte fortifiée telle qu'on la voit aujourd'hui. Les ducs de la seconde race entretinrent ces fortifications et les augmentèrent de seize tours et de plusieurs bastions. Louis XI y fit construire un château fort, qui sert aujourd'hui de caserne de gendarmerie.

En 1196, Dijon devint la demeure de tous les juifs répandus dans la Bourgogne. Le duc Eudes VII leur accorda deux rues et une synagogue, et les déclara membres de

la commune. Leur cimetière était dans la rue du Grand-Pautet. Quand on leur ôta ce cimetière, ils enterrèrent leurs morts auprès des baraques de Gevrey.

Philippe de Rouvres (1349) fut le dernier de la première race des ducs de Bourgogne, qui a subsisté trois cent vint-neuf ans ; il mourut l'an 1361. Lors de ses obsèques, qui n'eurent lieu qu'en 1363, quatre chevaux de parade furent offerts aux messes dites à Citeaux, et rachetés aux religieux moyennant *douze vingt florins* (240 flor.); c'était alors la coutume aux obsèques des grands de conduire à l'église les chevaux de parade du défunt. Au reste, ce prix de rachat était de circonstance et exorbitant pour le temps, comme on en jugera par le relevé suivant du prix de quelques denrées à la même époque :

L'émine de blé de Dijon (480 liv.) valait....	40 sols	» d^rs.
Cent œufs, à Pâques....................	3 —	1
Quarante-cinq poules....................	11 —	3
Une livre de cire........................	3 —	6
La nourriture d'un cheval par jour........	» —	1
Une aune d'étoffe de laine fabriquée à Beaune.	10 —	»

Il en fallait huit aunes pour habiller un homme et une femme.

La Société de la *Mère folle* de Dijon fut approuvée par Philippe le Bon et supprimée par Louis XIII. C'était une réunion de personnes de qualité, déguisées en vignerons et autres costumes bizarres, qui chantaient sur des chariots des couplets et des satires, vraie censure des mœurs du temps. C'est de ces chariots que vient l'expression : une *charretée d'injures*. Le capitaine de la Compagnie de la *Mère folle* avait sa cour souveraine, sa garde suisse, ses officiers de justice, son chancelier et son grand écuyer.

En 1409, la police de Dijon ordonne que les hommes iront le mardi et le jeudi aux étuves (bains publics), et les femmes le lundi et le mercredi, « et que si quelqu'un se veuille bouter avec les femmes à force, il payera soixante sols d'amende. »

A cette époque, à Dijon comme dans toute la Bourgogne. on faisait publiquement le procès aux animaux nuisibles. On voit, par les registres de Dijon, un cheval condamné à mort, à Montbard, pour avoir occis un homme; un cochon condamné à être pendu et gravement exécuté à Chalon, pour avoir tué un enfant; un procès fait aux rats du pays, aux mouches qui détruisaient les raisins dans le Beaunois; et ces animaux avaient un défenseur d'office.

En 1534, le maire de Dijon fit défense aux ouvriers, serviteurs et tous gens *mécaniques* de porter barbe longue de plus de quinze jours, « parce que les brigands et *épieurs de chemins*, sous barbe longue, se rendaient inconnus. » En 1535, il ordonna de nouveau aux habitants de Dijon de faire leur barbe, sous peine de prison.

En 1560, le 18 juin, une ordonnance parut à Dijon au sujet de l'élection du maire qui *enjoignait* à tout habitant de se trouver à l'élection, de ne faire aucune brigue, ni monopole (trafic de suffrages), *sous peine d'être pendu*, « et fut fait et dressé une potence à cet effet au-devant des Jacobins. »

Dijon est aujourd'hui une ville importante par sa situation, ses édifices, sa population et son mouvement intellectuel et industriel. Sa population est de 29,000 âmes; son revenu est d'environ 380,000 fr. Elle a de belles promenades, entre autres celle du cours Fleury, près de la porte Saint-Pierre, celle de l'Arquebuse, près de la porte de Paris, et le Parc, planté par Le Nôtre pour distraire le

prince de Condé qui était là en exil. Cette dernière promenade est sans contredit la plus belle. Elle a près de 2 kilomètres de longueur, y compris le rond-point au centre. Les anciennes portes de Dijon étaient des tours menaçantes, et leurs entrées sinueuses arrêtèrent plus d'une fois l'ennemi. Il y en avait huit; il en reste cinq qui ont perdu leur caractère antique.

Quatre églises sont remarquables : la cathédrale, sous l'invocation de saint Bénigne, est une vaste basilique de 71 mètres sur 29, en assez mauvais état; son immense flèche en spirale mérite l'attention; le coq qui la termine est à 100 mètres de hauteur : cette église occupe l'emplacement d'un temple de Saturne; Saint-Michel, église gothique très-vaste, qui a un très-beau portail; l'église de Sainte-Anne, de construction moderne; et enfin Notre-Dame, la plus belle des églises de Dijon, construite, dit-on, par saint Louis. Elle était ornée jadis d'un grand nombre de belles statues dans le portail, lequel est d'une légèreté extraordinaire ; l'architecte a su allier la beauté du style grec à la délicatesse du sytle gothique. Dans l'intérieur, on admire les galeries qui règnent autour, l'abside ou rond-point, etc. L'horloge de cette église est curieuse. Elle fut enlevée de Courtray lors du sac de cette ville par Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, en 1384. Le duc la fit placer sur des charrettes, dit Froissart, et transporter à Dijon. Cette horloge, ornée de deux personnages mouvants, en bois, qu'on nomme Jaquemart et sa femme, offrait un des premiers modèles de mécanisme régulier dont l'histoire fasse mention.

La salle de spectacle de Dijon est une des plus belles que l'on puisse voir dans les départements.

C'est à Dijon que naquirent Aubriot, architecte, puis

prévôt de Paris, qui fit construire la Bastille et y fut renfermé; Jean Sans-Peur; le poëte Bonnard; Bossuet, l'Aigle de Meaux; Cazotte, littérateur, victime de la première révolution; Crébillon le tragique; le brave général comte Delaborde; Daubenton le naturaliste; le célèbre Larcher, de l'Institut; l'érudit Lammonaye; Guyton-Morvau, l'un des fondateurs de l'École polytechnique; Hugues Maret, duc de Bassano, homme d'esprit et de cœur; Alexis Piron, qui *ne fut rien, pas même académicien;* Rameau, le compositeur célèbre; Sarrazin le comédien; Saumaise le critique; Senneçay le poëte.

Une Université avait été accordée à Dijon sur la demande des états de la province; mais par suite des observations de celles de Paris et de Besançon, cette ville fut restreinte à la Faculté de droit qu'elle possède et qui fut érigée par lettres patentes du 6 juillet 1722.

C'est à Dijon, aux jours glorieux du Consulat, que Bonaparte réunit en toute hâte cette armée jeune et vigoureuse qui devait franchir les Alpes, surprendre l'ennemi et gagner la bataille de Marengo.

En sortant de Dijon, la ligne de fer traverse un pays tout nouveau. C'est, à droite, une chaîne de montagnes sur le flanc desquelles se succèdent de nombreux villages, et d'où descend un immense tapis de vignes qui vient se dérouler jusqu'au pied du railway; à gauche, une vaste plaine d'une admirable fertilité, semée de bois et de jolis villages. La vue plonge dans un horizon qui ne se termine qu'à la chaîne des monts Jura, au-dessus desquels on peut apercevoir quelquefois, lorsque l'atmosphère est d'une grande transparence, les cimes des glaciers de la Suisse.

En sortant de l'enceinte de la ville, on traverse les deux

bras de l'Ouche et le canal. Plus haut, au-dessus d'un coteau couvert de maisons de plaisance, le mont Affrique élève sa cime majestueuse. C'est là que commence cette chaîne célèbre à qui l'abondance et l'excellence de ses vins ont mérité le nom de *Côte-d'Or*.

La Côte-d'Or n'est qu'une petite montagne bien sèche et bien laide; mais on y distingue les vignes avec leurs piquets, et, à chaque instant, on rencontre un nom cher aux buveurs. Le général Bisson, alors colonel, allant à l'armée du Rhin avec son régiment et passant devant le Clos-Vougeot, fit faire halte, commanda à gauche en bataille, et fit rendre les honneurs militaires au pays à qui la Providence a donné de si merveilleux produits. A différentes époques, on dit que cette conduite a été imitée par d'autres chefs de corps.

Voici la classification, par côtes, des vins de Bourgogne. La ligne de fer parcourt dans sa longueur ce pays privilégié :

HAUTE-BOURGOGNE. — *Côte de Beaune :* Volnay, Pomard, Beaune, Chassagne, Savigny, Aloxe, Meursault, Montrachet.

Côte de Nuits : Chambertin, Clos-Vougeot, la Romanée, Tache, Richebourg, Saint-Georges, Nuits, Vosne, Fremeau, Chambole, Moncy, Chenove, Marc-d'Or.

BASSE-BOURGOGNE : Auxerre, Coulange, Francy, Avallon, Saint-Bris et Chablis.

Quant à la classification par qualité, elle est généralement établie ainsi :

Côte de Nuits : la Romanée-Conti, la Romanée-Saint-Vivant, le Clos-Vougeot, la Tache, le Chambertin, le Tart-sur-Morey, le Saint-Jacques-sur-Gevrey.

Côte Beaunoise : le Volnay, le Pomard, le Beaune,

l'Aloxe (Corton), le Savigny, le Chassagne, Monthélie, Auxey et Santenay.

Le premier village que la *Côte-d'Or* offre aux voyageurs est Chenove; le second est Marsannay, puis Perrigny, station supprimée; Couchey, Fixey où se trouve la belle magnanerie de M. Darras; Fixin, où est située celle de Mme Liegeard. Le vallon de Fixin est charmant. Sur le coteau qui domine ce village, le capitaine Noisot a fait élever, en 1847, une statue en bronze de Napoléon, qui le représente couché sur le rocher de Sainte-Hélène; un aigle mort est à ses pieds. L'Empereur se soulève lentement, écarte de la main son manteau de bataille, et va s'élever aux régions immortelles. Ce chef-d'œuvre est dû au statuaire Rude, de Dijon.

Près de là est le petit clos de Laperrière. C'est le premier grand vin qu'on rencontre sur la côte.

GEVREY.

35e Station. — 326 kilomètres de Paris; 11 kilomètres de Dijon. — 2 minutes d'arrêt. — 1,500 habitants.

Ce bourg, situé au centre des plus précieux vignobles de la Côte-d'Or, est à droite de la ligne, à une distance de 1,300 mètres environ. On y voit les ruines de quatre tours construites en 1257. Gevrey se divise en trois parties : la rue Haute, où sont le château, l'église et la fontaine; la rue Basse, et les Baraques. Son territoire produit le *chambertin* et le vin des *clos de Bèze*. Vient ensuite : Morey, où l'on récolte le vin du clos du Tart; puis Chambole, où est situé le clos de Musigny dont les vins rivalisent avec ceux du clos Vougeot.

VOUGEOT.

36e Station. — 332 kilomètres de Paris ; 6 kilomètres de Givrey. — 3 minutes d'arrêt.

Pendant le voyage de Gevray à Vougeot, deux voyageurs eurent une discussion sérieuse : Faut-il vendanger le clos Vougeot par bandes transversales et parallèles à la route, ou par bandes verticales allant de la route au sommet du coteau? Cette question n'a pas été résolue ; nous la recommandons à nos lecteurs, si elle les intéresse. En arrivant à la station, on aperçoit à droite Vougeot.

C'est un village, sur la Vouge ; il a 250 habitants. C'est à la source même de la Vouge qu'est situé le célèbre clos Vougeot, dominé par un beau château historique.

Ce fameux clos appartenait autrefois à l'abbaye de Cîteaux. Les moines y faisaient trois cuvées distinctes, dont l'une ne se vendait pas et était offerte aux princes de l'Église et de l'État. On l'appelait *la bouche du roi*. Aujourd'hui on mêle les fruits de toutes les zones de cette surface viticole, d'environ 47 hectares.

Le clos appartient maintenant à M. Jules Ouvrard, député de la circonscription de Beaune au Corps législatif. Les vins se vendent au panier à la factorerie du clos. On en trouve aussi à acheter ou à boire au détail, à *la Rose*, au village de Vougeot.

Une bouteille qui se vend 10 fr. à Paris, chez les restaurateurs, ne se vend pas, mais s'obtient sur les lieux, par une insigne faveur, au prix de 15 fr.

Ce clos est entièrement entouré de murs ; dans la partie supérieure s'élève un vaste bâtiment qui contient les

pressoirs, les cuviers et les immenses celliers nécessaires à l'exploitation.

On donne aux vendangeurs du clos d'excellents dîners et surtout des mets auxquels ils ne sont pas accoutumés, afin de leur ôter le goût de manger du raisin.

NUITS.

37e Station. — 337 kilomètres de Paris ; 5 kilomètres de Vougeot. — 2 minutes d'arrêt.

La gare de Nuits est une des plus élégantes de la ligne, ainsi que celle de Chagny. A 1 kilomètre sur la droite s'élève Nuits.

Cette petite ville doit à ses vins toute son importance. Elle possède à peine 3,500 habitants. Elle est assez bien bâtie et environnée de maisons de campagne charmantes.

Le capitaine Thurot, intrépide marin, y naquit.

La côte de Nuits, qui produit les meilleurs vins de Bourgogne, a 20 kilomètres d'étendue, et comprend les cantons de la Romanée, Richebourg, de Tache, des Echesseaux, Saint-Vivant, Vosne, etc.

Nuits était un ancien bourg, auquel Eudes III accorda une charte des communes en 1212. Cette ville fut autrefois entourée de murs flanqués de huit tours.

Charles le Téméraire reçut à Nuits le gantelet ensanglanté que le duc de Lorraine lui envoyait par un héraut pour lui déclarer la guerre. Selon l'usage du temps, Charles fit donner au héraut un de ses meilleurs habits avec 12 florins, en lui disant : « Mon ami, c'est pour les

bonnes nouvelles que tu m'as apportées de la part de ton maître. »

« En 1470, disent les *Mémoires de Bourgogne*, Jehanne la Bavarde et Jehanne Moingeon déclarées sorcières, après avoir été prêchées et mitrées à Nuits, par l'inquisiteur de la foi, y furent, par sentence du bailli de Dijon, la première brûlée vive, et l'autre fustigée et bannie. Elles tenaient leur sabbat sous la roche Boutoillot. »

Les vins de Nuits sont devenus célèbres depuis la maladie de Louis XIV, en 1680. Les médecins ordonnèrent au roi le fameux vin de Nuits pour rétablir ses forces. Cette ordonnance de Fagon a créé la petite ville de Nuits.

CORGOLOIN.

38e Station. — 343 kilomètres de Paris ; 7 kilomètres de Nuits. — 1 minute d'arrêt. — 680 habitants.

Joli petit village situé à droite de la ligne, sur les coteaux les plus renommés pour les vins du département de la Côte-d'Or : ceux de Meursault, de Nuits, de Beaune, etc. Rien de remarquable que son église, très-ancienne et très-curieuse.

En quittant cette station, on trouve le château de Lachaume et plus loin le village d'Aloxe qui produit les vins de *Corton*.

BEAUNE.

39e Station. — 352 kilomètres de Paris ; 8 kilomètres de Corgoloin. — 4 minutes d'arrêt. — 11,370 habitants.

La gare de Beaune touche aux faubourgs de cette ville, qui s'élève à droite de la ligne.

Beaune, la cité vignoble par excellence, est chef-lieu d'arrondissement et de canton ; elle est bien bâtie et dans une position agréable. Ses rues sont assez larges et arrosées par des eaux courantes. Cette ville paraît avoir une origine romaine ; elle fut d'abord une *castramétation*, ensuite un château fort; puis, au VIIe siècle, une place assez considérable. C'est au duc Eudes III qui y résida qu'elle doit l'établissement de sa commune, en 1203. Dans le XVIIe siècle, Beaune était une ville florissante par ses manufactures; deux cents familles calvinistes y employaient plus de deux mille ouvriers. Ces fabricants quittèrent la France lors de la révocation de l'édit de Nantes.

L'église principale est sous l'invocation de Notre-Dame : elle est belle et assez ornée ; mais l'édifice le plus remarquable dé Beaune est le magnifique hôpital fondé en 1443 par Nicolas Rollin, chancelier de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Cette ville a été la résidence de plusieurs ducs et le premier siége du parlement de Bourgogne.

C'est la patrie de Pasumot et de Gaspard Monge.

Le grand Hôtel-Dieu de Beaune est, ainsi que la maison de Jacques Cœur à Bourges, ainsi que le palais de justice à Rouen, un des précieux bijoux tombés du riche écrin des artistes du XVe siècle et demeurés presque intacts parmi les monumentaires du XIXe.

Son luxe royal d'ornementation, ses merveilleux profils avec tous ses symboles historiques, sa flèche d'un si noble motif, cette élégante dentelle qui tremble à son front comme une couronne sur la tête d'un prince, ses infinies ramifications découpées de bois et de plomb sur ses flancs, font de cet édifice l'un des plus curieux de la France, et il est glorieux pour une petite cité de troi-

sième ordre qu'une maison de charité soit sa plus belle demeure.

La cour intérieure de cet hôpital constitue la portion la plus curieuse du monument: cette cour présente un carré long formé par le corps de bâtiment consacré au culte et par des constructions d'un jet si original, si varié, qu'il serait presque impossible de les décrire méthodiquement. Le Nord n'a rien inventé de plus aigu, de plus osé, de plus élancé que ces pinacles.

La France possède des monuments du xve siècle faits de pierres aussi remarquables que cet hôpital; mais il n'y a peut-être pas un édifice où l'œuvre de bois, beaucoup plus étendue que l'œuvre de pierre, caractérise d'une manière si somptueuse cette période de l'architecture nationale.

Une des choses les plus admirées de son riche mobilier est son grand tableau à volets, peint sur bois. Ce tableau est attribué à Jean de Bruges, inventeur de la peinture à l'huile.

La célébrité dont jouit le vin de Beaune date d'une époque reculée. On a dit avec plus ou moins de sérieux que Benoît XIII, qui résidait à Avignon pendant le fameux schisme d'Occident, fut toujours détourné par ses cardinaux de retourner à Rome, « parce qu'en Italie il n'y a point de vin de Beaune et qu'ils ne croyaient pas pouvoir mener une vie heureuse sans cette liqueur. » Ils regardaient ce vin comme un *cinquième* élément. C'est le duc de Bourgogne qui fournissait, comme on le voit, les caves du sacré collége.

Lorsque les religieux de Saint-Bénigne faisaient annoncer par les rues qu'ils avaient du vin à vendre, et qu'aucun marchand n'eût à en vendre pendant ce temps-là, le

trompette qui publiait ce bon vin devait être revêtu d'un surplis.

En 1419, quarante queues de vin de Beaune envoyées à Troyes coûtèrent 1,260 livres, avec les frais de voiture.

Au sortir de Beaune, on n'aperçoit plus qu'une vaste étendue de vignes. On voit sur le coteau les deux villages de Pommard et de Volnay. Les vins de ce dernier crû sont les plus fins de la côte de Beaune.

Département de Saône-et-Loire.

Ce département est formé d'une partie de la Bourgogne, traversé du nord au sud par une chaîne de montagnes qui sont le premier chaînon des Cévennes. Territoire composé de coteaux couverts de riches vignobles, de belles vallées, de plaines fertiles et de vastes forêts; étangs poissonneux, vastes pâturages, prairies immenses.—Chef-lieu : Mâcon.—5 arrondissements, 48 cantons. 595 communes. 530,000 habitants — *Lieux parcourus :* Chagny, Fontaines, Chalon, Tournus Mâcon.

MEURSAULT.

40e Station.— 359 kilom. de Paris; 7 kilomètres de Beaune. 2 minutes d'arrêt. — 2,260 habitants.

Lorsque le convoi est arrivé à la hauteur du beau village de Bligny, placé sur la gauche, les voyageurs voient dans le lointain une flèche élancée fort élégante : c'est Meursault, que la ligne laisse à droite, à une distance d'environ 1,400 mètres. Ce joli petit bourg est situé sur un coteau, au milieu d'un vignoble renommé par ses délicieux vins blancs. Les coteaux des Charmes, des Perrières, des Genevrières et de la Goutte-d'Or sont les plus estimés.

C'est aussi sur son territoire que l'on récolte l'excellent vin rouge de Santenay.

L'aiguille du clocher de Meursault, en pierres de taille très-bien travaillées, que nous avons aperçue de si loin, est une des plus belles du département.

A droite de la ligne, en quittant Meursault, on voit les villages de Puligny et de Chassagne, qui fournissent les célèbres vins blancs de Montrachet. On peut apercevoir ce dernier village avant d'entrer dans la tranchée.

CHAGNY.

41e Station. — 367 kilomètres de Paris ; 8 kilomètres de Meursault. — 2 minutes d'arrêt. — 3,240 habitants.

Le convoi touche au pied du joli village de Coupeau. La vallée de la d'Heune se déploie à vos regards. Voilà Santenay et ses riches vignobles; nous traversons les deux bras de la rivière : nous sommes à Chagny, à gauche de la ligne.

Ce bourg est ancien; une charte de l'empereur Lothaire en fait mention en 840. Il fut érigé en commune en 1224.

C'est dans la plaine située entre Chagny et Chalon qu'étaient rassemblées en 1365, au nombre de trente mille hommes, les compagnies franches, appelées les *Écorcheurs* ou *Tard-Venus*, qui ravagèrent la France sous Charles V. Du Guesclin, chargé de déterminer ces compagnies à passer en Espagne, se rendit près de leurs chefs, et, après leur avoir représenté les désordres de leur vie, leur dit : « Nous avons assez fait, vous et moi, pour damner nos âmes, mais vous pouvez vous vanter d'avoir fait plus que moi ; faisons honneur à Dieu et le diable laissons ! » Il finit par convaincre ces hommes, en leur faisant en-

visager le profit qu'ils retireraient de l'entreprise projetée. Les Écorcheurs quittèrent bientôt le pays.

On fait à Chagny le commerce des vins estimés de son territoire.

On remarque, en entrant dans le bourg, la coupole italienne de son château et la structure romaine de son clocher.

Cette ville est dans une position avantageuse. Quatre routes viennent s'y rencontrer; une voie de fer et un canal la traversent. Dans les montagnes, à l'ouest et au sud-ouest de Chagny, sont situées les mines de houille d'Épinac, de Blanzy, et le célèbre établissement du Creuzot.

Le transversement du canal et le camionnage apportent à la ville un tonnage important de marchandises de toute nature.

Les travaux exécutés autour de Chagny sont considérables : la voie traverse d'abord le canal du Centre, sous un pont-canal de 74 mètres 10 centimètres; puis, au milieu et à la base des roches calcaires, on a pratiqué une tranchée à ciel ouvert, longue de 146 mètres 70 centimètres. La route départementale n° 11 de Mâcon à Chagny est un *tunnel*. Le souterrain de Chagny, reconnu inutile, a été mis à ciel ouvert et converti en une seule tranchée; on n'en a laissé subsister que 77 mètres 60 centimètres pour le passage de la route n° 11.

FONTAINES.

42e Station. — 373 kilomètres de Paris ; 6 kilomètres de Chagny. — 5 minutes d'arrêt.

Gros village à droite de la ligne.

Cette station a peu d'importance, le village n'en a guère plus. Il contient 1,600 habitants environ, dont un certain nombre s'occupe du commerce de vins. On y remarque une très-belle église du XIVe siècle. Après cette station, on voit les coteaux de Mercurey et de Bourgneuf.

CHALON-SUR-SAONE.

43e Station. — 383 kilomètres de Paris ; 10 kilomètres de Fontaines. — 16,950 habitants.

La gare de Chalon pénètre au cœur même de la cité et s'unit au canal du Centre par un raccordement.

Chalon est l'une des trois capitales du département de Saône-et-Loire. C'est ainsi que nous nommons les trois villes princières : Mâcon, Chalon, Autun.

Chalon est agréablement assis entre Beaune, la cité vignoble par excellence, et Tournus, cette petite ville où commencent en France l'aspect italique avec les combles aplatis, la villa sur les coteaux de ses environs, les lignes horizontales dans l'architecture. Participant du caractère de l'une et de l'autre, Chalon doit être considéré comme le cœur réel de l'ancienne Bourgogne. C'est peut-être dans cette ville qu'il faut chercher l'expression la plus complète de la nationalité bourguignonne.

Place importante de la république des Éduens dans la

période gauloise, point de station militaire d'une certaine valeur, sous la domination romaine, elle eut des rois bourguignons de la lignée franque et une cour célèbre.

Ce fut près de cette ville que Constantin aperçut dans le ciel, quand il allait combattre le tyran Maxence, cette croix lumineuse dont il fit reproduire l'image sur le *Labarum*, et au bas de laquelle étaient écrits ces mots providentiels : *In hoc signo vinces.*

Le véritable patron de Chalon et de toute la Bourgogne, c'est l'empereur Probus, qui introduisit la culture de la vigne sur les coteaux voisins et dota le pays d'une source inépuisable de richesses. Le règne politique de Chalon fut de courte durée. Plus tard, cette petite cité ne dut sa vie qu'à l'influence d'un siége épiscopal et d'un commerce d'entrepôt fort étendu. La foi chrétienne y fut prêchée dans le IIe siècle par saint Marcel, disciple de saint Pothin, évêque de Lyon; elle fut la patrie des saints Arige et Césaire; treize conciles s'y tinrent, et elle fut chérie de l'empereur Charlemagne, qui y séjourna quelque temps. Lothaire la saccagea et y mit le feu en 834; Gerberge, fille du comte de Toulouse, qui s'y trouvait, fut, par ses ordres, traînée par les cheveux sur le pont, clouée dans un tonneau et précipitée dans la Saône. Chalon fut prise encore par les Hongrois, et en 1365 par les Écorcheurs. Le comte de Fribourg, ayant assemblé la noblesse de la province à Chalon, tailla en pièces une partie de ces bandits et livra le reste au bourreau. Les cadavres jetés à la Saône étaient si nombreux, que les pêcheurs les tiraient deux à deux ou trois à trois, liés avec des cordes.

Les évêques de Chalon, si mal logés dans la ville épiscopale et si magnifiquement établis dans leur château de

la Sale, occupaient un rang élevé parmi les hauts dignitaires du clergé de Bourgogne; ils étaient deuxièmes suffragants du siége primatial de Lyon, comtes de Chalon, barons de la Sale, etc.

Vers l'an 1025, Hugues I[er], comte de Chalon et évêque de la même ville, eut un démêlé avec Renaud, comte de Bourgogne, qu'il fit prisonnier. Richard II, duc de Normandie, beau-père de Renaud, envoya ses deux fils avec une armée pour le délivrer. Les jeunes princes entrèrent dans le Chalonnais, qu'ils ravagèrent, escaladèrent les murs de Chalon et y mirent le feu. Hugues, se voyant perdu sans ressource, chargea sur son dos une selle de cheval, et vint en cet état demander pardon aux jeunes princes; il l'obtint en promettant réparation.

L'auteur des *Romans du roi*, en racontant le fait dans son poëme, dit que la coutume s'en établit pour les cas analogues:

> Quand à Richard vint le quens Hue (le comte Hugues),
> Une selle à son col pendue
> Son dos offrir à chevauchier,
> Ne se pot plus humilier
> C'en estoit coustume c'il jour
> De querre (demander) merci à son seigneur.

On portait la selle en question, tantôt sur ses épaules, tantôt sur sa tête, et elle s'appelait *selle chevallière*.

« En 1166, Guillaume, comte de Chalon, à la tête de soldats brabançons, vint courir sus à l'abbaye de Cluni. Les religieux lui vindrent au devant tous désarmés, portant les reliques, la croix et le *corpus Domini*, pour lui prier merci; mais le déloyal comte et ses gens les dépouillèrent tout nuds, et robèrent l'abbaye et pillèrent tout ce qu'ils trouvèrent, et en tuèrent bien cinq cents. Cet horriblefaict

sçut le roi ; il assembla son ost hastivement, et vint sur le comte qui ne l'osa attendre. Le roi print le mont Saint-Vincent de Chalon, la moitié en donna au duc de Bourgogne et l'autre moitié au comte de Nevers. Tous les Brabançons qu'il y trouva fit pendre. » (Extrait du *Miroir historial.*)

Chalon est aujourd'hui une ville de négoce. Ses monuments anciens n'existent plus ou tombent en ruines. Ses monuments modernes consistent surtout en boutiques et en auberges. Cette cité a perdu une partie de sa couleur historique. Incessamment sillonnée par les étrangers qu'amènent les chemins de fer et les voitures publiques, elle n'a conservé de ses vieilles mœurs que cette aménité proverbiale, cette loyauté inflexible, ces habitudes d'hospitalité qui distinguent le caractère chalonnais.

Chalon a de belles places publiques, un quai assez joli, très-propre, très-animé, une belle fontaine publique, de riches magasins, un pont remarquable par son ordonnance monumentale, et un obélisque ; mais cet obélisque, au lieu d'être fait d'une seule pierre, en a mis un bon nombre à contribution. Certes, dit à ce propos un touriste, le *monolithe* de la place de la Concorde laisse quelque chose à désirer ; mais il faut avouer que l'*hectolithe* de Chalon lui est de beaucoup inférieur. Au reste, ce monument a sans doute la qualité du vin du pays : il gagnera en vieillissant.

L'église, autrefois cathédrale, aujourd'hui paroissiale de Saint-Vincent de Chalon, ressemble à un hangar, n'ayant ni tours à sa face, ni symbole chrétien, ni clocher à son front. A l'intérieur, monument de l'école byzantine, où les XIIIe et XIVe siècles ont tour à tour mis la main, elle ne manque pas de majesté et présente un type historique très-curieux.

L'église de Saint-Pierre est la seconde paroisse de la ville. Elle est toute moderne et noblement décorée, enrichie qu'elle est des dépouilles de l'abbaye de Morizières.

Chalon-sur-Saône est une des villes de France qui ont le le plus de ruines historiques à déplorer. De tant de choses significatives, pittoresques, symboliques, qui décoraient l'antique cité, le palais des rois bourguignons, les vieilles églises, les vieux monastères, les vieilles tours, les vieux hôtels, la vieille citadelle, il ne lui reste rien ou presque rien.

Les habitants de Chalon ont peu de goût pour les beaux-arts, ou peu de temps à leur donner; néanmoins ils aiment la musique et surtout le théâtre.

Chalon compte 16,000 habitants; son revenu est d'environ 280,000 fr. Le chiffre de son mouvement commercial n'est pas moindre de 30 millions.

Cette ville a une bibliothèque de 15,000 volumes. Il y a aussi un musée où l'on remarque des Batailles, du Bourguignon; une tête de nègre, de Géricault; des vues de Naples et de Chalon, par Raffort; Louis XIV et le chancelier Voisin, par Eugène Goyet.

Elle possède aussi un théâtre où, le jeudi et le dimanche, on joue le drame, la comédie et le vaudeville.

Tous les voyageurs doivent visiter, aux environs de Chalon, la magnifique usine de métallurgie du *Creuzot*, de MM. Schneider, et l'église de l'abbaye de Saint-Marcel, où mourut Abeilard, et qui est à 2 kilomètres de la ville.

Chalon est la patrie de Roberjot le conventionnel, assassiné à Radstadt; du député Caumartin; de saint Césaire, évêque d'Arles en 700, l'un des Pères de l'Église de la seconde période. Y sont encore nés Pontus de Thiard, poëte, l'un des émules de Ronsard; le célèbre juriscon-

sulte Doneau, le fondateur de l'école philosophique du droit romain, comme Cujas l'avait été de l'école historique ; le sculpteur Boichot, le dessinateur Denon, et Nicéphore Niepce, l'inventeur de la photographie.

Chalon est chef-lieu judiciaire de Saône-et-Loire, chef-lieu d arrondissement et de deux cantons, siége d'une Société d'histoire et d'archéologie, et d'une Société d'agriculture.

Là se termine la partie achevée du chemin de fer de Lyon. Le télégraphe électrique s'étend aux trois sections exploitées, et emprunte pour s'unir à Lyon la route impériale n° 6, comme la voie de fer emprunte la Saône à partir et en aval de Chalon-sur-Saône.

La section de Chalon à Lyon se développera sur une longueur de 152 kilomètres, de gare en gare. Elle cheminera constamment au couchant de la Saône jusqu'à Quincieux. Son trajet sur le département de Saône et-Loire sera de 76,000 mètres.

Elle doit être livrée à la circulation le 5 janvier 1856 ; la ligne franchira une foule de cours d'eaux, de rivières. de torrents : la Corne, la Grande-Crosne, la Bourbonne, la Monge, la Petite-Crosne, l'Arlois, la Mauvaise (Saône-et-Loire), l'Ardière, le Vauxonne, le Morgon, l'Azergues, le ruisseau de Roche-Cardon (Rhône); elle coupera plusieurs routes impériales et départementales : la route impériale n° 6, près de Sennecey, à Mâcon ; la route impériale n° 79 (de Nevers à Nantua), etc.

La largeur de la ligne, en couronne, sera de 8^{m},30 dans les parties en chaussée, de 7^{m},40 dans les tranchées et les rochers, non compris les fossés, et de 8 mètres dans les souterrains et entre les parapets des ponts Le maximum des pentes et rampes n'excédera pas 5 millimè-

tres par mètre, et le rayon minimum des courbes sera de 500 mètres.

Indépendamment des gares de stationnement, il y aura des gares d'évitement. La section de Chalon à Lyon devant se développer sur une longueur d'environ 132,000 mètres, cette mesure donnera pour le chemin de fer de Paris à Lyon une longueur totale approximative de 520,000 mètres.

En attendant que la section de Chalon à Lyon soit terminée, le voyageur emprunte le secours de la navigation. L'administration de la Compagnie générale des bateaux à vapeur de la Saône a établi, pour le service, des bateaux qui correspondent avec tous les convois et transportent les voyageurs à Lyon en huit heures. Le paquebot *Express* part de Chalon à cinq heures. Le paquebot *Omnibus*, en rapport avec le train direct, en part à neuf heures.

En outre, des bateaux indépendants de la Compagnie générale partent à six, sept et huit heures du matin. Nous avons donc dès ce moment une double tâche à remplir : celle d'indiquer, à mesure qu'elles s'offriront à nos yeux, les stations définitives ou arrêtées et les stations provisoires : les premières pour la voie de fer, et les secondes sur la rivière. Nous le devons dans l'intérêt même de cet itinéraire et pour satisfaire la curiosité générale.

De Chalon à Lyon, le voyage sur la Saône est une diversité heureuse après les dix ou douze heures passées sur le chemin de fer. C'est un incident qui varie le voyage et montre les rives délicieuses de la Saône. Ces bords ont une expression de douce tranquillité qui donne aux grandes lignes du paysage quelque chose de suave et *de blond*, que l'on me permette cette expression qui ca-

ractérise bien pour moi le genre de beauté du paysage de la Saône.

De Chalon à Mâcon, sauf quelques accidents de terrain, la campagne est plate : ce sont de vastes pâturages, de grands horizons fermés au loin par des montagnes, où l'œil va se perdre, dans les beaux jours, jusqu'au sommet des glaciers des Alpes.

Après Mâcon, aux plaines succède une grande et riche variété de paysages; les montagnes se rapprochent, des collines aux contours harmonieux accompagnent les rives de la Saône. Des bois, des prés, des vignes, de magnifiques résidences se voient partout : c'est un panorama vivant et animé. De Mâcon à Lyon, les bords de la Saône ne craignent aucune comparaison; le voyageur y trouvera le délicieux spectacle d'une riche nature, il y rencontrera des noms chers à la science, aux lettres et à la poésie.

VARENNES-LE-GRAND.

44e Station.— 392 kilomètres de Paris ; 9 kilomètres de Chalon. — 1,470 habitants.

Ce village a de l'importance par sa population et par son commerce, consistant en vins et autres produits de la terre. C'était le siége d'un prieuré de l'ordre de Saint-Benoît.

SENNECEY-LE-GRAND.

45e Station.—400 kilomètres de Paris; 8 kilomètres de Varennes.— 2,560 habitants.

Sennecey est chef-lieu de canton. On y remarque les restes d'un vaste château. Les habitants cultivent en grand le mûrier. Les femmes de Sennecey sont en général très-jolies.

LA COLONNE.

(1re Escale (1). — Station provisoire.)

Le hameau de La Colonne est ainsi nommé d'une colonne romaine trouvée jadis sur son territoire et transportée à Tournus. Les 15 ou 20 habitants de La Colonne dépendent de la commune de Gigny, qui est près de là, on y voit un très-beau château. Les voyageurs du paquebot verront, à la hauteur de La Colonne, sur la rive droite, les châteaux de l'Arvoulot et les deux châteaux de Verrières; à gauche de la ligne fluviale, on aperçoit Ormes, port sans ponton pour les paquebots à vapeur. C'est un très-beau village situé sur une colline; puis on trouve Labergement, voisin de Tournus.

TOURNUS.

(2e Escale.)

46e Station. — 410 kilomètres de Paris; 10 kilomètres de Sennecey. — 5,270 habitants.

Tournus était un village des Éduens. César y fit établir des magasins de blé. Saint Valérien y subit le martyre en 177, sur l'emplacement où Gontran, roi de Bourgogne fonda l'abbaye de Saint-Valérien, qui devint plus tard celle de Saint-Philibert. Cette abbaye était une forteresse, ayant tours, créneaux, murs et fossés, pontlevis, ravelins et poternes.

---

(1) Les escales, autrement dit : débarcadères, pontons, bas-ports, remplacent, sur la rivière, les stations, comme les embarcadères remplacent les gares, les bateaux, les voitures et les wagons; comme enfin le cheval remplace les rails.

On voit encore à Tournus, dans plusieurs caves, des mosaïques et des constructions romaines. Le puits, qui est au milieu de la rue, est de la même époque.

Tournus est agréablement situé sur la rive droite de la Saône. On y remarque l'église paroissiale, édifice romano-byzantin des plus curieux, l'hôtel-Dieu, l'hôtel de ville, et sur la place une colonne de granit de 6 mètres environ de hauteur, qui, comme nous venons de le dire. a été trouvée dans le lieu appelé aujourd'hui *La Colonne*, et qui paraît avoir appartenu à un temple romain.

Tournus est la patrie du célèbre peintre Greuze.

FLEURVILLE.

(3e Escale.)

47e Station. — 423 kilomètres de Paris; 13 kilomètres de Tournus. — 3,070 habitants.

Les voyageurs du paquebot trouveront le paysage du parcours de Tournus à Mâcon, sur la rivière, peu accidenté. Au reste, ils ne s'en aperçoivent guère; ce temps est ordinairement consacré au déjeuner. Nous signalons donc pour mémoire Fleurville, chef-lieu de canton situé à droite de la Saône; son bas-port dessert plusieurs bourgs et villages voisins. Ses habitants font le commerce de vins et de blés.

SAINT-MARTIN.

48e Station. — 430 kilomètres de Paris; 7 kilomètres de Fleurville.

N'oublions pas à notre droite la station projetée de Saint-Martin. Ce bourg, qui possède 620 habitants, fait un grand commerce de pierres de construction. Puis, toujours à droite, Saint-Jean-le-Priche et son beau château

appartenant à M. de Barbantanne, député au Corps législatif. Puis, enfin, l'île de *la Palme*, fameuse par les conférences de Louis le Débonnaire et de ses frères, en 842, pour le partage du royaume de leur père.

MACON.

(4e Escale.)

49e Station. — 441 kilomètres de Paris; 18 kilomètres de Fleurville.

Mais déjà Mâcon apparaît au loin; Mâcon, la première ville méridionale, comme l'attestent la physionomie des habitants et l'aspect même du pays.

Mâcon (*Matisco*), chef-lieu du département de Saône-et-Loire, est situé sur la rive droite de la Saône et compte 15,000 habitants environ. Il y avait jadis un évêque dans cette ville. Elle est d'une haute antiquité. Au temps de César, elle appartenait aux Éduens. César, après avoir pacifié la Gaule celtique et mis ses légions en garnison à Autun et dans d'autres villes du pays, envoya à Mâcon Quintus Tullius Cicero et Publius Sulpicius, afin de pourvoir aux approvisionnements de blés nécessaires à son armée.

Mâcon a été souvent ravagé par les Barbares; il le fut notamment par Attila, et en 720 par les Sarrasins. — Sous Charles le Chauve, l'usurpateur Bozon reçut les juifs à Mâcon et leur traça une enceinte qui prit le nom de *Sabbat*. Ce sont eux qui construisirent un pont qui reçut le nom de *pons Judeorum*, pont Jud. Ce Bozon fut chassé de Mâcon par Louis et Carloman. — Cette ville fut encore assiégée et ravagée plusieurs fois. Catholiques et protestants y commirent des atrocités pendant les guerres de religion.



Guide de Paris à Lyon et à la Méditerranée

Imp. Lemercier & Cie 20, Rue Bergère

P. 126

Mâcon

Mâcon eut des comtes particuliers à partir du xe siècle. Alix, héritière de ce comté, épousa Robert de Dreux, qui le vendit à saint Louis en 1238.

En 1435, Charles VII céda le comté de Mâcon à Philippe le Bon, duc de Bourgogne; mais Louis XI le réunit à la couronne après la mort de Charles le Téméraire (1477).

Le 10 mars 1814, un combat se livra dans les plaines de Mâcon et dans la ville même, entre les Français et les alliés.

Cette ville est la patrie de Sennecey et de Lamartine. Elle embrassa le parti de la Révolution en 1789. La Convention l'en récompensa en faisant d'elle le chef-lieu du département. On y comptait à cette époque douze églises, qui toutes ont été démolies ; les Màconnais se firent théophilanthropes, et s'empressèrent si peu de les réédifier qu'il n'en existait pas une seule à l'époque du sacre de Napoléon. Le pape, passant par Mâcon, dut célébrer la messe dans ses appartements, faute d'un édifice consacré au culte. L'Empereur, que les Mâconnais avaient brûlé en effigie lorsqu'il se fit nommer consul à vie, leur accorda ce qui restait de biens nationaux non vendus dans le département, sous la condition d'en consacrer le produit à la construction d'un édifice religieux. La ville doit à cette décision la belle église qu'elle possède aujourd'hui.

Un pont de douze arches, au-dessus duquel la Saône forme une île, réunit Mâcon au bourg de Saint-Laurent, qui appartient au département de l'Ain et dont le marché est célèbre dans la contrée. On voit au milieu du pont la colonne qui limite les deux départements.

Il faut encore remarquer à Mâcon les quais, la préfecture, ancien palais de l'évêque: l'hôtel de ville, ancien

palais de Montrevel; l'église de Saint-Vincent, le clocher de Saint-Pierre, etc.

Nous devons conseiller au voyageur qui s'arrête à Mâcon une excursion dans la vallée de la Crosne. Il verra sur sa route de riches propriétés et quelques beaux châteaux; il saluera, en sortant de Mâcon, la belle résidence de M. de Rambuteau.

Arrivé dans la vallée de la Crosne, le voyageur trouvera un des plus grands monuments religieux de l'époque féodale. C'est la magnifique abbaye de Cluny, chef-d'œuvre de saint Benoît, qui eut dans sa dépendance plus de six cents maisons religieuses. Le palais abbatial a survécu à la destruction de l'abbaye; mais il ne reste plus qu'une chapelle et une partie des clochers de sa superbe église gothique, remarquable par son immensité et par la hardiesse de son architecture. Le chœur était surtout remarquable par une magnificence rare; six colonnes, dont quatre de marbre, portent une coupole du plus beau développement, enrichie de peintures estimées. On peut encore admirer six statues qui ont échappé à la destruction; l'une d'elles représente le duc de Bouillon, frère de Turenne; une autre, Éléonore de Bergh, son épouse.

L'abbaye de Cluny a donné des papes à l'Église.

La ville a vu naître le peintre Prudhon.

Aujourd'hui, il y a à Cluny un haras.

En quittant Mâcon, on aperçoit Saint-Clément-lez-Mâcon, le château de Mme Du Sordet, Varennes, Solustré, célèbre par la récolte des vins de *Pouilly*; Fuissé, Vinzelles, (*vini cellæ*), et Chaintré, avec leurs beaux châteaux; Saint-Amour, etc.

Avant de débarquer au bas-port de Saint-Romain, sur la droite, il faut remarquer la station projetée à Crèches.

CRÈCHES.

50ᵉ Station. — 449 kilomètres de Paris; 8 kilomètres de Mâcon. — 1,100 habitants.

En 1849, on a trouvé une source minérale sur le territoire de ce bourg. On vante ses vins rouges *des Pins* et *des Chanterelles.*

Cette station est encore incertaine.

SAINT-ROMAIN.

(5ᵉ Escale.)

Salut aux premiers vignobles du Mâconnais! Ils apparaissent à l'ouest, presque en face de Saint-Romain, village de l'arrondissement de Mâcon, qui possède 360 habitants occupés uniquement de la culture de la vigne.

ROMANÈCHE.

51ᵉ Station. — 455 kilomètres de Paris ; 6 kilomètres de Crèches.

Romanèche porte le sceptre de cette contrée vinicole. Ce grand bourg, d'origine romaine, a 2,480 habitants. Les célèbres vins du Moulin-à-Vent et des Thorins se récoltent sur son territoire En outre, il possède des mines de manganèse et des carrières de pierres à bâtir.

THOISSEY.

(6ᵉ Escale.)

Notre paquebot touche au ponton de débarquement de Thoissey; mais cette jolie petite ville est à 1,500 mètres au delà; elle a une population de 1,500 habitants.

Un peu en aval de Thoissey, sur la rive droite de la Saône, finit le département de Saône-et-Loire et commence celui du Rhône, sur la rive gauche; le département de l'Ain continue.

Département du Rhône.

Ce département est formé du Lyonnais et du Beaujolais : sa surface est entrecoupée de montagnes couronnées d'arbres verts et de coteaux; dans la partie méridionale s'étend un prolongement des Cévennes nommé le Mont-Pila. Cette disposition naturelle influe sur sa température, qui est très-variable; les vents d'ouest et de nord-ouest y amènent des pluies fréquentes et bien plus abondantes qu'à Paris. Les chaleurs n'excèdent pas 28 degrés Réaumur, les plus grands froids 18 degrés. Le Rhône et la Saône ont des crues et des débordements considérables et répétés; les eaux du Rhône sont limpides et salubres; celles de la Saône nuisibles et de mauvaise qualité : il faut l'attribuer à la lenteur de son cours et au limon visqueux qu'elle dépose. Chef-lieu : Lyon. — 2 arrondissements, 25 cantons, 254 communes. — 450,000 habitants.

BELLEVILLE.

(7e Escale.)

52e Station — 20 kilomètres de Romanèche ; 475 kilomètres de Paris. — 2,840 habitants.

Le premier centre important de la population lyonnaise est Belleville, assez jolie petite ville qui faisait partie de l'ancien Beaujolais. Elle n'est qu'à 2 kilomètres de la Saône, sur laquelle elle a un port et un pont suspendu. Elle avait autrefois une fort belle abbaye fondée en 1160 par Humbert II, sire de Beaujeu; l'église de cette abbaye, qui a disparu comme l'abbaye elle-même, renfermait les tombeaux des princes de la maison de Beaujeu. Elle occupe l'emplacement de la ville romaine désignée sous le nom de *Lunna* dans l'*itinéraire* d'*Antonin.*

Cette ville fait un commerce de vin du pays, que l'on expédie pour Paris et le nord de la France.

MONTMERLE.

(8e Escale.)

Avant d'arriver au bas-port de Montmerle, petite ville de 1,900 habitants, qui a une foire célèbre, nous avons pu admirer les magnifiques environs de Belleville et ses charmantes villas. Notre voyage sur la Saône nous a permis aussi de remarquer sur les deux rives, et même à bord de notre vapeur, les coquettes paysannes mâconnaises et bressanes au costume riche et pittoresque. A la vérité, les contrastes ne manquent pas : les cabanes des pêcheurs et des bateliers sont bien pauvres et bien misérables.

Au sortir de Montmerle, ce ne sont que châteaux à droite et à gauche : sur la rive droite, les châteaux de Cruis, de La Chaise, de Piereux, de Charantay, de Chavagneux, etc.

Sur la rive gauche, le château de Fléchère, appartenant au comte de La Ferrière.

SAINT-GEORGES.

53e Station. — 481 kilomètres de Paris. — 2,750 habitants.

Saint-Georges-de-Reneins est un riche bourg situé sur la Vauxonne. La chapelle de Notre-Dame-des-Eaux attire un grand nombre de pèlerins dans les temps de sécheresse, et le commerce de vin et de coton de ce bourg le rendent florissant.

RIVIÈRE.

(9e Escale.)

Ce lieu n'est que le port de la commune de Saint-Georges. Il est voisin du grand village de Fareins.

Du côté opposé est situé le château de Montmélas, appartenant au comte de Tournon. C'est le plus beau de la contrée.

VILLEFRANCHE.

51e Station. — 488 kilomètres de Paris.

Nous ne pouvons voir du bateau cette ville, située à près de 4 kilomètres de la Saône. Elle date du XIe siècle, au temps de la puissance des sires de Beaujeu. On sait que cette famille illustre, qui commença sous Hugues Capet et s'éteignit vers le XVe siècle, dominait sur les deux rives de la Saône ; elle mêla son sang au sang royal et compta parmi ses membres, des chambellans, des généraux, des ambassadeurs, des maréchaux et des connétables : Humbert III, l'un d'eux, jeta les fondements de Villefranche, qui devint le boulevard du Beaujolais, fut entourée de remparts et reçut de grands priviléges.

Cette ville, se développant sur une très-grande longueur, a mis ses quartiers septentrional et méridional en rapport avec un débarcadère distinct.

Elle est aujourd'hui la seconde du département par l'importance de son commerce. Elle est remarquable par ses promenades, sa situation sur deux rampes, et ses maisons. Son église paroissiale est un des beaux monuments de notre architecture gothique; le clocher qu'on y voit n'est que le reste d'une tour construite en 1518, et

l'une des plus hautes et des plus admirables de France; elle fut détruite par un incendie. Villefranche doit son nom à un fait trop curieux pour ne pas être mentionné. Humbert IV, de l'illustre maison de Beaujeu, voulant appeler des habitants à Villefranche qu'il fondait, autorisa les maris à battre leurs femmes jusqu'à effusion de sang, pourvu que la mort ne s'ensuivît pas. C'est là l'origine de Villefranche. De telles franchises peignent les mœurs sauvages du temps; mais nous pouvons affirmer qu'il n'en reste plus rien dans ce délicieux pays du Beaujolais, où les femmes sont entourées d'hommages et de respect. L'urbanité et la politesse des habitants de Villefranche les trouveraient bien incrédules à cette tradition qu'ils ignorent peut-être.

Depuis Mâcon, on a pu voir des traces fréquentes de la malheureuse inondation de 1840.

BEAUREGARD.

(10e Escale.)

Ce bourg, aujourd'hui ruiné, était jadis la capitale de la principauté de Dombes et le siége de son parlement. Il compte à peine 350 habitants.

Beauregard est le port de la partie nord de Villefranche. On y voit une belle habitation moderne qui porte le nom de château de Beauregard.

FRANZ.

(11e Escale.)

Ce bourg, qui compte 350 habitants, forme le port et débarcadère de la partie sud de Villefranche.

SAINT-BERNARD.

(12e Escale.)

Village insignifiant, de 300 habitants environ. Il est situé sur la rive gauche de la Saône.

TRÉVOUX.

(13e Escale.)

Sur les bords de la Saône, entre Villefranche et Lyon, apparaît de loin, sur une montagne pittoresque, une ville pleine de fraîcheur. C'est Trévoux, qui descend coquettement de sa riante colline pour venir baigner ses beaux pieds dans la Saône. La rivière se replie autour du coteau sur lequel se dresse la ville, et lui forme comme une ceinture de verdure.

Trévoux est sur la rive gauche de la Saône, dans le département de l'Ain, et compte 2,550 habitants.

En face de Trévoux, entre le riche paysage d'Anse et de Villefranche, on aperçoit, au milieu d'un immense parc, sur un coteau boisé, le château de Saint-Try, résidence princière dont l'hospitalité a laissé de nombreux souvenirs dans le Beaujolais.

Sous les murs de Trévoux, l'une des plus anciennes villes de France, l'empereur Sévère battit son rival Albinus.

Trévoux eut un parlement établi par François Ier ; il fut réuni à celui de Dijon avant 1789.

Le *Journal de Trévoux*, dirigé par les jésuites, s'imprimait dans cette ville. On y composa aussi le dictionnaire qui porte le nom de *Dictionnaire de Trévoux*.

Le pont suspendu qui unit Trévoux à Quincieux est

très-beau. La première pierre en fut posée par le général comte de Castellane, le 21 juillet 1850.

ANSE.

55e Station.

Cette petite ville, qui compte à peine 2,000 habitants, a eu son importance historique. Six conciles s'y réunirent. Son église est un beau monument du moyen âge. Anse est située au milieu d'une plaine justement célèbre par sa fertilité. Un proverbe du pays, peut-être trop flatteur, désigne ainsi cette plaine : *D'Anse à Villefranche, la plus belle lieue de France.*

QUINCIEUX.

56e Station.

Grand et beau village distant de Lyon de 17 kilomètres. Il compte environ 1,020 habitants. Cette station desservira la ville de Trévoux par le pont suspendu qu'on a jeté sur la Saône. Tout près de Quincieux, sur un coteau élevé on remarque une ruine restée fièrement debout et que l'on attribue dans le pays aux restes du château de Gondebaud, roi des Bourguignons.

NEUVILLE.

(14e Escale.)

57e Station.

Petite ville qui compte 1,790 habitants environ; elle a un commerce assez important et plusieurs foires renommées. On la nommait anciennement Vimy (*Vimiacum*). Son nom actuel lui vient de Camille de Neuville, arche-

vêque de Lyon. En face de Neuville est Villevert, écart de la commune d'Albigny.

COUZON.

58e Station. — 1,200 habitants.

Couzon est situé à droite, sur les pentes du Mont-Dore. Ce bourg est d'origine grecque : c'est une colonie de Cos. Il a une exploitation de carrières de pierres à bâtir qui fournit à Lyon les matières solides de ses maisons. Sa couleur jaune dorée donne aux constructions cette teinte chaude qu'aiment les artistes.

Après Couzon, viennent le village de Saint-Romain, avec son beau château; puis les *Folies-Guillot*, etc.

FONTAINES.

(15e Escale.)

Cette commune, de 1,600 habitants, se subdivise en trois groupes : Saint-Louis-de-Fontaines, Notre-Dame-de-Fontaines, Saint-Martin-de-Fontaines. Entre Fontaines et Vaise sont les îles Royes, le passage le plus difficile de la Saône tant le chenal est étroit. Près de là est Collonges, puis l'île Barbe, dont l'aspect est pittoresque; elle avait au moyen âge une célèbre abbaye.

VAISE.

(16e Escale.)

59e Station. — 7,850 habitants.

L'établissement du chemin de fer aux abords de Lyon, au milieu des jardins d'agrément et des maisons de cam-

C'est aussi sur son territoire que l'on récolte l'excellent vin rouge de Santenay.

L'aiguille du clocher de Meursault, en pierres de taille très-bien travaillées, que nous avons aperçue de si loin, est une des plus belles du département.

A droite de la ligne, en quittant Meursault, on voit les villages de Puligny et de Chassagne, qui fournissent les célèbres vins blancs de Montrachet. On peut apercevoir ce dernier village avant d'entrer dans la tranchée.

CHAGNY.

41e Station. — 367 kilomètres de Paris ; 8 kilomètres de Meursault. — 2 minutes d'arrêt. — 3,240 habitants.

Le convoi touche au pied du joli village de Coupeau. La vallée de la d'Heune se déploie à vos regards. Voilà Santenay et ses riches vignobles; nous traversons les deux bras de la rivière : nous sommes à Chagny, à gauche de la ligne.

Ce bourg est ancien; une charte de l'empereur Lothaire en fait mention en 840. Il fut érigé en commune en 1224.

C'est dans la plaine située entre Chagny et Chalon qu'étaient rassemblées en 1365, au nombre de trente mille hommes, les compagnies franches, appelées les *Écorcheurs* ou *Tard-Venus*, qui ravagèrent la France sous Charles V. Du Guesclin, chargé de déterminer ces compagnies à passer en Espagne, se rendit près de leurs chefs, et, après leur avoir représenté les désordres de leur vie, leur dit : « Nous avons assez fait, vous et moi, pour damner nos âmes, mais vous pouvez vous vanter d'avoir fait plus que moi ; faisons honneur à Dieu et le diable laissons ! » Il finit par convaincre ces hommes, en leur faisant en-

visager le profit qu'ils retireraient de l'entreprise pro-
jetée. Les Écorcheurs quittèrent bientôt le pays.

On fait à Chagny le commerce des [illegible]
territoire.

On remarque, en entrant dans le bourg, la [illegible] ita-
lienne de son château et la [illegible] du
clocher.

Cette ville est dans une position [illegible]
routes viennent s'y rencontrer ; [illegible]
canal la traversent. Dans ses [illegible]
sud-ouest de Chagny, sont [illegible]
d'Épinac, de Blanzy, et [illegible]
Creuzot.

Le transversement du canal [illegible]
tent à la ville un [illegible]
toute nature.

Les travaux exécutés autour [illegible]
rables : la voie [illegible]
un pont-canal de 7. mètres [illegible]
lieu et à la [illegible]
tranchée à ciel ouvert [illegible]
mètres. La route [illegible]
gny est un [illegible]
inutile, a été [illegible]
tranchée [illegible]
timètres pour le [illegible]

Guide de Lyon à la Méditerranée

P.157.

Vue de Lyon

pagne qui couvrent la rive droite de la Saône; la construction du chemin dans le lit même de la Saône, aux abords de l'île Barbe, sur une partie du cours de cette rivière où les grandes eaux s'élèvent jusqu'à 9 et 10 mètres au-dessus de l'étiage; la tranchée des faubourgs de Lyon, à une hauteur de 5 à 6 mètres au-dessus du sol, pour ne pas entraver la circulation dans les rues; le souterrain de Saint-Irénée, percé dans des terrains difficiles; les deux ponts jetés sur la Saône et sur le Rhône; et surtout l'établissement de trois gares complètes de voyageurs et de marchandises, à Vaise, à Perrache et à la Guillotière, sur des terrains d'une grande valeur : tels sont les travaux immenses qu'il a fallu entreprendre, travaux qui ont été à leur début évalués à 24 millions de francs. C'est à partir de Vaise que ces travaux sont appréciables.

Ce faubourg de Lyon est devenu quartier septentrional de la ville, par décret du 24 mars 1852.

Vaise est remarquable par ses vastes chantiers pour la construction des bateaux à vapeur, ses nombreux établissements industriels, son activité et son mouvement. Son principal commerce est fluvial. Il a une très-belle église. Son nom de Vaise vient de *vase*. Vaise est en effet assis sur un sol vaseux. Le ponton de Vaise est à Serin, sur la rive opposée.

LYON.

60e Station. — 515 kilomètres de Paris.

C'est en examinant Lyon et les pays environnants du haut de la tour Pitra qu'on peut se faire une idée de la

grandeur de cette ville et de son influence sur le pays tout entier.

Le sommet du mont Blanc qu'on découvre sur la gauche, les glaciers de la Savoie qui se dressent à l'horizon attirent en vain les regards; l'œil abandonne cette perspective lointaine, pour suivre le cours de ces fleuves majestueux qui viennent à droite et à gauche étreindre Lyon la superbe, et qui, après l'avoir baignée de leurs eaux, se réunissent au sortir de la ville, et fuient dans une vallée sans bornes tout droit vers le soleil du midi.

Vous pouvez suivre des yeux ces deux fleuves, encore distincts après leur réunion. La Sâône semble quitter à regret les nombreuses maisons de plaisance et les îles couvertes de verdure qu'elle baigne en passant; elle chemine lentement et paraît immobile, à côté de son impétueux compagnon, qui l'entraîne dans sa course rapide vers les champs de la Provence. Si vous baissez les yeux, il vous semblera que ces ponts nombreux qui joignent quatre villes en une seule sont à vos pieds. Les quais immenses qui bordent la Saône et le Rhône, leurs nombreux monuments, l'hôpital dont le dôme s'élève avec majesté, ces bateaux à vapeur qui s'éloignent avec la vitesse de l'oiseau, cette population qui se presse dans ces rues pavées de cailloux du Rhône, et ces maisons si élevées qu'elles semblent se joindre par le sommet pour intercepter les rayons du soleil : tout cela forme un des plus riches panoramas qu'on puisse imaginer.

La partie la plus éloignée des hauteurs qui bordent les faubourgs de la rive droite de la Saône a été occupée par les armées de la Convention, lors du siége que soutint Lyon contre les armées de la République.

Ces hauteurs, qui avoisinent la ville et le quartier Saint-

Jean, ont encore été le théâtre de luttes aussi sanglantes et aussi déplorables, car Lyon semble destiné aux guerres civiles.

Lyon, la seconde ville de France, dont la population dépasse 200,000 âmes, sans y comprendre celle de ses faubourgs, qui sont des villes, Lyon ressemble à un triangle étroit et très-allongé du nord au midi, compris dans l'écartement du Rhône et de la Saône. Cette ville, bâtie en partie sur plusieurs collines et en partie sur un terrain uni, offre peu de régularité. L'intérieur, composé de rues étroites et tortueuses, bordées de maisons très-élevées, nuit à la beauté de son ensemble ; mais elle est dédommagée par la magnificence de plusieurs de ses quartiers. Trois rangs de quais entrecoupés de dix-sept ponts et les glacis lui forment une admirable enceinte. Sur les bords du Rhône, une ligne immense de maisons et de beaux édifices publics depuis le faubourg Saint-Clair jusqu'à la porte de Perrache, des trottoirs de 4 kilomètres d'étendue, garnis d'un double rang d'arbres, donnent à cette ville un caractère grandiose qu'offrent seules les villes capitales.

Lyon est entouré de grands faubourgs dont les principaux sont réunis administrativement à la ville par suite des derniers événements politiques. Les plus remarquables sont la Guillotière, les Brotteaux, Fourvières, la Croix-Rousse, Vaise, etc.

Fourvières est situé sur l'antique *Forum Vetus*, l'ancienne ville romaine. Cette montagne fut en effet le berceau de Lyon. Voyez appliqués sur ses flancs ces escaliers longs, rapides et escarpés, audacieuses échelles faites de pierre, et cette rude montée de Saint-Barthélemy, véritable rue de Saragosse, avec ses murs si vieux, si resserrés, si hauts, qu'ils menacent sans cesse de vous en-

gloutir sous leurs ruines. Toutes les misères semblent s'être donné rendez-vous sur ce nouveau mont des Oliviers. On y trouve le *Dépôt de mendicité*, les Antiquailles, hôpital des fous et des filles perdues, et enfin l'Ermitage et le cimetière qui couronnent le sommet.

Mais redescendons dans la ville d'autrefois. *Lugdunum* n'avait point encore passé la rivière ; il était là tout entier assis sur le coteau, avec ses maisons étagées, entremêlées de verdure, de vignes et de fruits, et inondées de soleil. Il s'enorgueillissait alors de sa longue et tortueuse rue Saint-Jean, et de sa belle et large rue de la Juiverie, où les israélites, trafiqueurs d'or, s'enfermaient la nuit avec des chaînes dont on peut toucher encore le crochet de fer. C'est là que les pages de Charles VIII jouaient dans les tournois meurtriers ; c'est là que Philibert Delorme, architecte des Tuileries et aumônier de François Ier, élevait sa maison, les Bains des juives et autres édifices que les artistes vont encore admirer.

Des ruines de monuments antiques trouvées à cette époque, dans une partie de la colline, lui léguèrent le nom de *place des Antiquailles* Non loin de là, adossé à la métropole de Saint-Jean, se trouve l'archevêché, qui a reçu François Ier et plusieurs rois, ses successeurs.

Au bout de la rue Saint-Jean s'élève l'ancien hôtel du Change, qui a donné son nom à la place même et qui est devenu le temple des protestants. C'était à cet hôtel du Change que se réunissaient les marchands autrefois. C'était la Bourse du temps, et Lyon fut la première ville de France qui en eut une. Après la Bourse de Lyon fut fondée celle de Toulouse.

C'est de la place du Change que surgit la jeune et brillante ville moderne de Lyon. La scène subit une complète

métamorphose : la vie et le tumulte succèdent au calme de la solitude. — Reportons-nous dans le passé et demandons à Lyon son histoire.

En descendant de la colline où était le vieux *Lugdunum*, en 1050 Lyon atteignait déjà les eaux de la Saône. A cette époque, l'archevêque Humbert fit bâtir le Pont-de-Pierre.

La première arche de ce pont, du côté de Saint-Nizier, était appelée l'*arc merveilleux* : ce nom lui venait de l'antique fête des *Merveilles*, qui avait lieu au XIIe siècle, en commémoration du martyre de près de deux mille victimes immolées à la foi chrétienne. Cette fête, catholique, mais de forme quelque peu païenne, commençait par des litanies que le clergé, suivi du peuple, chantait sur la rivière dans des bateaux ornés, en passant sous cet arc, sans doute parce que cette partie de la rivière est la plus navigable; ensuite on précipitait, de l'*arc merveilleux* dans la Saône, des bœufs et des taureaux, que plus bas on retirait de l'eau, et qu'on dépeçait rue Écorche-Bœuf.

En 1300, Pierre Renouard et ses héritiers élevèrent à leurs frais l'église de Saint-Nizier, où fut inhumé le saint de ce nom. Elle fut d'abord métropole. Les Terreaux n'étaient alors que des marais impraticables, et les terres ou terreaux qui y furent transportés laissèrent leur nom à cette place.

En 1628, la peste ayant ravagé la ville, une chapelle fut élevée au milieu du Pont-de-Pierre pour y dire la messe sous les yeux des pestiférés rassemblés sur les quais. La mortalité fut si grande pendant quatre mois, que pour réparer ses ravages, les femmes se remariaient *aussitôt* qu'elles devenaient veuves. Il s'en trouva une

qui, dans ce court espace de temps (quatre mois), avait eu six maris, les avait tous ensevelis et songeait au septième. Une enseigne qui datait de cette époque et représentait un squelette embouchant une trompette, fit donner à cette partie du quai le nom de *la Mort-qui-trompe.*

En 1311, les templiers, les religieux de Saint-Antoine et les célestins donnèrent leurs noms aux autres parties du quai.

Telle fut la première invasion de *Lugdunum* dans la plaine. Aujourd'hui, de ce port séculaire en face duquel s'élève l'aiguille de Saint-Nizier, Lyon se pavane sur les quais, s'allonge des deux côtés en lignes de maisons belles et régulières, s'étend en amphithéâtre sur la montagne de la Croix-Rousse et jette sur la rivière ses ponts en fils de fer, pleins de grâce et de hardiesse. Les deux époques sont en présence; elles se regardent et se mesurent comme deux champions; la Saône jette entre elles ses ondes molles et paresseuses et ouvre son sein aux baigneurs des deux rives. Le vieux Pont-de-Pierre rapproche l'une et l'autre cité; il marie le quai Villeroy, si fier de ses orfévres, de ses équipages élégants, avec le quai de la Baleine, si encombré d'huissiers et de jardinage; par là, la ville entière passe avec sa bigarrure de sexes et d'âges, avec ses affaires ou ses plaisirs. C'est Paris vu de son vieux Pont-Neuf.

Ce vieux Pont-de-Pierre, et la chapelle qui était bâtie au milieu n'existe plus. Un nouveau pont a été construit. En 1842, le duc de Nemours en a posé la première pierre; aujourd'hui il est complétement achevé. L'ingénieur qui en a dressé les plans et dirigé les travaux est M. Jordan, le fils du célèbre Camille Jordan dont le nom est vénéré à Lyon.

La Saône n'a pas connu seulement des marches militaires comme celles d'Annibal et de César, des processions religieuses comme celles de la fête des *Merveilles*, des réjouissances populaires comme celles de la Saint-Jean, des entrées royales comme celle de Henri IV, des cortéges lugubres comme celui de Cinq-Mars et de de Thou ; elle a eu aussi ses folles joies, ses saturnales au petit pied. La *basoche* l'a prise pour théâtre de ses exploits ; la basoche est célèbre en France par ses joyeux enfants, rivaux des pages en bons tours et en espiégleries, par son roi élu au sort et par ses prérogatives comiques. Chaque année, les basochiens de Lyon, clercs de tabellions, de procureurs, d'huissiers à verge et autres, menaient triomphalement leur roi dans *l'île Barbe*. Toute la cour burlesque de ce singulier souverain le précédait ou le suivait sur la Saône, formant une petite flotte, munie d'artifices et de canons et accompagnée d'une musique militaire. Lorsque la troupe passait devant le redoutable rocher de Pierre-Scize, elle envoyait une triple bordée de ses petits canons, à laquelle le fort répondait gravement par un salut semblable.

L'île Barbe, où se rendait la mascarade, est petite par son étendue et grande par ses souvenirs. Ce curieux massif de roches et de verdure est assis au milieu de la Saône. Les Lyonnais ont pris cette île en amour et l'envahissent deux fois par an. Tout Lyon passe par l'île Barbe dans ces jours de fêtes : ouvriers, bourgeois, riches, fashionables, tout y est représenté. On boit, on danse, on chante dans ces mêmes lieux où venaient se réfugier, il y a quinze siècles, les Lyonnais condamnés par Antonin aux tortures et aux supplices. Un Gaulois abritait les fugitifs dans un monastère qui,

plus tard, devint une riche et puissante abbaye. Ravagée par les Sarrasins, Charlemagne la prit sous sa protection. C'est à ce prince que remonte l'institution des fêtes qui se sont conservées jusqu'à nos jours. Pourtant il faut dire que depuis 1830, la nouvelle génération ne se porte plus avec le même empressement à l'île Barbe aux fêtes de Pâques et de la Pentecôte. Cette promenade, espèce de Longchamp lyonnais, paraît devoir tomber en oubli comme sa sœur de Paris, cette fête de la mode qui s'est substituée au saint pèlerinage de la semaine de Pâques.

Nous ne donnerons pas ici la description détaillée des nombreux monuments de Lyon, cette revue nous mènerait trop loin; nous ne dirons rien de son commerce et de son industrie, que tout le monde connaît. A qui apprendre, en effet, que cette industrie est immense, et que la fabrication des étoffes de soie en forme la base principale ? Consignons ici néanmoins que dans les circonstances les plus favorables au commerce de Lyon, 45,000 métiers battent dans les nombreuses demeures de la Croix-Rousse, et que 90,000 personnes, sur 150,000, sont occupées à la fabrication, au dessin ou à la teinture des tissus de soie.

Malheureusement les fabriques de soie de la Suisse, de l'Allemagne et de l'Italie ont commencé à ravir à Lyon d'importants débouchés; mais c'est seulement pour les étoffes unies.

Cette ville a, en outre, énormément souffert des événements politiques et de ses troubles intérieurs. Cet e remarque nous conduit à donner un résumé de l'histoire de cette cité intéressante.

Au temps des guerres de César et de Pompée, des

querelles d'une nature grave s'étaient élevées entre les habitants de Vienne, la cité conquise des Allobroges ; une partie des habitants avait chassé l'autre. Réfugiés sur les bords du Rhône, près de son confluent avec la Saône, les bannis y vécurent longtemps, campés dans des cabanes ou sous des tentes.

L'année qui suivit la mort de César, le Sénat romain forma le projet de les coloniser, et chargea de ce soin le consul Lucius Munatius Plancus. Celui-ci s'empara à cet effet d'un village ségusien nommé *Lugdunum*, le reconstruisit et en fit une ville où il établit les exilés.

Plus tard Auguste, charmé de la beauté du site, y attira une colonie militaire. Lyon devint sous son règne et sous Agrippa, gendre d'Auguste, le centre et la citadelle des Gaules et le point de communication des quatre grandes voies qui traversaient les Gaules, des Alpes au Rhin et de la Méditerranée à l'Océan. L'empereur séjourna trois ans dans son palais de Fourvières, entouré d'une cour nombreuse. Il embellit la cité nouvelle par tant de monuments et y répandit tant de bienfaits, que soixante nations gauloises dont l'histoire a conservé les noms firent construire, par reconnaissance, au confluent du Rhône et de la Saône, un temple qui était un des monuments les plus célèbres de l'époque.

Tibère et Caligula séjournèrent aussi dans la ville de Lyon.

Ce dernier fit mourir les personnages les plus riches de cette ville et mit lui-même leurs biens à l'encan Il y institua les *ludi miscelli* (jeux mêlés) : c'étaient des combats littéraires en grec ou en latin devant l'autel d'Auguste : le vaincu était condamné à effacer avec sa langue ses propres écrits, sous peine d'être précipité dans le Rhône.

Claude orna Lyon de magnifiques aqueducs et lui donna le titre de cité romaine; mais cette prospérité ne fut pas de longue durée : un épouvantable incendie anéantit dans une seule nuit cette superbe ville. Néron la fit rebâtir.

Trajan, Adrien et Antonin concoururent à l'embellir de nouveau. Des foires annuelles y attirèrent une affluence considérable d'étrangers de tous les points de l'Empire et développèrent son commerce sur la plus grande échelle.

En 197, Lyon eut un nouvel échec : cette ville ayant pris parti pour Albin, concurrent de Septime Sévère à l'Empire, celui-ci, vainqueur à la bataille de Trévoux, entra dans Lyon en triomphateur irrité et la livra aux fureurs de ses soldats, qui n'en firent qu'un monceau de ruines.

A peu près à cette époque (en 202), la persécution contre les chrétiens sévit dans la ville de Lyon : saint Pothin y périt avec trente-huit de ses disciples; saint Irénée, qui lui succéda, succomba avec dix-neuf mille chrétiens.

Lyon, pris par les peuples du Nord, fut sauvé de sa ruine par l'empereur Julien. Attila saccagea cette ville et fit disparaître tout ce qui restait de monuments romains.

En 476, Gunderic en fit la capitale du royaume de Bourgogne, qui subsista près d'un siècle. Vers la fin du VIe siècle, Lyon passa sous la domination du roi de France.

Dans le courant du VIII siècle (en 725), Lyon fut de nouveau presque anéanti par les Sarrasins. Ce fut Charlemagne qui le releva de ses ruines. Karl, fils de l'empereur Lothaire, en fit la capitale de son royaume de Provence, jusqu'à ce qu'en 879, vingt-trois prélats déférèrent la

royauté à Boson, gendre de l'empereur Louis II et beau-frère de Charles le Chauve.

Philippe le Bel, en faisant rentrer Lyon sous l'autorité des rois de France, mit fin aux luttes sanglantes entre la souveraineté des archevêques et le pouvoir municipal qui désolaient Lyon et la province depuis longtemps. Sous les rois, cette cité devint très-florissante : les guerres d'Italie lui amenèrent des familles opulentes proscrites, et lui procurèrent des capitaux et les arts. Alors commencèrent, par les Génois, les premières manufactures de soie qui firent la fortune de la ville.

La Saint-Barthélemy exerça ses fureurs dans Lyon, et les massacres y furent presque aussi sanglants qu'à Paris.

Cette seconde capitale de la France avait vu, sous Louis XIV, sa prospérité commerciale portée au dernier degré, lorsque survint la révolution de 1789. Le premier cri de liberté poussé à Paris fut répété par les habitants de Lyon, et lorsque Paris démolit la Bastille, Lyon abattit le château de Pierre-Scize. Les négociants et la majeure partie de la bourgeoisie accueillirent d'abord avec joie le nouvel ordre de choses; mais en peu de temps, les événements marchèrent avec tant de rapidité à Paris, que Lyon fut dépassé dans son mouvement, et que sa population s'arréta devant l'abîme qu'elle croyait entrevoir. La garde nationale sortit de la ville, marcha contre des bandes armées qui mettaient à feu et à sang le Dauphiné, et les dissipa.

Le célèbre Roland fut envoyé à Lyon pour faire de la propagande révolutionnaire; mais ni ses manœuvres secrètes, ni celles de sa femme n'y purent réussir. La tiédeur des Lyonnais irrita le parti dominant dans la capitale. Un nommé Châlier, ex-ecclésiastique, fut chargé

d'organiser les clubs et de soulever les ouvriers devenus inactifs et malheureux. Châlier n'eut pas de peine à les pousser à la révolte, et fier d'avoir rempli les desseins de la Montagne, il prit le titre de *Marat du Midi.*

Le 9 septembre 1792, Châlier et ses partisans se portèrent au château de Pierre-Scize, le démolirent et massacrèrent les prêtres et les officiers du royal-Pologne qui s'y trouvaient renfermés. Ils répandirent la terreur dans la ville de Lyon, pillèrent les maisons et se livrèrent aux plus coupables excès.

Les représentants Bazire et Legendre, envoyés alors à Lyon, approuvèrent en tout Châlier et le nommèrent procureur de la commune. Cette nomination excita de violents murmures; le plus grand nombre des habitants, qui penchaient pour le parti de la modération, donnèrent l'alarme.

Pour faire face au danger, Châlier forma en peu de jours une armée révolutionnaire de six mille hommes et préluda aux persécutions.

Convaincu néanmoins que le parti de la Montagne ne tarderait pas à succomber, il appela à son aide un régiment de six mille hommes, fit arrêter dans une nuit cent des principaux citoyens, et désigna le 29 mai pour le massacre des prisonniers.

Indignées des cruautés du proconsul, toutes les sections de Lyon se réunirent et se déclarèrent en permanence.

Rassemblés sur la place Bellecour, les sectionnaires donnèrent le commandement à Madinier, maître-apprêteur de draps, et les nobles eux-mêmes obéirent avec empressement au nouveau commandant. Cet homme intrépide n'avait sous ses ordres que deux cents hommes courageux et sûrs; les Jacobins étaient dix-huit cents; ils

avaient vingt-deux canons et occupaient l'hôtel de ville qui se trouve dans une position isolée et qu'on avait fortifié de quelques redoutes.

Le brave Madinier, résolu de s'en emparer, conduisit à l'attaque la première colonne, qui fut décimée par l'artillerie et dont les débris se réunirent avec peine sur la place des Carmes. Vers six heures du soir, Madinier ramena les Lyonnais à la charge, et cette fois leur choc terrible effraya les Jacobins. On combattit pendant toute la nuit, on se disputa le terrain pied à pied; enfin, vers cinq heures du matin, la victoire des sections lyonnaises fut complète. C'était le 30 mai. Madinier fit ouvrir à l'instant les portes des prisons où Châlier avait entassé l'élite des citoyens, et la ville entière se livra à des transports de joie; mais cette joie ne fut pas de longue durée.

Le 2 juin 1793, on apprit à Lyon le triomphe de Robespierre et de Marat et la chute des Girondins; les Lyonnais virent alors le danger qui les menaçait et essayèrent de le conjurer. Les hommes influents qui entraînaient la ville dans une lutte qui devait lui être si funeste, comptaient sur le secours des rois étrangers. En effet, les cours du Nord avaient promis de seconder les efforts qui seraient tentés contre l'esprit révolutionnaire; mais elles n'osèrent pas commencer les hostilités, et ne surent pas saisir la seule occasion qui leur fut offerte, d'occuper facilement l'Est de la France. Réduits à leurs propres forces, les Lyonnais ne perdirent pas courage; ils refusèrent d'adhérer à la Constitution de 1793, et se préparèrent à soutenir un long siége. Quarante-deux départements leur envoyèrent des députés pour protester qu'ils arboreraient aussi l'étendard du fédéralisme: inutile démonstration qui donna aux Lyonnais des espérances qui ne se réalisèrent pas.

Sur la demande des sections, le proconsul Châlier fut traduit devant un tribunal militaire et condamné à mort. Il marcha au supplice (15 juillet), avec un calme stoïque. On remarqua sur son épaule gauche une colombe qui ne le quittait jamais et qui l'accompagna sur l'échafaud.

Les Lyonnais, en jetant ainsi à la Convention la tête de son proconsul, comme un sanglant défi, se mirent dans la nécessité de hâter les préparatifs de guerre. Il fallait un chef habile, et le brave Madinier ne pouvait suffire à de si grandes difficultés. Le commandement fut donné à M. de Précy, ancien maréchal de camp, ex-colonel de la garde constitutionnelle de Louis XVI.

Le nouveau général, arrivé dans Lyon le 29 juillet 1793, trouva cette ville presque sans moyens de défense; il fit un appel aux Lyonnais, qui l'entendirent et se mirent à l'œuvre. Aidé de l'habile ingénieur Chelette, M. de Précy eut bientôt mis la ville en état de soutenir le choc des armées de la Convention. Le fondeur Smith livra en quinze jours quatre canons de 4, de 8 et de 12. On reçut la nouvelle de la prochaine arrivée d'une armée de Montagnards, commandée par le représentant Dubois-Crancé.

L'argent manquant, on créa une monnaie obsidionale qui consistait en un papier signé par les plus riches habitants, et donnait droit d'hypothèque sur leurs biens.

Cependant les habitants des campagnes voisines annoncèrent que le général Doppet accourait du Puy-de-Dôme, entraînant à sa suite les plus farouches Montagnards de l'Auvergne. Le 6 août, ces bruits furent confirmés, et le 7, les hostilités commencèrent. Dubois-Crancé attaqua d'abord le pont de Fourvières; repoussé avec perte, il tenta le passage du Rhône et fut encore repoussé. Les ponts de la Guillotière et de Morand se

trouvaient protégés par de fortes redoutes improvisées par l'ingénieur Chelette ; le général Doppet se porta de ce côté. Le combat commença avec un acharnement terrible ; les assiégeants et les assiégés firent des prodiges de valeur ; mais l'avantage resta aux Lyonnais, et les républicains durent renoncer à l'attaque des deux redoutes.

Dubois-Crancé, effrayé de cet échec et craignant l'implacable sévérité de la Convention, assembla un conseil de guerre, et le bombardement fut décidé. La nuit suivante une pluie de boulets rouges tomba sur le quartier Saint-Clair et jeta un moment la terreur dans Lyon ; mais les chefs eurent bientôt ranimé le courage des sections. Après quelques jours d'interruption, les bombes et les boulets rouges reparurent dans l'ombre des nuits, et le bombardement ne discontinua plus, même pendant le jour.

Cependant les Jacobins, assez nombreux, répandus dans Lyon, convinrent avec les assiégeants de certains signaux qui leur seraient faits de l'intérieur. Dès ce moment, ils désignèrent aux canonniers républicains les édifices qui devaient être bombardés : l'incendie eut bientôt dévoré l'Arsenal. M. de Précy fit arborer un drapeau noir sur l'Hôtel-Dieu. « Voyez ce signal de détresse ! s'écria Dubois-Crancé en l'apercevant. — Citoyen représentant, répliqua un officier, le drapeau flotte au-dessus de l'hôpital ; les Lyonnais demandent grâce pour les malades et les blessés. — Qu'on dirige les bombes de ce côté ! » dit le présentant.

Alors commença un drame lamentable : on vit une population en alarme, mais toujours énergique, portant sur des brancards des moribonds, au milieu des éclats de bombes, au bruit du canon, au fracas des maisons qui s'écroulaient et écrasaient souvent les passants sous les

décombres. Les Lyonnais assistèrent d'abord à ce triste spectacle avec le calme de la douleur; puis tout à coup des cris de rage et de vengeance éclatèrent dans toutes les rues, sur les places publiques; chacun prit les armes et courut aux postes les plus dangereux.

Pendant que la majorité de la population lyonnaise luttait ainsi avec l'effrayante énergie du désespoir, trois hommes tentaient un de ces coups hardis qu'on retrouve de temps à autre dans les fastes militaires de la France : trois jeunes gens, MM. Bosquillon, Lorençet et Dujast, traversèrent le Rhône dans une petite nacelle, bravèrent le feu des ennemis et incendièrent leurs chantiers. Une pluie de balles et de mitraille fut dirigée contre la petite embarcation, qui repassa heureusement le Rhône aux acclamations de leurs concitoyens. Dujast n'avait que vingt ans.

Les assiégeants poussaient leurs travaux avec une activité incessante; les attaques se succédèrent à de très-courts intervalles sur divers points. Cependant Dubois-Crancé était alarmé d'une si longue résistance. La Convention l'accusait de lenteur; une telle incrimination était alors suivie d'une condamnation à mort. Les Montagnards avaient déjà lancé sur Lyon vingt-sept mille bombes, onze mille boulets, cinq mille obus, et dépensé trois cents milliers de poudre. La plupart des édifices de Lyon étaient renversés; la ville ne présentait de toutes parts que décombres et désolation. Dubois-Crancé se croyait à la veille d'entrer dans la place, et il écrivit à la Convention : « La ville de Lyon ne tiendra pas deux jours : » elle est percée comme une écumoire. »

Le succès ne fut pourtant pas si prompt qu'il l'avait espéré. Le général Doppet arriva avec un renfort de huit

mille Montagnards d'Auvergne, et Couthon avec trois mille hommes de la garnison de Valenciennes; l'armée républicaine fut ainsi portée à soixante-dix mille hommes. Le général de Précy avait à peine sous ses ordres trois mille hommes en état de porter les armes : aussi, à dater de ce jour, les Lyonnais ne luttèrent plus avec avantage contre les Montagnards. Le général Doppet s'empara du fort du château de la Duchère et de la Croix-Rousse; ces pertes affligèrent vivement l'intrépide Précy, qui voyait déjà sa cause perdue et dont les efforts ne tendaient qu'à prolonger la lutte.

Les assiégeants remportèrent quelques jours après un avantage beaucoup plus important. L'intelligence et la patience des Lyonnais avaient vaincu des obstacles presque insurmontables en fondant l'île de Perrache au milieu du Rhône ; cette île, ouvrage de plusieurs années de travail, comptait déjà au nombre des quartiers de Lyon. Les efforts des assiégeants se tournèrent tout à coup de ce côté : l'attaque fut si vive, si imprévue, qu'ils restèrent maîtres de Perrache. Ce succès les enhardit au point qu'ils coururent au pont de la Mulatière et d'Oullins. Ces deux postes, après une vigoureuse résistance de la part des Lyonnais, tombèrent aussi au pouvoir des républicains : Saint-Irénée, Saint-Just, eurent le même sort.

Chaque jour les assiégés perdaient du terrain ; les munitions s'épuisaient rapidement, et le nombre des combattants diminuait à toutes les attaques. Tout autre que Précy aurait perdu courage et demandé à capituler ; mais cet officier, persuadé que la vengeance de la Convention serait terrible, lutta toujours en désespéré ; peut-être comptait-il encore sur les puissances étrangères.

Il convoqua donc les chefs de sections et leur com-

muniqua ses nouveaux plans, qui furent unanimement approuvés. Il s'agissait de reprendre les postes de Saint-Irénée et de Saint-Just, et d'enlever Perraché aux Montagnards. L'attaque fut habilement combinée, et le 29 septembre, les Lyonnais remportèrent une éclatante victoire sur les assiégeants ; le pont Morand et Perrache furent attaqués en même temps ; les cavaliers de Vauguard firent des prodiges de valeur, et, au dire des historiens qui ont écrit sur ce siége de Lyon, deux mille assiégés soutinrent pendant plusieurs heures le choc de quinze mille républicains, et finirent par les culbuter.

La joie de ce triomphe fut extrême dans toute la ville. Les généraux de la Convention, découragés par un semblable échec, ne savaient plus quel parti prendre, effrayés qu'ils étaient d'ailleurs par les menaces de la Convention. Le représentant Couthon, chargé d'exciter ses collègues, commença, dès ce jour, à sortir des rangs de ces Montagnards, intrépides recrues que le Puy-de-Dôme avait jetées comme une avalanche sur la ville de Lyon. Ce tribun podagre et cul-de-jatte avait une de ces âmes fortes et énergiques qui portent tout à l'excès, le crime comme la vertu. La violence de ses discours, les menaces qu'il ne cessait de faire aux généraux ne tardèrent pas à produire leur effet. Doppet proposa de s'emparer de Rive-de-Gier, d'où les Lyonnais tiraient leurs provisions de bouche. Les assiégés ressentirent bientôt les affreux résultats de ce coup de main : le blocus était complet, les républicains occupaient toutes les avenues... Ne recevant plus de grains du dehors, la ville fut réduite, en peu de temps, aux horreurs de la famine. Le pain de seigle devint si rare, que les femmes renoncèrent à leurs rations pour les laisser aux combattants, auxquels

on ne donnait que 250 grammes de pain toutes les vingt-quatre heures ; les femmes, les enfants, les vieillards se contentaient d'une petite ration d'avoine. Les moulins ayant été détruits ou incendiés, les Lyonnais se virent réduits à broyer le grain dans des moulins à café. Pour eux, tout espoir n'était pas encore perdu ; le général de Précy leur disait sans cesse que les puissances liguées viendraient les secourir ; mais cette illusion ne dura pas longtemps : on apprit que le général Kellermann avait battu les Piémontais et que les armées de la République remportaient des victoires sur tous les points. Ces nouvelles augmentèrent le courage des assiégeants ; les Lyonnais perdirent tout espoir.

Le général de Précy lui-même ne dissimula plus aux chefs de sections que toute résistance devenait inutile, et, dès ce jour, les nobles, qui n'avaient pas cessé d'exciter l'enthousiasme des Lyonnais, songèrent aux moyens de sortir de la ville et d'échapper à la poursuite des républicains. Pendant une nuit très-obscure, ils profitèrent d'un moment qu'ils croyaient favorable, et quittèrent la ville qu'ils ne pouvaient plus défendre (9 octobre). Les Lyonnais qui avaient pris part à cette lutte si longue, si héroïque, se dirigèrent vers la frontière suisse ; la plupart furent massacrés avant d'avoir atteint une terre hospitalière.

Les fugitifs n'obtinrent pourtant qu'une tolérance calculée : le canton de Zurich, par exemple, ne laissait séjourner sur son territoire que les Lyonnais dont l'industrie pouvait profiter à ses manufactures et à son commerce. Un habile teinturier, qui avait donné la plus grande réputation aux soies préparées par ses mains, s'entendant demander, pour prix de son séjour à Zurich, le secret de ses teintures, répondit : « C'est la propriété

de ma patrie ; je la lui réserve pour des temps plus heureux. » Et il partit à l'instant.

Pendant que les proscrits lyonnais mendiaient ainsi un asile sur la terre étrangère, les troupes de la République pénétrèrent dans le chef-lieu du département du Rhône. par le faubourg Saint-Just, le 9 octobre, à huit heures du matin.

Le général Doppet, à peine installé dans l'hôtel de ville, en donna connaissance à la Convention par une lettre. Dans une séance solennelle qui suivit, Barrère monta à la tribune, proposa et fit adopter le terrible décret suivant (21 octobre 1793) :

« La Convention nationale, après avoir entendu le rapport du Comité de salut public, décrète :

» Article 1er. Il sera nommé par la Convention nationale, sur la présentation du Comité de salut public, une commission extraordinaire composée de cinq membres, pour faire punir militairement et sans délai les contre-révolutionnaires de Lyon.

» Art. 2. Tous les habitants de Lyon seront désarmés; leurs armes seront distribuées sur-le-champ aux défenseurs de la République. Une partie sera remise aux patriotes de Lyon qui ont été opprimés par les riches et les contre-révolutionnaires.

» Art. 3. La ville de Lyon sera détruite ; tout ce qui fut habité par les riches sera démoli ; il ne restera que la maison du pauvre, les habitations des patriotes égorgés ou proscrits, les édifices spécialement consacrés à l'industrie, les monuments consacrés à l'humanité et à l'instruction publique.

» Art. 4. Le nom de Lyon sera effacé du tableau des villes

de la République. La réunion des maisons conservées portera désormais le nom de *Ville affranchie.*

» Art. 5. Il sera élevé sur les ruines de Lyon une colonne qui attestera à la postérité les ruines et la punition des royalistes de cette ville, avec cette inscription :

LYON FIT LA GUERRE A LA LIBERTÉ. LYON N'EST PLUS.
LE DIX-NEUVIÈME JOUR DU PREMIER MOIS DE L'AN II
DE LA RÉPUBLIQUE UNE ET INDIVISIBLE.

» Art. 6. Les représentants du peuple nommeront sur-le-champ des commissaires pour faire le tableau de toutes les propriétés qui ont appartenu aux riches et aux contre-révolutionnaires de Lyon, pour être statué incessamment par la Convention nationale sur les moyens d'exécution du décret qui affectera ces biens à l'indemnité des patriotes. »

Les représentants que la Convention investit de ses pouvoirs se mirent à l'œuvre avec une effrayante énergie. Couthon fut chargé du rôle de démolisseur. Cet homme, paralytique de corps, mais dont l'âme était d'une rage active et énergique, se fit porter dans les rues, le marteau à la main, suivi d'un grand nombre de Jacobins ; il adressait aux monuments cette fatale sentence : *Maison rebelle, la loi te frappe, sois détruite!*

Et aussitôt que le marteau du représentant avait désigné le monument, les démolisseurs se mettaient à la besogne.

Collot d'Herbois, le collègue de Couthon, exécutait d'une autre manière les ordres de la Convention. Collot d'Herbois, comédien avant 89, avait été sifflé par le parterre lyonnais. Il voulut se venger de cet affront et montrer son zèle à la Convention. Le massacre juridique des ha-

bitants commença. Avant lui, les défenseurs de Lyon comparaissaient devant un tribunal et puis marchaient à la mort. Collot d'Herbois trouva ces formes trop lentes : il fit attacher les condamnés deux à deux ; on les conduisait sur la place publique et là ils étaient mitraillés en masse.

Lyon resta sous le poids de la proscription jusqu'au 9 thermidor. Cette époque fut suivie d'une réaction furieuse : les victimes devinrent à leur tour bourreaux. A la Terreur conventionnelle succéda la *Terreur de Reverchon*, ainsi nommée du chef qui la dirigeait. Cette réaction dura plusieurs mois. Lyon ne recouvra entièrement le calme qu'au moment où Napoléon franchit les Alpes en qualité de général en chef de l'armée d'Italie.

En novembre 1831, des troubles éclatèrent à Lyon, suscités par diverses corporations d'ouvriers qui parvinrent à se rendre maîtresses d'une partie de la ville. Afin d'éviter des conflits sanglants, les troupes et les autorités se retirèrent. Le duc d'Orléans, aidé de la garde nationale, comprima la sédition et parvint à calmer l'irritation.

Le 14 février 1834, une nouvelle insurrection plongea dans la terreur cette ville encore émue du désastre de 1831. Tous les ouvriers coururent aux armes; dans les premiers jours d'avril, la ville se trouva transformée en un vaste champ de bataille. Pendant cinq jours, le peuple résista à la mitraille des troupes, aux bombes qui incendiaient et abattaient de nombreuses habitations. Grenoble, Arbois, Saint-Étienne étaient dans le même temps le théâtre de troubles alarmants. Il fallut l'emploi de moyens énergiques pour rétablir l'ordre (12 avril). Lagrange fut un des principaux chefs de cette insurrection.

Enfin, cette belle et noble ville eut beaucoup à souffrir

encore de l'inondation de 1840, qui renversa six cents maisons et plusieurs ponts, et des troubles politiques de 1848, 1849 et 1851. Mais nous ne transcrivons pas les détails de ces événements si récents ; tout le monde a pu les lire dans les journaux de l'époque.

Au sommet de la colline qui domine le quartier Saint-Jean et les quais de la Saône, se dresse une chapelle vénérée, connue de tout le Midi catholique de la France : c'est l'église de Notre-Dame-de-Fourvières. Son clocher a été abattu récemment et une tour octogone élégante l'a remplacé ; cette tour sert de piédestal à une statue colossale de la Vierge, qui semble du haut de la sainte colline protéger Lyon, sa ville bien-aimée.

C'est au mois de décembre 1852 qu'a été inaugurée la statue de la Vierge, et Lyon, pendant une semaine entière, s'est illuminée comme pour une fête profane.

Lyon a vu naître une foule d'hommes célèbres, parmi lesquels nous nommerons Germanicus, Marc-Aurèle, Caracalla et Claude, Sidoine Apollinaire, saint Ambroise le Grand, Philibert Delorme, Couston, Coysevox, Lemot, Audran. Bernard et Adrien de Jussieu, Bourgelat, Fleurieu, Lemontey, J. B. Say, Jacquart, Suchet d'Albuféra, Duphot, Lapoype, Camille Jordan, etc., etc.

L'agglomération lyonnaise est divisée en cinq mairies. La ville est représentée par une commission municipale de trente membres, placée sous l'autorité du préfet.

Lyon est le siége du premier archevêque des Gaules. d'une cour d'appel, de la 8e division militaire. — Le quartier des nobles est Bellecour; le riche commerce est surtout aux Terreaux et dans la région dite des Capucins; le commerce de détail est établi au centre, sur le quai de la Saône, etc.; le clergé et la magistrature, sur la rive

gauche de la Saône; les métiers habitent principalement la Croix-Rousse et le quartier Saint-Georges.

LE RHONE A LYON.

Statistique. — Documents physiques.

Le Rhône et la Saône ont déjà donné bien des fois à Lyon l'effrayant spectacle de leur commun débordement. Si cette ville doit à ses deux fleuves une partie de ses richesses et de sa prospérité commerciale, elle a dû souvent à leur double voisinage des désastres nombreux.

La première inondation dont les historiens de Lyon nous aient gardé le souvenir date de 580, sous le règne de Childebert II; elle fit de la plaine des Brotteaux un lac immense où tout fut submergé. Le Rhône et la Saône se réunirent au-dessus de la ville, du côté de Saint-Nizier. Leurs eaux renversèrent une partie des murailles de la cité et détruisirent un grand nombre d'édifices. La plupart des habitants de la plaine se retirèrent avec leurs familles sur les collines de Saint-Just, de Saint-Sébastien et de Fourvières, pour y attendre les miséricordes de Dieu. La ville resta plus de six mois sans être nettoyée. Ce débordement épouvantable fut suivi d'une peste qui enleva les deux tiers de la population.

En 1196, deux mois de pluie continuelle amenèrent une terrible inondation, qui fut la cause d'une suspension d'hostilités entre Richard Cœur-de-Lion et Philippe-Auguste.

En 1408, plus de deux cents maisons furent renversées à Lyon par un débordement. Charles V accorda aux habitants, pendant quatre ans, une remise du tiers des impôts.

En 1476, sous Louis XI, une inondation emporta une arche du pont du Rhône et causa de grands désastres.

Le 2 décembre 1570, une inondation désastreuse surprit les Lyonnais dans le sommeil. Le Rhône et la Saône se réunirent sur la place Confort, et couvrirent bientôt toute la ville et les faubourgs. Les habitants du quartier Saint-Jean purent seuls se réfugier sur la montagne ; ceux de l'autre rive trouvèrent la mort dans leurs maisons sapées par les eaux et s'écroulant de toutes parts. Le faubourg de la Guillotière fut presque entièrement renversé; trois arches du pont du Rhône furent abattus. Cette calamité dura trois jours.

En 1608, après deux mois d'un froid extrême, il y eut un dégel des plus terribles. Il s'était accumulé des montagnes de glace sur la Saône ; on tremblait qu'en se détachant, elles ne vinssent à emporter le Pont-de-Pierre. Aussi, dit Mézerai, on se hâta de le charger de tous les fardeaux qui pouvaient le rendre capable de résister à la violence du choc. Dès lors, toute communication fut fermée entre les deux parties de la ville ; des processions solennelles furent ordonnées, et l'on attendait dans l'inquiétude l'instant de la débâcle, lorsqu'un artisan nommé Besson offrit au Consulat de rompre les glaces par petits morceaux et de les faire écouler sans désordre. Le Consulat lui promit 600 livres et une place de commis s'il réussissait. Pour cet effet, il alluma vis-à-vis de *l'observance*, sur le bord de la rivière, plusieurs feux, se mit à murmurer quelques paroles : bientôt ce prodigieux rocher de glace éclata comme un coup de canon et se rompit en morceaux. Mais le pauvre homme, au lieu de toucher sa récompense, se vit en danger d'être puni. On l'accusa d'avoir usé de sortilége, parce qu'il avait cru de-

voir se tourner vers les quatre parties du monde, en prononçant tout bas des mots barbares. On lui fit grâce, mais sa recette fut publiquement brûlée devant l'hôtel de ville.

Dix à onze ans après, revenu à Lyon, Besson intenta une action au Parlement, pour avoir son salaire. Une transaction passée devant Me Guérin, notaire à Lyon, le 9 décembre 1621, mit fin à ce débat. Besson se contenta d'une somme de 100 livres que lui paya le Consulat. Les pièces de cette procédure sont aux archives de Lyon.

En 1767, le 6 janvier, le Rhône gela entièrement à Lyon. Le peuple le traversait sur la glace pour aller aux Brotteaux; M. de La Verpillère, commandant de la ville, dut employer des troupes pour l'en empêcher; et il fit bien : à peine les soldats étaient-ils arrivés, que le dégel commença subitement; tous les bateaux furent fracassés et entraînés; le pont de la Guillotière courut les plus grands dangers.

Le 22 octobre 1823, un débordement du Rhône entraîna quatre arches du pont Morand. Un poteau surmonté d'une couronne de laurier avait été placé sur ce pont avec cette inscription : *Impavidum ferient ruinæ.* Le poteau disparut en cette circonstance.

Le 1er novembre 1840, la Saône et le Rhône réunis envahirent la ville et y détruisirent un grand nombre de ponts et environ six cents maisons.

Tous ces débordements sont faciles à expliquer : le Rhône a ses sources dans les plus hautes régions des Alpes ; les fontes subites de neiges et de glaces, les pluies excessives qui arrivent par des affluents sans nombre au centre commun qui leur sert de lit, mais qui ne peut pas toujours les contenir, font de ce fleuve une sorte de tor-

rent, l'un des plus impétueux et des plus redoutables de la France.

Parvenu aux confins des départements de l'Ain et de l'Isère, entre des bords peu élevés, le Rhône couvre souvent des plainesimmenses qu'il change en plages arides,en îles ou îlots, en *brotteaux*, suivant l'expression consacrée dans ces contrées; puis, aux approches de Lyon, contenu sur sa rive droite, tantôt par une montagne très-escarpée, tantôt par des ouvrages d'art, en franchissant sur sa rive gauche les faibles digues que la nature et l'art ont pu lui opposer, il se forme en quelque sorte un second cours dans les champs désolés de Vaux, Villeurbaune et la Guillotière, y interrompt souvent les communications, et menace sans cesse l'existence de cette dernière commune qu'il a détruite plus d'une fois. Le nom de *Brotteaux* qu'a conservé sa plaine septentrionale atteste assez les fréquentes visites du fleuve.

Il est impossible de se dissimuler que les désastres, dans chacun de ces débordements si malheureusement célèbres, auraient été bien plus affligeants encore si les eaux, dirigées par la pente insensible de la plaine vers la partie orientale du pont, n'avaient trouvé d'immenses issues sous les arches auxiliaires qu'on y a ouvertes au delà du lit du fleuve, sur des terrains peu élevés de sa rive gauche.

Ce n'est donc pas sans de graves motifs que ces arches auxiliaires ont été établies et que toujours elles ont été entretenues avec les mêmes soins que le reste du pont. La nécessité en était tellement sentie, qu'après l'inondation de 1756, les deux provinces du Lyonnais et du Dauphiné se concertèrent pour ajouter le secours d'une arche de plus à celles qui avaient déjà rendu tant de services.

Ces arches étaient au nombre de huit, on les porta à *neuf;* il n'y en a que *huit* sur le grand cours du fleuve.

Le temps, toujours fécond en lumières utiles et avec lequel s'usent et disparaissent toutes les préventions, toutes les erreurs, le temps n'a révélé que la nécessité d'étendre le bienfait à toute la plaine des Brotteaux.

Les calamités de la nature sont, hélas! comme les catastrophes politiques : on les oublie aisément. Les leçons si vantées de l'histoire sont presque également perdues et pour les générations qui ont souffert et pour les générations qui en ont pris la place. Lyon est menacé d'être tôt ou tard abandonné par le Rhône ou envahi par ses eaux; les bancs de sable qui se forment successivement sur sa rive droite tendent, dans cette occurence, à ramener le fleuve dans son ancien lit, au pied des balmes viennoises; ou bien ils le forceront à se creuser un passage sur le territoire des Brotteaux et de la Guillotière. Une fois que son cours aura pris une nouvelle direction, que d'énormes dépenses ne faudra-t-il pas pour l'en faire changer et le ramener où il est!

LE RHONE AU SORTIR DE LYON.

Vue prise du haut d'un wagon.

« Le Rhône, dit le poëte Méry, est aujourd'hui une grande route qui se précipite de Lyon à la mer, emportant dans ses profondes ornières les roues des diligences à vapeur. En douze heures, le voyageur passe de l'île Perrache à la tour papale d'Avignon. Il faut remercier le Rhône d'avoir destitué les messageries du Midi; mais demain le Rhône sera lui-même destitué par le chemin de fer, son terrible rival et son vainqueur à la course, qui

l'acceptera dédaigneusement pour compagnon de route comme pour le rendre témoin de sa supériorité. Le Rhône, après avoir avalé la Saône aux portes de Lyon, fait lever à chaque instant une toile sur un nouveau décor. Le paquebot vole comme la flèche fluviale des cartes de géographie; on dit bientôt adieu aux belles campagnes cultivées, joie des laboureurs, deuil des artistes.

» Voici les archipels flottants, les collines écartelées de verdure et d'aridité. Voici la nature bouleversée du Midi, la terre des passions ardentes, des soleils qui brûlent, des vents qui déracinent. A droite et à gauche, c'est une histoire qui se déroule, histoire que les livres n'ont pas écrite et dont les pages sont sculptées avec des ruines sur le sommet des roches. A tous les contours de l'horizon, c'est un nouveau paysage qui se révèle, environné d'un passé mystérieux; ce sont des châteaux forts, des donjons, des remparts qui n'ont plus rien à garder; une tour isolée parmi des ruines, comme une dernière pièce sur un échiquier dévasté. D'où nous viennent ces débris? Chacun d'eux a sans doute une histoire à nous dire; il faudrait gravir toutes ces montagnes et leur demander à toutes le récit de tant de deuil, de sang, d'incendie, dont ils furent les acteurs; mais la vapeur vous emporte; on passe devant des hiéroglyphes percés à jour, sans qu'une voix sortie de ces vallons vous en ait donné le sens. A peine si la tradition de ces contrées ose vous faire remonter aux guerres de religion, pour vous expliquer confusément les désastres qui ont amoncelé tant de ruines Ont-ils été tourmentés, les habitants de ces malheureuses contrées baignées par le fleuve! Ont-ils subi de déplacements et de révolutions! D'abord ces villages se sont établis sur les rives pour boire l'eau du

Rhône avec la foi dans un tranquille avenir; puis ils se sont réfugiés sur les crêtes, à la voix des guerres religieuses; aujourd'hui, les voilà redescendus à la voix de la tolérance et de la civilisation. Un jour, quelque chronique recueillera ces pages de ruines éparses dans la vallée du Rhône, elle exhumera toute une galerie nationale de héros, de chevaliers et de martyrs. C'étaient de terribles acteurs d'épopée, ces hommes à la tête brûlée par les vins du Rhône, brûlée par le soleil du Midi, ou par la brise qui souffle du mont Ventoux, ces hommes adonnés au vice comme à la vertu, fanatiques de religion et de gloire, et ne faisant de leur vie qu'une longue bataille.

» Le Rhône semble couler dans un vallon sans fin; il porte à la Méditerranée les larmes tombées des paupières du mont Saint-Gothard: chemin faisant, il jette, comme le Nil, son limon nourricier aux campagnes arides. C'est toujours le Rhône d'Annibal, de César et de Constantin.

» Beaucoup de voyageurs partagent avec le fleuve son heureuse insouciance; les grandes ruines passent...... C'était bien la peine de se faire ruines pour ne pas obtenir un regard de pitié! Quelquefois pourtant la dévastation est si large sur la montagne voisine, qu'elle impose le silence et attire l'attention. — Comment appelez-vous ce village? dit une voix — *Cruas*, répond une autre voix. — Cruas! répète-t-on; quel diable de nom! Un monsieur prend la parole et dit gravement : Je crois avoir entendu *Gruas* : — Non, monsieur; Cru, Cruas. — Je ne connaissais pas ce village. — Il est joliment démoli! — Voilà les forteresses que l'on construisait du temps que l'on se battait avec des flèches. — Avec deux coups de canon, aujourd'hui!.... — Cruas. — Gruas. »

Et la grande ruine a passé. Et toutes ont passé ou pas-

seront ainsi. Accusez-en la rapidité du voyage, ou l'ignorance des chroniques nationales, qu'on peut reprocher à tant de voyageurs, il faudra toujours en tirer cette victorieuse conséquence que les itinéraires sont à la pensée ce que les tables d'hôte sont au corps.

Mais reprenons méthodiquement notre *Guide*, et continuons à nous occuper des points remarquables entre Lyon et Marseille, soit que nous naviguions sur le Rhône, soit que nous suivions la ligne de fer.

Le chemin de fer de Lyon à Avignon aura 230 kilomètres d'étendue. Cette section partira de la gare de Perrache et suivra constamment la rive gauche et la vallée du Rhône.

En attendant que ce chemin soit terminé, les voyageurs emprunteront encore le secours des bateaux à vapeur.

L'embarcadère des paquebots de la Compagnie générale est situé sur le quai de la Charité. Ces paquebots correspondent aux trains du chemin de fer d'Avignon à Marseille.

Cette dernière section se développe sur une longueur de 120 kilomètres.

LA GUILLOTIÈRE.

Cette ville nouvelle, située sur la rive gauche, et qui a une population de 20,000 âmes environ, disparaît promptement aux yeux du voyageur qu'emporte le bateau à vapeur; à peine a-t-il le temps d'apercevoir le vieux Pont-de-Pierre, élargi et restauré de nos jours; il se trouve bientôt devant la digue de la Vitriolerie, qui défend au Rhône d'abandonner les quais de Lyon pour se jeter sur la rive opposée. Voici le château du Vivier, où s'est arrêtée

la duchesse de Berry, avant son entrée à Lyon.—Le territoire de la Guillotière faisait autrefois partie du Dauphiné, qui s'étendait jusqu'au port du Rhône, et même dans ce fleuve, « aussi avant qu'un homme à cheval peut pousser une lance, sans nager. »

SAINT-FONDS.

477 kilomètres de Paris.

Une partie de la plaine de Saint-Fonds et ce hameau lui-même appartiennent au département de l'Isère. Quelques chroniqueurs prétendent que cette plaine servit de champ de bataille à Septime Sévère et à son compétiteur Albin.

FEYZIN.

479 kilomètres de Paris.

Ce premier village du Dauphiné, sur les bords du Rhône, possède un collége célèbre. Joséphine de Beauharnais et sa fille Hortense, à leur retour des colonies, passèrent deux mois dans le château de Feyzin, chez la comtesse de Brizon-Chaponay, dont le mari les avait ramenées en France. Près de Feyzin on voit, sur les bords du Rhône un beau château que son propriétaire légua en mourant, à M. Laity pour son dévouement au prince Louis-Napoléon, aujourd'hui empereur des Français.

SAINT-SYMPHORIEN-D'OZON. — C'est une petite ville de 2,000 habitants, située au fond d'une vallée, entre deux collines, l'une au nord et l'autre au midi On y trouve quelques tanneries. Elle sera traversée par le chemin de fer; mais du Rhône on n'aperçoit pas cette pe-

tite ville, cachée derrière les montagnes de la rive gauche. Elle est dans le département de l'Isère.

GIVORS.

489 kilomètres de Paris.

Je dois vous parler de Givors, qui ne sera pas sur la ligne du chemin de fer de Lyon à Avignon, mais qui est assis sur les bords du Rhône, rive droite. C'est la première ville que l'on rencontre en sortant de Lyon. Il y a trente ans, Givors était un simple village ; aujourd'hui, c'est l'entrepôt sur le Rhône du bassin houiller de Saint-Étienne. Un canal relie Givors à Rive-de-Gier, et le chemin de fer de Lyon à Saint-Étienne traverse cette ville; là, il quitte la belle vallée du Rhône pour entrer dans les montagnes de la Loire. Givors est la ville de l'industrie : partout on aperçoit les hautes cheminées des usines à vapeur ; il y a un grand nombre de verreries. Tout auprès de Givors, à Arboras, il y a de la terre propre à la fabrication de la porcelaine.

Givors est une ville nouvelle, fille de la vapeur et des chemins de fer. Les façades de ses maisons, noircies par la fumée de charbon, lui donnent un aspect vieux et triste, et contrastent avec la lumière vive du soleil du midi qui éclaire les campagnes. La ville est noire comme les cités industrieuses de l'Angleterre, mais aussi, comme celles-ci, elle est riche et pleine d'avenir.

Département de l'Isère.

Ce département est formé d'une partie du Dauphiné. Il est très-montagneux. Ses montagnes se lient aux Alpes de la Savoie et du Piémont et laissent entre elles de magnifiques vallées et des plaines vastes et fertiles. On y compte un grand nombre de lacs. Il abonde en gibier de toute espèce. Il est regardé comme un des plus riches et des plus variés dans les productions du régne minéral.— Chef-lieu : Grenoble. 4 arrondissements, 45 cantons, 556 communes, 560,000 habitants environ.

VIENNE.

497 kilomètres de Paris.

C'est du bourg de Sainte-Colombe ou du pont même suspendu sur le Rhône en cet endroit, qu'il faut jeter un premier coup d'œil sur la ville de Vienne. C'est de là qu'on la voit s'étendre et se dresser fièrement comme la reine de la contrée. Autour d'elle sont de nombreuses villas; plus loin des vignobles, des collines ; plus loin encore, on voit surgir le *Pilat*, ce Titan des montagnes vivaraises.

Vienne est bâtie en amphithéâtre, sur le penchant d'une colline. C'est une des plus anciennes villes de France ; elle était florissante au temps de Jules César, et capitale des Allobroges, nation célèbre, longtemps redoutable aux Romains. Après sa soumission, elle devint la capitale de la province viennoise et une puissante colonie romaine. Plusieurs citoyens viennois ont obtenu, à Rome, l'honneur du consulat et l'entrée au Sénat. Du temps du poëte Martial, on la nommait Vienne la Belle. Cette ville fut le berceau du christianisme ; ses évêques eurent le titre de *primats des Gaules*. En 432, dès le temps du premier royaume de Bourgogne, ses prélats avaient une grande influence qui ne fit que s'accroître. Vienne fut encore le chef-lieu

du second royaume de Bourgogne, qui dura peu. C'est à Vienne que se réunit le concile général qui décida l'abolition des templiers ; elle reçut alors dans ses murs Clément V, Philippe le Bel et toute sa cour.

Réunie au Dauphiné sous Louis XI, elle eut beaucoup à souffrir des guerres de religion et de la Ligue. Aucune ville ne renferme plus de monuments historiques que Vienne ; mais ces monuments ne sont plus que des vestiges informes : le temps et la barbarie ont accompli cette œuvre de destruction. Comme toutes les villes anciennes, Vienne est mal bâtie ; ses rues sont étroites, obscures et souvent escarpées ; on y voit néanmoins plusieurs beaux quartiers.

La Vienne antique commençait à l'aiguille de Pilate et s'étendait de plus de 1,300 mètres sur le Rhône. Les murs, qui avaient 6 mètres d'épaisseur à la base étaient flanqués de cinquante-six tours. Sur le sommet d'une des cinq montagnes renfermées dans cette enceinte, on voyait un temple construit en marbre de Paros qui avait 130 mètres de longueur. Ce temple était adossé à un amphithéâtre long de 180 mètres sur 140 de large. La grande quantité de marbre qu'on en a extrait fait présumer qu'il en était presque entièrement bâti. Le théâtre avait la forme d'un demi-cercle dont l'axe avait 90 mètres de longueur. A peu de distance on voit un arc de triomphe dont l'arche principale a 15 mètres de hauteur sur environ 7 d'ouverture ; au-dessus de ce monument, l'un des plus beaux qui nous restent des Romains, les rois de Bourgogne ont fait construire une tour d'observation connue sous le nom de *tour d'Orange*.

Au centre de la ville, on voit encore un temple qui était dédié à Auguste et à Livie. L'ignorance et le mauvais goût

l'ont dégradé. Transformé en église catholique, il devint un club, puis un tribunal de commerce. Aujourd'hui ce temple antique, qui reproduit les proportions architecturales de la Maison carrée de Nîmes, est en train d être restauré. On dégage les colonnes qui avaient disparu dans un mur massif construit pour remplir les vides de ces colonnes. Bientôt ce temple offrira à la curiosité des voyageurs une seconde merveille d'architecture romaine.

A l'entrée de la ville, du côté du midi, on voit une pyramide antique bien conservée, élevée sur un socle en pierres de taille assemblées sans chaux ni ciment, et couronnée d'un entablement. La destination de cette aiguille est toujours inconnue; mais on croit que c'est le tombeau du célèbre proconsul Pilate. En quittant son gouvernement de la Judée, il fut exilé dans la Gaule, et vint mourir à Vienne.

L'église ci-devant métropolitaine et primatiale de Saint-Maurice, à Vienne, peut être regardée comme le dernier soupir de l'architecture christo-franque du Nord au Midi. Cette basilique, commencée dans le XIe siècle, ne fut entièrement terminée qu'en 1533. Cette magnifique église est en tout point comparable aux basiliques de premier rang. Saint-Maurice, où l'on trouve la facture de toutes les églises, à partir du XIIIe siècle, a deux tours carrées, percées d'une seule ouverture; ces tours, placées au portail, sont chargées de deux tourillons dénués de grâce. Les belles verrières de l'église ont disparu depuis longtemps: elle furent brisées par les troupes du baron des Adrets, dans les guerres de religion. Les détails de la façade sont d'un travail très-délicat. L'aspect intérieur de l'église, construite en majeure partie de débris romains, est grave et solennel. Elle renferme un grand nombre d'épitaphes: les

sarcophages du roi Boson, des reines Hermangarde et Mathilde et le mausolée en marbre blanc de Mgr de Montmorin, archevêque de Vienne, qui tend sa main au cardinal de La Tour d'Auvergne, son successeur.

Le voyageur doit visiter, au musée de Vienne, les précieux fragments de monuments romains qui ont couvert le sol de cette antique métropole des Allobroges.

C'est l'industrie qui a sauvé Vienne d'une complète décadence. Des milliers de roues sont mises en mouvement par la Gère, qui traverse la ville de l'est à l'ouest, sans qu'une goutte de ses eaux soit perdue, pendant plusieurs kilomètres. On ne saurait énumérer tous les genres d'industrie que s'est appropriés l'esprit actif des Viennois.

Le chemin de fer de Lyon à Avignon nécessite d'immenses travaux dans la traversée de Vienne. Il ne s'agit de rien moins que de franchir la Gère sur un pont-canal, et d'entamer tous les hauts quartiers de la ville, au couchant, par une vaste et profonde tranchée. Des viaducs, des ponts égyptiens mettront deux sections disjointes de la cité en communication.

Vienne est la patrie des poëtes Pichat, auteur de *Léonidas*, et de Ponsard. Cette ville compte environ 20,000 habitants. Elle est sous-préfecture du département de l'Isère

Condrieu. — En sortant de Vienne, nous rencontrons sur la rive droite du Rhône, une petite ville très-ancienne par où passait une voie romaine. C'est Condrieu, célèbre aujourd'hui par ses vins blancs; ses vignes ont, dit-on, été plantées par les Romains. Elles sont voisines de la *Côte-Rôtie*, qui fournit les vins les plus délicats et les plus

renommés de la côte du Rhône. La population de Condrieu se compose d'habiles mariniers qui font le service si actif des bateaux naviguant sur le Rhône.

ROUSSILLON. — *Le Péage de Roussillon.* — Sur la rive gauche du Rhône, et dans une position que l'on n'aperçoit pas du Rhône, mais que traversera le chemin de fer, est la ville du Péage de Roussillon. Le château de Roussillon mérite les honneurs d'une mention et d'un souvenir : il fut bâti par le cardinal de Tournon, et, en 1564, Charles IX, Catherine de Médicis et toute la cour y séjournèrent. Dans le château fut signée une ordonnance par laquelle le calendrier actuel fut adopté.

Département de la Drôme.

Ce département est formé d'une portion du Dauphiné, comprenant le Valentinois, le Diois, le Tricostin et la Baronnie. La presque totalité du territoire est hérissée de montagnes en partie couvertes d'épaisses forêts et sillonnée par une multitude de rivières et de torrents. Ces montagnes forment la branche secondaire des Alpes. Leur hauteur moyenne est de 12 à 1,500 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le sol du département de la Drôme est peu fertile. On y cultive l'olivier la vigne et une grande quantité de mûriers. La température y est très-variée. Vins de l'Ermitage. — Chef-lieu : Valence. — 4 arrondissements, 28 cantons, 359 communes, 300,000 habitants.

SAINT-VALLIER.

528 kilomètres de Paris. — 3,000 habitants.

A 32 kilomètres de Valence, au confluent du Rhône et de la Galaure, est située la petite ville de Saint-Vallier, qui fut jadis le rendez-vous des gentilshommes du Dauphiné partant pour la troisième croisade. Ce château de forme gothique, avec des réparations modernes, que vous apercevez fut d'abord une maison de plaisance de Diane

de Poitiers Les jardins, plantés par Le Nôtre, sont de toute beauté. Les anciens dauphins du Viennois avaient aussi leur château près de là : on en voit encore les ruines sur un roc isolé, presque inaccessible et entouré par la rivière.

C'est à Saint-Vallier que commençait la poste aux ânes, à l'usage des pauvres voyageurs qui allaient à Lyon.

La principale industrie de Saint-Vallier consiste dans le moulinage de la soie et la fabrique d'une espèce de faïence.

On y voit une colonne milliaire portant les noms de Titus, Claudius, César et Germanicus.

TAIN.

542 kilomètres de Paris. — Ancienne station romaine sur la voie Domitienne. — 3,000 habitants.

Cette petite ville est séparée de Tournon par le Rhône, qui baigne ses quais, et elle communique avec cette ville par un beau pont en fil de fer composé de deux arches, le premier de ce genre qui ait été construit en France. Elle est située au pied de la montagne escarpée de l'*Ermitage*, qui produit les fameux vins de ce nom.

Tain a une origine fort ancienne ; il est mentionné sous le nom de *Tegna* dans la Table théodosienne. En 1226, un ermite vint s'établir dans les ruines d'un temple romain qui existaient sur la montagne ; il y construisit sa demeure, et depuis ce temps, la montagne elle-même prit le nom de montagne de l'Ermitage. La côte si célèbre de l'Ermitage s'élève à 166 mètres au-dessus du Rhône ; elle est formée de plusieurs coteaux placés en amphithéâtre. Les vignes qui produisent les meilleurs crûs

sont celles de Méal, Greffieux, Beaume, Raucoule, Muret, Guiognères, les Bessas, les Burges et les Lands.

Voici ce qu'on raconte sur l'origine de l'un des meilleurs vins de France :

Au commencement du XIIIe siècle, un pauvre ermite avait établi son domicile au milieu des ruines des deux temples et de la tour que Fabius, au dire de Strabon, fit élever près du champ de bataille où il vainquit le roi des Arvernes. Sa grande réputation de sainteté attira près de lui des personnes pieuses ; mais, comme la montée est assez raide et que les fidèles arrivaient en nage, le bon ermite, qui n'avait à leur offrir que de l'eau fraîche, planta quelques pieds de vigne qui bientôt fournirent un vin dont on ne tarda pas à apprécier le mérite. Cette nouvelle se répandit, et la foule des visiteurs s'augmenta au point que l'ermite fut obligé de planter toute la montagne. Aujourd'hui, les successeurs du saint homme n'exigent plus qu'on vienne boire leur vin à domicile.

Cependant le défrichement du terrain amena des fouilles, et ces fouilles produisirent l'exhumation d'un autel taurobolique très-curieux, qui fut placé sur la place publique de Tain, qui, de ce jour, a pris le nom de place du Taurobole.

La montagne Pierre-Aiguillon, près de Tain, a une carrière des plus beaux granits gris qui existent en France.

TOURNON.

542 kilomètres de Paris.

Sur la rive droite du Rhône et vis-à-vis de Tain est située la ville de Tournon ; ces deux villes communiquent par un beau pont suspendu.

Tournon possède environ 4,000 habitants, dont le commerce principal est celui des vins fins de la côte du Rhône. C'est une ville très-ancienne ; on n'en peut douter à la vue de l'inscription suivante, trouvée sur les ruines du château et conservée dans l'église de Saint-Jean-de-Murzol :

IMP. CÆS. DIVI
TRAJANI PARS UCI
FIL. DIVI NERVÆ
NEPOLI TRAJANO
HADRIANO AUG.
PONT. MAX. TRIB.
POTEST. III. COS. III.
N...... RHODANICI
INDULGENTISSIMO
PRINCIPI.

Charles Martel avait donné à l'un de ses compagnons d'armes la ville et le château de Tournon ; mais l'empereur Lothaire en fit don, vers 855, aux archevêques de Lyon. Il est question d'un baron de Tournon sous Philippe-Auguste. Il est certain que l'histoire de la maison de Tournon se confond avec celle de la ville, qui s'abritait sous les murailles du château. Just de Tournon et l'illustre cardinal de Tournon, ministre de François Ier, fondèrent, en 1542, le célèbre collége auquel ils donnèrent leur nom. C'est le premier et le dernier collége qu'aient possédé les jésuites en France. Sous Louis XVI, ce collége était une école militaire tenue par les oratoriens. Le château appartient maintenant à la ville.

Le pont en fil de fer qui se déroule élégamment entre Tournon et Tain, est le premier qui ait été jeté en France.

M. Seguin aîné, qui le fit achever, en est resté propriétaire.

SAINT-PERAY.

543 kilomètres de Paris.

Nous ne pouvons passer sous silence ce beau village bâti à 2 kilomètres du Rhône, vis-à-vis de Valence, dans un riant et fertile vallon dont les coteaux sont couverts de vignobles qui produisent le vin blanc si connu sous le nom de Saint-Peray; ces vins ont un goût qui leur est particulier et une sève qui participe de la violette. Mis en bouteilles à l'équinoxe du printemps qui suit la récolte, ils moussent comme le vin de Champagne et conservent le même pétillement pendant plusieurs années. Les meilleurs vins de Saint-Peray se récoltent sur le coteau de Hongrie et dans le clos de Gaillard. Dans les environs, on voit l'ancien château de Beauregard, et au sud de ce château les restes de l'ancien manoir des seigneurs de Crussol, tige des ducs d'Uzès.

VALENCE.

560 kilomètres de Paris.

Un peu avant d'arriver à Valence, Napoléon, partant pour l'exil en 1814, rencontra une calèche dans laquelle il reconnut le maréchal Augereau qui, l'un des premiers, s'était rangé parmi ses ennemis. Napoléon ordonne qu'on arrête les chevaux, descend de la voiture et fait courir après Augereau qui, ayant reconnu l'Empereur, n'en continuait pas moins sa route. Il descendit néanmoins de sa



Guide à Lyon et à la Méditerranée — *Napoléon Chaix & Cie 20 r Bergère*

P.178. Vue de Valence.

calèche et s'avança vers Napoléon, qui l'aborda en ôtant son chapeau. On remarqua que le maréchal affecta de garder sur la tête sa casquette de voyage. « Où vas-tu ainsi? lui demanda l'Empereur après l'avoir embrassé; est-ce à la cour? — Non, répondit sèchement Augereau; pour le moment je ne vais qu'à Lyon...» L'Empereur sourit; puis ils se promenèrent tous deux sur la route, et la conversation parut fort animée. Le maréchal fit à Napoléon de durs reproches qu'il eût pu lui faire en autre temps et en autre lieu. Lorsqu'ils se quittèrent, on remarqua encore qu'Augereau fit à Napoléon un simple salut de la main, sans ôter sa casquette et en le regardant dédaigneusement s'éloigner. En entrant dans la ville, Napoléon vit pour la première fois des officiers français avec la cocarde blanche. Ils étaient du corps d'Augereau.

L'origine de Valence se perd dans la nuit des temps. Avant César, elle était la capitale des Ségaluniens; elle devint colonie romaine. Deux voies la traversaient: c'est pour cette raison qu'elle est mentionnée dans tous les itinéraires.

Attaquée par les Vandales et les Goths au ve siècle, elle fut délivrée par Constance, depuis empereur. Ce même Constance y soutint un siége en 408. Vers 430, les Alains s'y établirent. Prise par les Sarrasins en 730, elle fut réduite en cendres par Charles Martel.

Après la dissolution du royaume de Bourgogne, elle fut soumise à la juridiction des évêques, jusqu'au commencement du XIIIe siècle que les habitants l'érigèrent en commune.

Les bourgeois puissants de Valence habitaient des maisons fortes, flanquées de tours, et accordaient leur patronage aux citoyens moins riches.

En 1566, les protestants se rendirent maîtres de Valence et de tout le bas Dauphiné.

Lors des massacres de la Saint-Barthélemy, de Gordes, gouverneur de la province, eut le courage de ne pas obéir aux ordres de Charles IX et sauva la vie à beaucoup de protestants.

En 1798, le Directoire, pour venger la mort du général Duphot assassiné à Rome, fit enlever et conduire à Valence le pape Pie VI, qui y arriva le 14 juillet 1799. Après un séjour de quarante-cinq jours, il tomba malade et mourut. Son corps, embaumé, resta deux ans à Valence; Bonaparte, devenu consul, le rendit à Pie VII.

Valence est entourée de murailles flanquées de tours; elle est assez mal bâtie, ses rues sont étroites et sinueuses. Elle a une citadelle mal fortifiée, commencée par François Ier, d'où l'on jouit d'une perspective délicieuse: l'œil y découvre le cours du Rhône, des promenades charmantes, la tour et la fameuse côte de Saint-Peray, etc.

Napoléon, sortant de l'École militaire, habita Valence de 1785 à 1791; il se perfectionna à l'école d'artillerie qui s'y trouve.

On remarque à Valence le monument de la famille de Mistral, la maison gothique de M. Aurel, libraire, laquelle date du xve siècle, le palais de justice et le pont suspendu, sur le Rhône, regardé comme le plus beau qui existe en France.—Valence est la patrie de Joubert, de Championnet, de François de Nantes, de Bérenger le jurisconsulte, des deux ministres de Montalivet. Elle a été le siége d'une des plus anciennes Universités de France, où professèrent Cujas, Scaliger, etc. — Il n'y a point à Valence de commerce étendu. La population s'élève à 13,000 âmes.

LA VOULTE.

578 kilomètres de Paris.

Puisque le voyage de Lyon à Avignon se fait aujourd'hui par le Rhône, il faut bien parler des villes et des châteaux de la rive droite où est situé le Vivarais, pays poétique par son aspect et par ses souvenirs.

En passant, il faut saluer La Voulte et son château, où séjourna Louis XIII en 1629. Autrefois les eaux du Rhône tournaient pour ainsi dire autour du rocher sur lequel est construit ce château, qui en prit le nom de *Volta*, expression de la langue romane dérivée du latin : *volvere* (tourner). On voyait encore, avant la Révolution, dans la chapelle du château, un vieux tableau représentant une Apparition de la Vierge Marie, aux pieds de laquelle était agenouillé, la toque à la main, un chevalier dont la cotte d'armes semée d'écus d'or à trois chevrons de sable désignait un baron de Lévy-Lavoulte. (On connaît les singulières prétentions de parenté de cette puissante famille avec la sainte Vierge.) De la bouche du chevalier portait une banderole portant ces mots : « Je vous salue, ma cousine; » et la sainte Vierge répondait : « Couvrez-vous, mon cousin. »

La baronnie de la Voulte passa, par Geneviève de Lévy, aux princes de Rohan.

Près de la ville sont les eaux de Celles, très-fréquentées.

LIVRON.

579 kilomètres de Paris.

Ce bourg est placé sur le penchant d'un coteau escarpé, où sont encore quelques ruines d'un château fort, démoli

sous Louis XIII. Il compte environ 4,000 âmes, et est, en général, assez mal bâti. L'armée catholique, commandée par le maréchal de Bellegarde et Henri III en personne, assiégea Livron, défendu par Dupuy-Montbrun, et y fut repoussée. Près de là a lieu la jonction de la Drôme et du Rhône.

LORIOL.

582 kilomètres de Paris.

Loriol est un bourg, autrefois place forte, qui compte environ 4,000 habitants. Quelques-uns lui donnent l'empereur Aurélien pour fondateur. Il a été le théâtre de scènes sanglantes dans les guerres de religion. On y trouve des filatures de soie. L'industrie principale des habitants est dans la location des carrioles, moyen de transport un peu dur, mais fort économique.

CRUAS.

589 kilomètres de Paris.

Cette célèbre abbaye de l'ordre de Saint-Benoît remonte aux premiers rois carlovingiens. C'était une de ces forteresses monastiques où l'on retrouve toutes les traces de la vie guerrière mêlée à la vie religieuse. L'histoire a gardé le souvenir de plusieurs siéges soutenus par les religieux de Cruas.

ROCHEMAURE.

609 kilomètres de Paris.

Sur la rive droite du Rhône et vis-à-vis de Montélimart se trouve placé le bourg de Rochemaure, bâti en amphithéâtre sur le flanc d'une montagne volcanique, au

pied de trois rochers de basalte dont celui du milieu, taillé à pic et de 100 mètres de hauteur, est couronné par les restes d'un ancien château fort. Dans ce bourg, on remarque une butte considérable de basalte sur le sommet de laquelle sont encore les débris d'une espèce de fort. On passe tout auprès pour monter à l'ancien château, situé sur la montagne supérieure. A la droite du château est une suite de maisons groupées en étages dans des débris de ruines volcaniques. Le château devait être immense; il est fortifié par des masses escarpées de basalte, par des murs fort élevés et d'une épaisseur considérable. Cette ruine féodale ressemble à toutes les autres ruines de châteaux et de forteresses que l'on aperçoit de distance en distance sur les pics qui forment la vallée du Rhône. Ces donjons, percés à jour, produisent l'effet le plus bizarre, quand on les voit des bateaux du Rhône. La hardiesse de leur assiette au sommet de pics presque inaccessibles, étonne, et témoigne vivement de la rudesse et de l'esprit de guerre et de destruction des temps et des pays qui avaient bâti de semblables repaires.

On entre dans le château de Rochemaure par plusieurs grandes avant-cours; mais tout n'est que ruines, confusion. On voit de vastes appartements renversés ou découverts, dont quelques-uns offrent des restes d'anciennes peintures à fresque qui ont conservé tout leur éclat : ce sont des chiffres, des écussons, des restes de monuments de l'empire féodal; on voit les ruines d'une immense salle d'armes, d'une église détruite, des citernes, des prisons, des souterrains, une espèce d'antre où l'on frappait la monnaie, des salles d'apparat, des chambres spacieuses : tout cela porte l'image de la destruction. La dernière

tour est une butte basaltique, isolée sur le plateau volcanique. Ce donjon présidait sans doute à la conservation du château; on y monte par un escalier de quatre-vingts marches, pratiqué dans la cave. Lorsqu'on est parvenu au plus haut de la tour, on est saisi d'une sorte d'effroi de se trouver sur un mont isolé d'une élévation si prodigieuse, taillé à pic, et escarpé de toutes parts. La partie qui fait face au Rhône est inaccessible et a plus de 200 mètres d'élévation. Du côté du sud, l'œil plonge dans un ravin volcanique escarpé, d'une largeur et d'une profondeur considérables; on y découvre des chutes et des courants d'anciennes laves qui descendent par ondulation jusque dans la plaine. Un torrent coule avec fracas là où était jadis une rivière de feu, et y forme une cascade bruyante; du côté de l'ouest, on aperçoit une profonde déchirure, espèce d'abîme qui sans doute est un ancien cratère.

A peu de distance de Rochemaure est l'ancien volcan de *Chenevari*. Ce fut la main puissante des Adhémar de Monteil qui posa le château de Rochemaure sur la cime d'un rocher. Ce lieu fut au XVI[e] siècle un asile pour les catholiques, et brava plusieurs fois les efforts des protestants. La forteresse ne s'est jamais relevée du dernier siége qu'elle supporta en 1621.

Après avoir appartenu aux Lévy, aux Rohan-Soubise, ces ruines sont aujourd'hui la propriété de la famille de Miraval.

MONTÉLIMART.

612 kilomètres de Paris.

Presque toutes les villes du midi de la France revendiquent la noblesse que donnent les siècles. Montélimart

est sans doute l'*Acusio Colonia* des anciens géographes. Plus tard, cette ville eut le nom de Monteil, de *Montilium* (montagne), qu'elle changea contre celui de Monteil-Adhémard, nom d'un de ses anciens seigneurs qui affranchit les habitants. De ces deux noms réunis on a fait Montélimart.

Le château qui la domine est une belle antiquité. Il est assez bien conservé.

Cette ville souffrit beaucoup pendant les guerres de religion. Elle avait, l'une des premières, adopté le parti de la Réforme. Elle fut prise par les protestants et les catholiques, qui la traitèrent également mal.

Le pont de Montélimart a acquis une certaine célébrité du combat qu'y soutinrent, en 1815, les troupes commandées par le duc d'Angoulême.

Cette ville est généralement bien bâtie. Sa situation est admirable. Elle est au milieu d'un riant paysage, sur le penchant d'une colline couverte de vignes, au confluent du Roubion et du Jabron, dont il se détache plusieurs canaux qui font mouvoir quelques fabriques, fertilisent la campagne environnante, et vont mêler leurs eaux paisibles aux flots majestueux du Rhône.

Montélimart est une ville généralement bien bâtie, entourée de murailles le long desquelles règnent, en dedans et en dehors, une double allée qui permet d'en faire le tour en voiture. Elle est percée de quatre portes qui correspondent aux quatre points cardinaux.

Montélimart a eu une seconde Jeanne Hachette, Margot Delaye. Après la bataille de Moncontour, lorsque l'amiral Coligny assiégeait la ville, Margot Delaye fit une sortie à la tête des femmes, et força l'amiral de se retirer. La ville, par reconnaissance, fit ériger un trophée à la gloire de

cette héroïne, dont on voit encore la statue dégradée sur le rempart qui fut le théâtre de ses exploits.

Auprès de Montélimart, à 27 kilomètres, se trouve Grignan, sur la limite même du département de Vaucluse. Cette ville appartenait autrefois à l'empereur Frédéric, qui l'inféoda, vers le milieu du XII[e] siècle, à Gérard Adhémar, dont l'un des descendants épousa en 1669 la fille de M[me] de Sévigné, si connue par ses *Lettres;* c'est à cet hymen que le château de Grignan doit sa célébrité. Nous engageons le voyageur oisif à faire une excursion à Grignan, pour y évoquer dans le château bien aimé de M[me] de Sévigné le souvenir de cette femme célèbre. Pour ceux qui ne peuvent pas visiter ce château, nous le représentons dans la gravure ci-contre.

M[me] de Sévigné écrivait à sa fille : « Je vois d'ici votre » belle terrasse, d'où toutes vos vues sont admirables; je » connais celle du Mont-Ventoux; j'aime fort tous les am- » phithéâtres, et suis persuadée que si jamais le ciel a » quelque curiosité de nos spectacles, ses habitants ne » choisiront pas d'autre lieu que celui-là. »

M[me] de Sévigné mourut au château de Grignan; ses cendres reposent dans l'église de Grignan, et sont recouvertes d'un marbre noir portant l'inscription suivante : *Ci-gît Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné, décédée le 18 avril 1696.*

Saint-Simon, qui recueillait l'opinon établie dans la société par les personnes qui avaient connu cette femme célèbre, s'exprime ainsi dans ses *Mémoires* : « Dans ce » temps mourut à Grignan, chez sa fille, M[me] de Sévigné, » si aimable, si excellente compagnie. Cette dame, par » son aisance, ses grâces naturelles, la douceur de son » esprit, en donnait, par sa conversation, à qui n'en

Guide à Lyon et à la Méditerranée. *Napoléon Chaix & Cie 20, r. Bergère.*

P. 186. Vue du Château de Grignan.



» avait pas extrêmement ; bonne d'ailleurs, elle savait beaucoup sans le faire paraître. »

Sa fille décéda en 1705 ; le comte de Grignan vécut jusqu'en 1714. Il ne laissa que deux filles, dont l'une se fit religieuse ; l'autre, Pauline, est devenue célèbre sous le nom de la marquise de Simiane.

VIVIERS

617 kilomètres de Paris.

Sur la rive droite du Rhône, voilà la capitale du Vivarais, la ville de Viviers, chef-lieu d'arrondissement et ville épiscopale.

Au commencement du vᵉ siècle, la ville d'Albe ayant été brûlée par les Barbares, à l'aide du feu grégeois, l'évêque Auxonius se retira à Viviers, qui n'était qu'un village défendu par un château fort. Viviers, devenu ville épiscopale, fut visité par Alaric, par les Sarrasins, et relevé de ses ruines par Charlemagne. Les évêques de Viviers se déclarèrent indépendants, entretinrent des armées et bataillèrent contre leurs voisins. Ce fut la belle époque de cette cité, qui comptait alors plus de 15,000 habitants.

Elle a été une ville de guerre importante au xvɪᵉ siècle. En 1562, elle se déclara pour le parti du prince de Condé. En 1567, les religionnaires s'assurèrent de cette place. Après l'édit de pacification, Saint-Auban, qui commandait alors dans Viviers, refusa de rendre la ville, qui fut prise d'assaut le 17 mai 1568. Saint-Auban fut fait prisonnier, condamné à 60,000 livres d'amende, et eut la tête tranchée. Lors des massacres de la Saint-Barthé-

lemy, Viviers leva de nouveau l'étendard de la révolte ; mais, défendue par une faible garnison, cette ville fut prise par les catholiques, reprise peu de temps après par les protestants, et forcée de se rendre au roi en 1557.

Aujourd'hui, vue du bateau à vapeur, Viviers plaît par son site et par la tranquillité du paysage qui l'entoure. Ses monuments importants sont tous des monuments catholiques. La cathédrale est sur un rocher élevé qui domine les environs. L'évêché est un des plus beaux de France, par ses bâtiments, sa position et les jardins qui l'environnent. Ces vastes bâtiments, comme aussi un séminaire nouvellement construit que l'on découvre très-bien du Rhône, attirent l'attention du voyageur par leur étendue et leur régularité.

Ne quittons pas Viviers sans rapporter la singulière entrée qu'y fit, le 24 août 1642, un personnage fameux dans l'histoire :

« L'éminentissime cardinal, duc de Richelieu, brisé par la maladie qui le mit au tombeau, remontait le Rhône dans un bateau où l'on avait construit une chambre de bois, tapissée de velours cramoisi à feuillage sur fond d'or. A la queue de ce bateau était attachée une barque couverte dans laquelle étaient MM. de Cinq-Mars et de Thou, prisonniers gardés par un exempt des gardes du roi et douze gardes de Son Éminence. Derrière, venaient trois autres bateaux chargés de hardes, vaisselle d'or et d'argent, avec force gentilshommes et soldats. Sur les bords du Rhône marchaient deux compagnies de chevau-légers, dont les trompettes se répondaient et faisaient retentir les échos des rochers. Un très-beau régiment de gens à pied suivait Son Éminence, et entrait pour la garder dans les villes où elle couchait. Quand on abordait, il y avait un

pont de bois qui du bateau allait à terre. On sortait le lit, garni de taffetas pourpre, dans lequel était couché le cardinal, et que portaient six hommes à l'aide de barres et de sangles bien rembourrées. Il arrivait ainsi dans les maisons où il devait loger. Mais ce dont tout le monde était étonné, c'est qu'il entrait dans les maisons par les fenêtres; car, avant qu'il arrivât, les maçons qu'il menait avec lui abattaient les croisées, ou faisaient des ouvertures aux murailles des chambres destinées à le recevoir. On dressait ensuite un pont de bois qui allait de la rue jusqu'à ces ouvertures, de manière que, sans sortir de son lit, il arrivait dans sa chambre, que ses officiers avaient tapissée de damas incarnat et violet et garnie d'un riche ameublement. C'est ainsi qu'il entra dans Viviers et qu'il en repartit le lendemain dans le même ordre. »

Ajoutons que les deux malheureux prisonniers, traînés par Richelieu depuis trois mois à sa suite, furent décapités à Lyon le 12 septembre 1642, et que lui-même mourut avant la fin de l'année.

DONZÈRE.

619 kilomètres de Paris.

Le village et l'abbaye de Donzère furent donnés aux évêques de Viviers par Charles le Chauve en 877. Le château date du commencement du XVIe siècle. Il est ruiné.

Les vins rouges de Donzère sont fort estimés. C'est le seul commerce de ce village, qui compte 1,500 habitants.

PIERRELATTE.

626 kilomètres de Paris.

Petit bourg mal bâti dont le territoire produit du vin, des noix, du grain et de la soie. Une tradition populaire

veut que la roche au pied de laquelle est située Pierrelatte y ait été apportée par un géant. Un château fort exista au sommet. Le baron des Adrets s'en empara, et la garnison tout entière fut passée au fil de l'épée ou précipitée du rocher.

BOURG-SAINT-ANDÉOL.

634 kilomètres de Paris.

Saint-Andéol est la ville sainte du Vivarais.

Cette petite ville est fort agréablement située sur la rive droite du Rhône, dans un pays fertile et bien cultivé. Son origine remonte au delà du IIIe siècle, époque où l'on croit que saint Andéol y fut martyrisé par l'ordre de l'empereur Sévère. Le baron des Adrets, à la tête du parti protestant, s'empara de Bourg-Saint-Andéol en 1562. Les catholiques le reprirent la même année; mais il retomba de nouveau au pouvoir des protestants en 1577. Les environs de Bourg-Saint-Andéol sont très-agréables. Dans la partie septentrionale de sa belle et vaste église, on voit un tombeau romain en marbre blanc veiné de bleu. Près de la ville est une grotte curieuse, taillée dans le roc vif, située entre deux gouffres profonds. Cette grotte offre un des monuments gaulois les plus remarquables: c'est un temple du dieu Mithras.

LA PALUD.

635 kilomètres de Paris.

Cette petite ville était autrefois fortifiée. Elle a appartenu aux templiers, qui y avaient une maison de leur ordre. Les papes d'Avignon s'en emparèrent

PONT-SAINT-ESPRIT.

643 kilomètres de Paris.

La petite ville de Pont-Saint-Esprit est bâtie sur la rive droite du Rhône. On la nommait autrefois Saint-Saturnin ; elle changea ce nom au XIIIe siècle contre celui de son célèbre pont sur le Rhône. Voici ce qu'on raconte sur l'origine de ce pont si hardi, si élevé, si étendu et si solide :

Un moine rêva, en 1263, qu'il voyait des langues de feu se poser sur le Rhône de distance en distance ; il alla le lendemain compter son rêve au supérieur Jean de Thiauge. Celui-ci interpréta le songe comme un ordre donné par Dieu à la communauté de bâtir un pont sur le Rhône ; par malheur, la communauté n'avait pas le sou. Mais le prieur était homme de ressources : il envoya tout le couvent en quête, et chaque moine fit si bien sa ronde, que deux ans après, saint Louis régnant, Jean de Thiauge en posa la première pierre en l'honneur de la Sainte-Trinité. Le pont Saint-Esprit, nommé ainsi des langues de feu auquel il doit son érection, fut donc commencé en 1265 et terminé en 1309. Chacune de ses arches fut baptisée et reçut un nom. Cette appellation avait un but : c'était, en cas de malheurs causés par le Rhône, d'indiquer vers quel point il fallait porter secours.

Depuis près de six cents ans, ce pont brave l'impétuosité du Rhône, qui est en cet endroit d'une rapidité incroyable. Vu de face, on le prendrait pour une immense muraille jetée d'une rive à l'autre et supportée sur une suite d'arcades. Sa longueur est en effet de 840 mètres et sa largeur de 4 mètres 40 centimètres d'un parapet

l'autre. Il se compose de vingt-trois arches à plein cintre, dont dix grandes et quatre petites. Chaque pile est en outre percée d'une petite arcade, au-dessus de l'éperon, pour l'écoulement des grandes eaux. Les deux tiers du pont sont bâtis sur le roc et le reste sur pilotis, et soit par caprice ou ignorance de l'architecte, ou par la difficulté du terrain, il n'est pas bâti en ligne droite.

Les encorbellements pratiqués sur chaque pile permettent aujourd'hui aux voitures de se croiser sur ce pont étroit. Il y a une vingtaine d'années qu'il n'en était pas ainsi, deux voitures ne pouvaient s'y rencontrer.

La ville a 4 à 5,000 habitants; elle est mal percée, très-mal pavée et n'a de remarquable que sa citadelle, assez forte, qui garde les avenues du pont.

A 3 kilomètres de Pont-Saint-Esprit est l'ermitage de Saint-Pancrace. La seule chose curieuse qu'il renferme est un puits dont l'eau se trouve au niveau du Rhône, de sorte qu'une pierre met, disent les habitants, trois minutes et demie à descendre, et un seau, une heure à monter.

COUP D'ŒIL SUR LA PROVENCE.

Disons quelques mots généraux sur le pays que nous parcourons :

On a donné un peu légèrement à la Provence le titre de *Jardin de la France.* A la vérité, il y pleut rarement, et sa tiède température y permet la culture de quelques plantes exotiques; mais on y cherche vainement ces belles végétations de l'Alsace, cette fraîcheur de la Normandie, si riche en vergers et en pâturages. Les yeux, que fatigue une incessante réverbération, n'aperçoivent au loin que des campagnes blanchâtres au milieu desquelles surgissent des masses de rocs pelés et comme écorchés par le vent. Çà et là quelques traces d'une pâle verdure, quelques bouquets de pins au morne feuillage; partout ailleurs, l'image de l'aridité, de la langueur. Tel est l'aspect que présente la Provence, depuis Montélimart jusqu'à Marseille. Les yeux du voyageur rencontrent des paysages plus gracieux aux environs d'Avignon. Autour de la vieille ville papale, c'est au contraire une véritable oasis de verdure. On doit la richesse de ces belles campagnes à l'ancienne administration des papes, qui y sut si bien recueillir et distribuer les eaux pour en féconder le sol; mais plus loin la terre reprend bientôt, jusque sur les côtes, son reflet brûlant, son aspect calcaire.

La Provence tire son nom, comme on sait, du mot latin *Provincia* que lui avaient donné les Romains. Elle forme les départements des Basses-Alpes, du Var, des Bouches-du-Rhône et une portion de celui de Vaucluse. Elle est mon-

tagneuse, si on en excepte le terrain qui s'étend le long des côtes depuis Marseille jusqu'au Rhône. Cette partie, étant fort basse et inclinée, entretient le courant qui va d'orient en occident.

Les sables entraînés et charriés par le Rhoône ont comblé plusieurs ports qui existaient au temps des Romains. C'est vers les embouchures du Rhône que l'on trouve les salines de Berre et l'île de la Carmargue, qui nourrit de nombreux troupeaux de chevaux et de bœufs sauvages.

Dans la partie orientale des côtes, depuis Marseille jusqu'au Var, la végétation se montre plus active et les sources plus abondantes. Les oliviers, les orangers, les citronniers, les grenadiers apparaissent en pleine terre.

Dans cet espace sont compris *Géménos*, chanté par Delille; Saint-Pons aux sources mouvantes, aux vertes guirlandes de pampres, fraîches oasis au fond de quelques collines dépouillées; Hyères, renommée par ses bois d'orangers, mais dont le printemps perpétuel fut impuissant à ranimer le célèbre Méhul, qui vint y terminer sa languissante vie; et enfin la petite ville de Cannes, autrefois obscure, inconnue. Cette plage est devenue immortelle par les souvenirs du grand homme qu'elle rappelle; on montre encore l'olivier sous lequel Napoléon passa au bivouac les quelques heures qui suivirent son débarquement en 1815.

Dans tout le pays qui s'étend depuis Sistéron jusqu'aux Alpes, en passant par Digne, la culture de la vigne cesse presque entièrement. Tous les soins se tournent vers les bestiaux, qui deviennent le principal objet de commerce. La chasse aux chamois est l'occupation favorite et lucrative des habitants de Colmay, de Barcelonnette, etc.

A Barcelonnette, on est à 1,200 mètres au-dessus du niveau de la mer ; l'air y est habituellement très-froid et la récolte tardive.

La plus grande chaleur que l'on ait éprouvée sur les côtes, en Provence, est celle de 1774. Le thermomètre, exposé au soleil, s'éleva à Marseille jusqu'à 47 degrés ; année commune, il se maintient en été entre 20 et 25 degrés.

La Provence a aussi éprouvé de grands froids. Dans les hivers de 1709, 1768, 1789, le mercure descendit à 10 degrés au-dessous de zéro, et à 5 degrés déjà les orangers périssent.

Peu de contrées éprouvent aussi puissamment que la Provence l'influence des vents sur la température. Le plus fréquent, le plus impétueux de tous, est le vent du nord-ouest, appelé le *mistral*,

On connaît le vieux proverbe du pays :

Le mistral, le Parlement et la Durance,
Sont les trois fléaux de la Provence.

Un auteur a appelé la Provence *une gueuse parfumée*. Il est certain qu'on n'y recueille pas la moitié du grain nécessaire pour nourrir ses habitants ; tandis que son territoire sec et sablonneux est couvert de grenadiers, d'orangers, de palmiers, etc.

Parmi ses productions les plus estimées, l'huile a acquis une réputation méritée. Quant aux vins, qui dans ce pays sont noirs et épais, on peut dire qu'ils doivent leur âpre consistance au peu de soin que l'on apporte à leur fabrication ; cela tient au caractère des habitants. On rencontre dans les mœurs provençales et chez le bas

peuple un sentiment de méfiance et de répulsion chaque fois qu'il s'agit de lui faire adopter une idée nouvelle.

On ne trouve pas les Provençaux beaucoup plus avancés sous le rapport des commodités de la vie. A moins d'être assez heureux pour ne séjourner que dans les villes, on ne rencontre que de détestables auberges sur les grandes routes; même physionomie, même dénûment que dans les *posadas* d'Espagne, dont la Provence rappelle par plus d'un trait les mœurs et le caractère. Entre autres points de ressemblance, on voit les habitants des campagnes des deux pays se vêtir de drap et de laine dans les brûlantes chaleurs de l'été, tout comme en hiver. Le paysan provençal n'est point non plus enclin à s'enivrer, et rarement un plat de viande apparaît sur sa table, dont les légumes secs, l'ail et l'oignon font tous les frais. Le défaut de pâturages fait que le laitage et les bœufs y sont de mauvaise qualité et peu abondants.

Malgré cet inconvénient, la population est saine et vigoureuse. Les femmes d'Arles et de Marseille sont très-jolies; leurs yeux sont noirs et brillants, et leurs dents fort belles. La femme d'Arles est la reproduction ou plutôt la conservation du beau type gallo-romain. La femme de Marseille, avec son petit front, sa petite tête, vive et gracieuse, rappelle fidèlement, dans les classes populaires surtout, le caractère de la beauté grecque.

Les Provençaux ont l'humeur gaie, l'esprit rusé et sagace; mais ils sont emportés et violents.

Les Romains affectionnaient la Provence, et, cependant, on demeure étonné du peu de vestiges qu'y ont laissés les maîtres du monde. A peine quelques arcs de triomphe, quelques mausolées témoignent-ils de leur occupation. On ne trouve pas à Marseille un seul morceau d'architec-

ture romaine. Heureusement Nîmes, Arles, Orange, renferment assez de merveilles pour prouver aux incrédules que Rome a passé par là.

Revenons maintenant à notre itinéraire.

MORNAS.

648 kilomètres de Paris.

Le 8 juillet 1562, le château de Mornas, tombant en ruine depuis le séjour des papes, fut forcé de se rendre aux protestants, sous les ordres de Dupuy-Montbrun. Tous ceux qui se trouvèrent dans la citadelle furent tués ou précipités du rocher au bas duquel, d'autres soldats les recevaient sur la pointe de leurs piques. Les cadavres dépouillés du capitaine Lacombe et de ses principaux officiers furent ensuite jetés dans un bateau et abandonnés au cours du Rhône, avec cet écriteau à l'adresse des Avignonnais : *Laissez passer les porteurs, ils ont payé le péage à Mornas.*

Ce fait atroce fut accompli en représailles d'un fait non moins atroce qui s'était passé peu auparavant. Les catholiques, s'étant introduits dans Mornas par surprise, égorgèrent la garnison, et comme c'était quelques jours avant la Fête-Dieu, les plus fervents d'entre les vainqueurs tendirent le devant de leurs maisons avec la peau des cadavres des barons protestants. Le baron des Adrets apprit le fait et il envoya Dupuy-Montbrun reprendre Mornas.

Il est impossible de rêver un point de vue plus rempli de souvenirs historiques que celui qu'on découvre à travers les déchirures de ces ruines. A l'orient, les cimes des Alpes maritimes ; au nord, Valence que nous avons quittée ; au midi, Avignon où nous arriverons bientôt ; à

l'occident, les plaines du Languedoc jusqu'au mont Lozère; et toute cette circonférence renfermant le camp où Bellovèse rassembla ses troupes pour envahir l'Italie ; le champ de bataille où le consul Cepion, tout chargé de l'or de Toulouse, et son collègue Manlius, laissèrent étendus, sous l'épée et la hache des Teutons et des Kimris, quatre-vingt mille soldats romains et quarante mille esclaves.

Voici encore, vers le midi, Roquemaure, où Annibal traversa le Rhône pour aller gagner les batailles de Trebia, de Trasimène et de Cannes; Orange, où Domitius Œnobarbus entra en vainqueur monté sur un éléphant, et, enfin, tout un horizon de gigantesques souvenirs.

C'est à Mornas que l'on commence à bien sentir, au langage des habitants, l'approche des pays de langue romane. Dès Valence, un léger accent colore déjà la langue. A Montélimart, il l'altère; à la Palud, il la change en un patois inintelligible pour les hommes du Nord. Représentez-vous cet Anglais qui parlait sept langues, et qui avait été obligé, pour se faire servir deux œufs frais, de s'accroupir dans un coin et de chanter comme une poule qui pond.

Le bourg de Mornas est très-ancien; on y voyait naguère les restes bien conservés d'un temple romain.

PIOLENC.

651 kilomètres de Paris.

Petit bourg qui a conservé son enceinte de murailles. L'église, adossée à un château en ruine, le domine. C'était autrefois une baronnie appartenant à un monastère, sous la dépendance de Cluny.

ORANGE.

658 kilomètres de Paris.

Autrefois capitale de la principauté de ce nom, bâtie à l'extrémité d'une plaine arrosée par deux rivières et au pied d'une colline que protégeait une forte citadelle rasée par les ordres de Louis XIV, Cette cité ancienne fut l'une des quatre villes du peuple cavare. Après la possession romaine, qui dura plusieurs siècles, les Bourguignons et les Visigoths l'occupèrent. Ils en furent chassés par les rois de France.

Au temps de Charlemagne, Guillaume-au-Cornet en chassa les Sarrasins, et le monarque, pour le récompenser, en fit le premier prince d'Orange.

Cette ville fut une de celles qui eurent le plus à souffrir au temps des guerres de religion. Elle fut le théâtre de scènes horribles qui ont gardé dans l'histoire le nom de *massacres* d'*Orange.*

Sa population est de 8 à 9,000 âmes. De sa principauté, de son évêché, de toutes ses grandeurs passées, il ne lui est demeuré qu'un tribunal et une sous-préfecture.

Les maisons de cette ville sont belles, en général; mais ses rues sont étroites et mal percées.

A quatre cents pas d'Orange, sur la route de Marseille, se trouve un magnifique arc de triomphe de 22 mètres de largeur sur 20 de hauteur; il est percé de trois arcades. Cet arc a vainement exercé pendant de longues années la critique des antiquaires. On aurait dû reconnaître que ce monument, comme beaucoup d'autres de ce genre, fut élevé non seulement à la gloire de

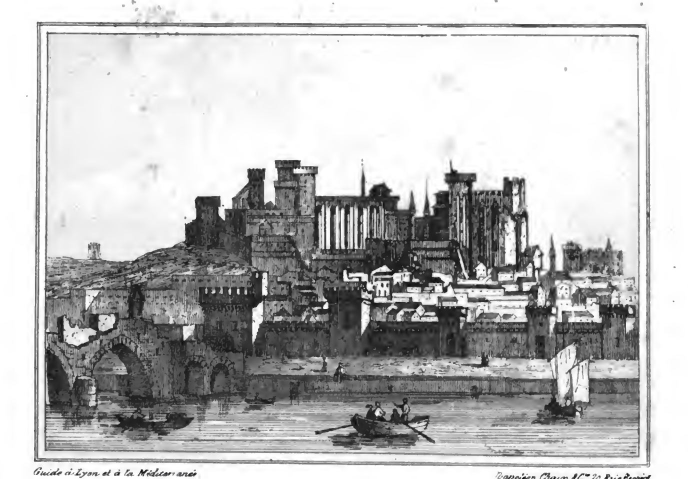
Marius, vainqueur des Cimbres, mais encore pour perpétuer collectivement le souvenir de toutes les belles actions des généraux romains en Provence. Il a quatre faces plus ou moins endommagées, qui se distinguent les unes des autres par des ornements et des bas-reliefs différents.

On trouve encore à Orange les ruines d'un théâtre romain, bâti en demi-cercle et adossé à une colline dont la pente portait les gradins. Les hommes, plus que le temps, l'ont horriblement dégradé. La façade est un mur immense de 40 mètres de hauteur, de 80 de longueur et de 4 d'épaisseur; il est construit de pierres énormes liées entre elles par leur propre masse et sans ciment; une belle corniche le couronne. A chaque extrémité de la façade et en dehors de la courbe de l'amphithéâtre, s'élève un grand bâtiment carré, destiné sans doute au logement des acteurs et des personnes attachées au théâtre. Il ne reste plus rien des gradins, mais plusieurs des voûtes et des galeries qui les portaient subsistent encore. On évalue à six mille le nombre des personnes assises que pouvait contenir ce théâtre.

SORGUES.

675 kilomètres de Paris.

Sorgues est un bourg de 3,000 âmes, fermé autrefois de murailles, et situé sur la rivière de Sorgues, qui sort de la célèbre fontaine de Vaucluse, à quelques pas de l'embouchure de cette rivière dans le Rhône. Sorgues doit son nom à un ancien pont qui a été détruit. Les comtes de Toulouse avaient à Sorgues un vaste château qui devint, sous les papes, un magnifique palais. Le baron des Adrets



Guide à Lyon et à la Méditerranée — *Impression Chaix & Cie 20, Rue Bergère*

Vue d'Avignon

n'en laissa que les murailles et deux tours que l'on voit encore aujourd'hui.

Nous devons avertir le voyageur que l'on signale Sorgues, ainsi qu'Avignon, Arles et Tarascon, comme une des contrées de France où l'on observe les plus belles femmes. On assure même que Sorgues mérite d'être mentionné particulièrement à ce sujet : on est surpris de trouver dans ce bourg une foule de femmes remarquables, tant par la régularité de leur profil que par des lèvres de corail, des dents d'une blancheur éblouissante et des yeux grands et noirs comme ceux des jeunes filles de Syracuse et d'Athènes. Une femme laide est ici littéralement une exception. Le voyageur fera bien de vérifier par lui-même la véracité de ce fait. Il saluera la Sorgues, cette rivière sur les bords de laquelle a vécu longtemps dans l'étude et dans l'isolement Pétrarque, qui l'a chantée.

AVIGNON.

692 kilomètres de Paris.

Avignon est la ville du moyen âge: des rues étroites, tortueuses, formant un labyrinthe inextricable ; des hôtels ou plutôt des palais à côté de chétives masures dont un rideau de pourpre masque la façade lézardée ; les branches élevées des peupliers se mariant avec les flèches des clochers gothiques, découpés à jour, travaillés comme de la dentelle ; partout des dômes, des coupoles, des tourelles qui, ainsi que les Madones nichées à chaque angle des rues, attestent la longue domination du saint-siége et la résidence des papes ; des maisons en auvent, avec six étages ; des usines, de vastes prairies coupées par des ruisseaux d'eau vive; des canaux alimentés par la fontaine

de Vaucluse, faisant mouvoir des moulins à soie; des jardins entourés d'une haie d'aubépine, assez grands pour y loger des milliers d'habitants; l'aspect et les travaux des champs au milieu de la cité : des faneurs s'appuyant sur leurs râteaux, à vingt pas d'un atelier où se tissent les *florences* si recherchées; des places plantées d'arbres; enfin, tous les contrastes, toutes les harmonies, couronnés par un ciel d'azur, éclairés par un soleil méridional: tel est Avignon dans son ensemble.

L'antiquité n'y a laissé que de rares vestiges, que d'incomplets souvenirs. Les Grecs venus de l'Ionie, les légions de Marius et de César, les gardes prétoriennes des successeurs d'Auguste ont glissé sur son sol. Pourtant l'existence d'Avignon remonte à une époque très-reculée. Plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, les Massaliotes y établirent des comptoirs et y introduisirent le culte de Diane, la grande déesse. Déjà s'élevait sur le plateau inférieur du rocher des Doms un temple dédié à Hercule et construit sans doute par les Tyriens navigateurs.

Avant sa réunion à la France, Avignon a passé de main en main comme une monnaie courante. Métropole des Cavares, peuple de race gallique, unie à la confédération ligurienne, alliée de Tyr et de Massalie, tour à tour occupée par les Burgundes, les Ostrogoths, les Francs-Austrasiens, les Arabes, cette ville fut délivrée de ces derniers par Childebrand, frère de Charles-Martel, après une lutte acharnée qu'atteste le nom de *rue Rouge* donné à une rue qui fut teinte de sang.

Après la mort de Charlemagne, Avignon fit partie du royaume d'Arles et de Bourgogne fondé par Boson. Détachée de ce royaume, cette ville eut pour seigneurs, d'abord le comte de Forcalquier, puis le comte de Toulouse; en-

suite Avignon prit rang parmi les communes-républiques du midi de l'Europe, qui s'administraient elles-mêmes, battaient monnaie, élisaient leurs magistrats, etc., avec *podestats*, *consuls* et *sénat*. Avignon acquit une telle importance, que les habitants résistèrent aux armes de Louis VIII se disposant à une croisade contre les Albigeois. Les magistrats offrirent à Louis le passage du Rhône sur le pont de Saint-Benezet; mais ils firent adapter un pont de bois au pont de pierre, de sorte que les Français pouvaient traverser le fleuve sans entrer dans la ville; l'accès n'en était permis qu'au roi, au cardinal légat et aux principaux chefs. Mais Louis VIII demanda à traverser Avignon le casque en tête, la lance au poing, et suivi de ses hommes d'armes. Le refus de la ville fut énergique, et le siége commença. Après une résistance de trois mois, pendant lesquels la peste et les combats enlevèrent aux Français plus de vingt mille hommes; les Avignonnais capitulèrent le 12 septembre 1226. La vengeance du roi et du légat fut terrible: Avignon fut écrasé de contributions de guerre; ses murs furent détruits, ses fossés comblés; trois cents maisons et les tours de l'intérieur furent rasées.

Au XIV[e] siècle, les luttes sanglantes des Guelfes et des Gibelins servirent de prétexte à Clément VI pour ne pas se rendre à Rome. Ce pape vint à Avignon en qualité d'hôte; le voisinage du Comtat venaissin, qui faisait partie du saint-siége, semblait justifier cette détermination. En 1348, Clément VI fit l'acquisition de la ville et de l'État d'Avignon, au prix de quatre-vingt mille florins qui ne furent jamais payés; cette vente fut l'œuvre de la reine Jeanne de Naples.

De cette époque date la prospérité d'Avignon, son im-

portance en qualité de capitale du monde chrétien ; de là ses nombreuses églises, ses couvents, ses chapelles, ses sept confréries de pénitents ; de là le penchant de la population, son goût pour les arts développé par de continuels rapports avec l'Italie. Cet accroissement rapide, ces flots d'habitants qui se pressaient dans son sein, cette élégante ceinture de murailles dont l'entourait la prévoyance de ses nouveaux souverains, son palais où Urbain V reproduisait les enchantements des cours d'amour, sa belle Laure et les chants de Pétrarque, tout cela : Avignon l'expia cruellement par cinq invasions de la peste.

Ce fléau porta un coup terrible à sa population, qu'acheva d'affaiblir l'éloignement des papes.

Avignon et le Comtat, pressés de tous côtés par la France, entourés d'un cordon de douanes qui paralysaient leur agriculture et leur commerce, ne pouvaient manquer d'être absorbés par un puissant voisin. Cet événement arriva le 14 septembre 1791. Quelques années après, le Directoire décréta qu'en vertu du traité de *Tolentino*, Avignon et le Comtat venaissin étaient réunis à la France. La cité papale est devenue le chef-lieu du département de Vaucluse. Le palais des papes a été transformé en caserne d'infanterie. Une industrie nouvelle apportée de Smyrne, au péril de ses jours, par le Persan Althen, qui, en reconnaissance des trésors dont il dotait le Comtat, devait mourir à l'hôpital, la garance a envahi les couvents, les chapelles, les églises, changés en magasins et en usines. Chaque heure efface les vestiges du passé, crée d'autres besoins, d'autres rapports, d'autres intérêts ; et cependant, dans ses mœurs, dans son langage, dans le ton d'esprit de ses habitants, Avignon sera encore longtemps la *Rome française.*

Les remparts d'Avignon sont encore sa plus belle décoration; flanqués de tours de distance en distance et percés de sept portes, ils forment autour de la ville un ovale d'environ 5 kilomètres. L'église métropolitaine, Notre-Dame-des-Doms, est bâtie au sommet du rocher qui domine Avignon; le porche est un des plus curieux de France. On remarque dans cette église le mausolée du pape Jean XXII, chef-d'œuvre du gothique fleuri, le trône archiépiscopal, ancien siége des papes, le tombeau de Louis de Berton, dit le brave Crillon, etc.

Il faut visiter encore l'ancienne succursale des Invalides. L'hospice des aliénés possède le plus beau Christ d'ivoire connu : il est haut de 70 centimètres et d'une seule pièce, à l'exception des bras. Canova resta plusieurs heures en extase devant ce merveilleux ouvrage de Jean Guillermin. La chronique raconte qu'il avait été jugé digne de racheter la vie d'un condamné à mort.

Cette ville a acquis une triste célébrité par les crimes et les excès dont elle fut le théâtre en 1815. Le maréchal Brune y fut assassiné dans une auberge, aujourd'hui l'*hôtel du Palais-Royal;* on y voit encore une glace brisée par une balle.

Les fêtes de Noël ramènent chaque année, à Avignon, une de ces solennités populaires où de vieux restes de superstition païenne se mêlent aux touchantes traditions de la religion du Christ.

Le 24 décembre est arrivé; avec lui, la joie et le bonheur. Qu'importe que la neige, bien rare d'ailleurs, tombe en épais flocons! On rit, on chante devant un feu pétillant, et chacun attend avec impatience l'heure du banquet. La table est dressée chez l'aïeul : enfants et petits-enfants accourent à l'envi. Cette table est décorée avec une re-

cherche symbolique. A un des angles, le *calendaou*, souvenir des calendes de décembre et de la domination romaine : c'est un large pain, dans la pâte duquel on a mêlé du beurre, et que surmonte une boule, image de la terre; sur cette boule est planté un rameau de verdure. Le *calendaou* est entamé seulement le jour de l'an ; on donne le premier morceau à un pauvre, le reste est distribué dans la famille.

Des chandelles bariolées de diverses couleurs éclairent le banquet. Au sortir de la table, on les éteint soigneusement, car elles doivent servir à tous les repas pendant la durée des fêtes : telle est la règle. A leur clarté, vous pouvez distinguer les mets qui surchargent la table ; mets également de convention : de la morue à la provençale, des dorades sur le gril, des cardons, des sarcelles, des truffes, des escargots, des beignets avec une multitude d'assiettes de dessert : figues, raisins, olives, amandes, nougat rouge, blanc, rose, et une pile de gâteaux au beurre, découpés à jour, qu'on appelle des *fougasses*.

Cependant le chef de la famille a choisi un tronc d'arbre fruitier : l'énorme bûche est apportée en pompe, et placée dans la cheminée, sur le foyer ardent ; car on attache un présage à la manière dont elle brûle, quoiqu'elle doive durer jusqu'au jour de l'an : c'est le *cachafio*. S'il ne s'enflamme qu'avec lenteur, signe de mort prochaine pour un des assistants. Le chef de la famille, armé d'un verre de vin généreux, fait une libation et en arrose le *cachafio*, cérémonie d'origine païenne, mais accompagnée de prières, et d'un signe de croix que l'on trace sur cette énorme bûche. Chacun ensuite. par rang d'âge, mouille ses lèvres au verre de libation, en prononçant une prière, pour appeler la bénédiction céleste sur

le repas de la veille de Noël. Tout cela fait, on se met à table, où il faut goûter de tous les mets, quel qu'en soit le nombre.

Arrivent le dessert et les chants ; mais rien de profane : tout dans cette soirée porte un caractère religieux. Alors la plus jeune des filles de la maison, d'une voix fraîche et pure, chante un *noël* provençal de Saboli ou de Peyrol.

Les heures ont fui avec rapidité, la cloche retentit, appelant les fidèles à la maison de la prière. Vite, on court à la messe de minuit.

Le lendemain, on revient où l'on a soupé la veille ; c'est l'usage. Toutes les fêtes de Noël se célèbrent dans la même maison ; on y revient pour manger la *dinde classique ;* puis on va visiter les *Nativités.*

De pareils usages font le charme des vieilles mœurs, l'attrait de cette époque de nos annales où tout était pacifique, où la religion se mêlait aux moindres actes de la vie, comme pour les ennoblir.

Le passé d'Avignon est trop riche en souvenirs, il a été trop prodigue de monuments de tout genre, pour que nous ne donnions pas ici une statistique de tout ce qui est curieux à visiter dans cette ville.

La population actuelle d'Avignon est de 35,000 habitants ; son revenu ordinaire est de 576,856 francs.

Le produit agricole, qui consiste en racines de garance, feuilles de mûrier, céréales, chardons, vins, etc., s'élève à 4,300,000 francs.

Le produit industriel, en soieries, poudre de garance, papeteries, etc., s'élève à 12,000,000 francs.

Le chiffre du mouvement commercial est de 62,000,000 francs.

La ville renferme la bibliothèque du musée Calvet, qui contient 60,000 volumes et 1,200 manuscrits.

Il y a deux musées distincts : l'un, d'archéologie, appelé musée Calvet ; l'autre, d'histoire naturelle, qui porte le nom de musée Requien.

Dans le premier sont, outre la bibliothèque sus-mentionnée, un très-grand nombre d'inscriptions, tant grecques que latines, de bas-reliefs et de statues de l'antiquité et du moyen âge ; un médailler d'environ vingt mille médailles, une série de sceaux et de bulles de plomb, des camées, une collection des plus considérables de poteries, d'urnes, de vases en verre, de statuettes en bronze, d'armes et d'objets de toutes sortes, appartenant à l'art païen ou à l'art chrétien ; une galerie de tableaux, dont la partie ancienne offre un grand intérêt pour l'histoire de la peinture, et dont la partie moderne est surtout remarquable par de belles toiles de Vernet. Ce musée offre encore une salle de portraits des notabilités vauclusiennes, plusieurs statues modernes, parmi lesquelles on doit citer la *Cassandre* de Pradier et le *Faune* de Brian, et une foule de gravures et de dessins originaux, au nombre desquels figurent les vues des ports de France, dessinées par Joseph Vernet.

Le musée Requien renferme une bibliothèque spéciale d'histoire naturelle, qui est une des plus complètes de France ; de très-belles collections en minéralogie, en fossiles, en coquilles vivantes, en zoologie ; enfin, un herbier, composé de quarante mille échantillons, non compris l'herbier complet de M. Loiseleur des Longchamps, et celui de l'abbé Guyot Desfontaines, peuplé d'environ six mille végétaux de pleine terre et quatre ou cinq mille de serre.

Les monuments les plus curieux d'Avignon sont :

1° Ruines antiques d'un hippodrome au quartier de la Madeleine, et d'un théâtre antique dans le jardin de M. le docteur Clément, place Saint-Pierre.

2° Église métropolitaine, style roman, avec porche et coupole byzantins. — Beaux restes de peinture, par Simon de Sienne. — Tombeau gothique du pape Jean XXII. — Tableaux estimés.

3° Chapelle et campanile de Saint-Ruf, style roman, propriété privée dans le territoire et au midi d'Avignon.

4° Pont et chapelle de Saint-Benezet, sur le Rhône, style roman, fin du XIIe siècle.

5° Palais des papes, servant de caserne d'infanterie, style ogival, XIVe siècle. — Fresques considérables d'un peintre habile du XIVe siècle, dont les érudits n'ont pas encore découvert le nom.

6° Remparts, même style, seconde moitié du XIVe siècle.

7° Église de Saint-Agricol, constructions principales du XIVe siècle, façade du XVe. — Autel-tombeau des Doni, Renaissance. — Maître-autel de Péru, XVIIe siècle. — Tableaux estimés.

8° Église de Saint-Pierre, constructions principales du XIVe siècle, façade et chaire à prêcher de la fin du XVe. — Autel-tombeau de Perrin Papaille, Renaissance. — Vie de saint Antoine de Padoue, par Parrocel, dix tableaux.

9° Église de Saint-Didier, construite en 1356. — Monument dit *du roi René*, exécuté en 1480 par un artiste italien nommé François.

10° Église de Montfavet, style ogival, fin du XIVe siècle, dans la campagne d'Avignon.

11° Clocher et chevet de l'église abbatiale de Saint-Martial, style ogival, fin du XVe siècle. — Morceaux d'une

fenêtre au nord, réputés sous la dénomination de *fleurs de lis sans fin.*

12° Clocher tronqué du couvent des Cordeliers, style ogival du XVe siècle.

13° Bâtiments de Saint-Jean, façade méridionale et tour du XVe siècle.

14° Tour du beffroi de l'ancien hôtel de ville, XIVe siècle, sommet du XVIe.

15° Hôtel des monnaies, servant d'hôtel de ville provisoire, premières années du XVIIe siècle.

16° Hôtel de Crillon, rue de la Masse (propriété privée), XVIIe siècle.

17° Église de l'Oratoire, construite en 1730. — Beau tableau de N. Mignard.

18° Chapelle des Pénitents noirs, XVIIe siècle. — Très-beaux tableaux et admirable Christ d'ivoire.

Nota. Il existe encore de beaux tableaux dans l'église de Saint-Symphorien et dans celles des Pénitents gris et blancs.

Aux environs d'Avignon, on doit visiter :

1° A Cavaillon, arc antique situé à l'un des angles de la ville. — Ancienne église cathédrale, style roman du XIIe siècle. — Tableau remarquable représentant saint Véran, par Mignard.

2° A l'Isle, église paroissiale, style ogival. — Chevet remarquable.

3° A Saumanes, église paroissiale, cloche romane ou gothique avec inscription,

4° A Thor, église paroissiale, style roman du XIIe siècle, porte méridionale et clocher remarquables.

5° A Vaucluse, église paroissiale, style roman du XIe siècle. — Ruines d'un ancien château dit de Pétrarque,

style gothique, fontaine considérée comme une merveille de la nature.

6° A Apt, ancienne église cathédrale, style roman du xe ou xie siècle.—Beaux vitraux gothiques.—Crypte sous le chœur et caveau funéraire sous la crypte.—Hôpital de Saint-Castor.

7° A Bonnieux, pont antique, dit *pont Julien.* — Église paroissiale, style roman, chapelle rurale de Saint-Symphorien, style roman.

8° A Buoux, fort construit au xiie siècle.

9° A Cadenet, église paroissiale, style ogival. Les fonts baptismaux sont formés d'une vasque antique en marbre blanc, présentant un très-beau bas-relief.

10° A Cucuron, autel remarquable par un bas-relief de Puget.

11° A Grodes, abbaye de Sénanque (propriété privée), chapelle, cloître, salle capitulaire, style roman du xiie siècle, dans le meilleur état de conservation.

12° A Pertuis, église paroissiale, style ogival, offrant de l'intérêt surtout par la richesse de l'ornementation des voûtes.

13° A Villeneuve-lez-Avignon, tour du Pont, — fort Saint-André, — église paroissiale et ruines de l'église des Chartreux : le tout du xive siècle. — Peintures à fresque à la voûte de la chapelle du réfectoire des Chartreux, par un artiste du xvie siècle. — Anciens tableaux sur bois dans l'église ; à l'hôpital, tombeau gothique du pape Innocent V. — Tableau sur bois attribué au roi René. — Portrait de la marquise de Gange, en sainte Rose de Lima, par N. Mignard ; et autres tableaux remarquables. — Sur le coteau, ruines d'une croix gothique du xve siècle. — On fait le trajet d'Avignon à Villeneuve par une

promenade où le plus ravissant panorama ne cesse de réjouir la vue.

14° A Remoulins, pont du Gard, aqueduc antique de la plus grande beauté.

Avignon a donné le jour à un grand nombre de personnes célèbres; nous ne saurions les citer toutes; mais en voici du moins quelques-unes :

Dans les armes : le brave Crillon, le chevalier Folard, le duc de Crillon-Mahon.

Dans les sciences : l'astronome de Tonduti, le géomètre Pezenas et le naturaliste Requien.

Dans les lettres : les érudits Joseph-Marie de Suarès, S. Reboulet, marquis de Cambis-Velleron, marquis de Caumont, E. Calvet, F. Arthaud, marquis de Fortia d'Urban, le prédicateur Poulle, le poëte Hippolyte Morel.

Dans les beaux-arts : les peintres Pierre Mignard, Pierre et Ignace Parrocel, Claude-Joseph Vernet; les sculpteurs Jean-Baptiste Peru et Chastel; les architectes Mignard et Franque; les musiciens Mouret, Morenas et les frères Trial.

Avignon a donné le jour à des femmes restées célèbres, et parmi elles, la belle Laure, la marquise de Gange dite *la belle Provençale*, et l'actrice-auteur Mme Favard.

D'AVIGNON A TARASCON.

Après avoir quitté Avignon, la ville papale, on traverse Rognonas, qui n'a rien de remarquable que la station qui y est établie, puis une seconde station à Cadillan, et sur laquelle, malgré nos recherches, nous ne trouvons pas le plus petit mot à dire. Enfin nous arrivons à Tarascon.



Guide à Lyon et à la Méditerranée

Napoléon Chaix & Cie 20 Rue Bergère

P 212

Vue du Pont du Gard

Guide à Lyon et à la Méditerranée

Napoléon Chaix & Cie 20, r. Bergère

P 219

Vue du Château de Tarascon

TARASCON.

703 kilomètres de Paris.

Avant la domination romaine, Tarascon était un comptoir marseillais. Il devint une position militaire et un entrepôt pour la navigation du Rhône. Au temps des Mérovingiens, Tarascon avait une grande importance. Le château de cette ville était la demeure d'été des comtes de Provence et de leur cour. Le roi René y assista, en 1449 à un tournoi célèbre. Elle est en général bien bâtie; ses rues sont larges et bien percées; l'une d'elles est ornée de portiques comme la rue de Rivoli. La patronne de la ville est sainte Marthe, qui, selon la tradition populaire, délivra le pays d'un monstre appelé *tarasque*, qui le désolait. La sainte l'enchaîna avec sa ceinture, et c'est en mémoire de cet événement qu'il se fait à Tarascon une procession solennelle où l'on promène la figure d'un monstre colossal, conduit en laisse par une jeune fille. Cette fête fut instituée en 1469 par le roi René.

L'église, sous l'invocation de sainte Marthe, fut bâtie en 1187, et restaurée depuis. Une chapelle souterraine conserve le tombeau et la statue de cette sainte. La ville a une population de 11,000 âmes environ.

Tarascon communique avec Beaucaire par un beau pont suspendu.

Le château est le plus magnifique monument dont le xve siècle ait enrichi le Midi; il fut commencé par Henri II, en 1400, et achevé par le roi René. Ce séjour royal est devenu une prison.

La tour de Tarascon est un trésor de chroniques. Hélas! elles sont toutes sanglantes, et la dernière, et

malheureusement la plus incontestable, est contemporaine de la Terreur de 93. La tour de Tarascon est la sœur criminelle de la glacière d'Avignon. Ce n'est qu'avec peine que l'on se décide à admettre tant de vérités désolantes, au pied de ce château doré par le soleil. Mais le nom du roi René jette quelques souvenirs de joie autour de ce manoir. En Provence, on rencontre à chaque pas le roi René. C'était un prince qui avait peu d'argent, mais beaucoup de châteaux ; on lui en connaît cinquante. Il animait ces résidences de sa gaîté proverbiale. C'est avec un profond chagrin qu'on se souvient qu'un roi si bon était fou ; le roi René faisait des vers assez mauvais, même pour un roi ; il peignait aussi. Sa peinture était comme sa poésie ; c'est pour lui qu'Horace a fait son vers : *Ut pictura poesis*. Il travaillait même pour le théâtre ; il composait des mystères en vers, et les faisait jouer dans ses châteaux, où il s'applaudissait. C'est à Tarascon qu'il a donné ses meilleures pièces. Telle qu'elle est enfin, cette vie de petit roi provençal a servi d'intermède bouffon à des drames qui ont ensanglanté le Rhône. Il en est un surtout qui caractérise l'époque de ces contrées ; c'est une épouvantable histoire qu'on voudrait révoquer en doute, si elle n'était attestée par tous les auteurs contemporains. On la raconte devant le château de Tarascon

Vers la fin du XIIe siècle, le roi d'Aragon et le comte de Toulouse étaient en guerre ; ce qui contrariait vivement Henri II, roi d'Angleterre, prince médiateur s'il en fut. Henri résolut donc de concilier les deux ennemis, et il fit les frais d'une cour plénière qui se tint à Beaucaire, et à laquelle il se fit représenter. Les fêtes furent splendides ; pour en donner une idée, il suffira de dire

que le sire Bertrand de Simiane enfouit dans de longs et larges sillons une prodigieuse quantité de monnaies d'or; et que le sire de Venous ne trouva rien de mieux à faire, pour éclipser cette action généreuse, que de brûler vifs trente de ses plus beaux chevaux. Beaucaire a eu le bonheur de voir cela.

Les seigneurs abondaient. On remarquait entre tous, à cause de sa femme, le sire Raymond de Roussillon. Raymond, vieux et laid, montrait avec complaisance sa jeune et charmante épouse. Les jeunes chevaliers félicitaient le mari sur sa bonne mine et l'opulence de ses vêtements; puis ils perçaient de leurs yeux noirs le voile de Flandre de Mme Marguerite, et s'offraient pour tenir la bride du palefroi à la rentrée au castel. Perdu au milieu d'eux, marchait un jeune page de dix-huit ans, qui ne disait rien, mais qui échangeait un regard de flamme avec Mme Marguerite, toutes les fois que la belle châtelaine se retournait pour secouer la poussière de sa robe. Ce page était de la suite de Raymond de Roussillon; il se nommait Cabestaing.

Cabestaing avait de beaux cheveux blonds comme tous les pages, ses joues étaient roses et ses yeux bleus; mais il avait le malheur d'être poëte. Les poëtes ont la manie de faire des vers à leurs maîtresses, et le défaut de les égarer. Les vers une fois perdus, c'est toujours le mari qui les trouve. Cabestaing laissa tomber une *sirvente* qu'il venait de composer. Un autre page jaloux ramassa l'amoureuse poésie et la remit au sire de Roussillon. Les marchands forains, qui plantent leur tente sur *le pré* de Beaucaire, occupent aujourd'hui la place où ces choses se passaient, six cents ans avant eux.

Le sire de Roussillon, rentré au manoir, s'enferma

dans son oratoire, lut et relut les vers de Cabestaing. Ces vers s'adressaient évidemment à Marguerite, bien que le nom de la dame ne fût pas cité. D'ailleurs, le jaloux mari avait déjà des soupçons que la *sirvente* venait confirmer.

Au point du jour il appelle Cabestaing : « Ces vers sont de toi ? » lui dit-il en lui lançant les éclairs de ses yeux gris.

Le pauvre Cabestaing se troubla. Comment dissimuler à dix-huit ans ? « Oui, répondit-il, ces vers sont de moi.

— Et à quelle dame les as-tu adressés ? » dit Raymond.

Ici le page éprouva des frissons. Il connaissait la férocité de Raymond ; il trembla, non pour lui, mais pour sa noble maîtresse. Il essaya de composer des mots et ne rendit que des sons inarticulés.

Une voix de tonnerre répéta l'écrasante interrogation : « A quelle dame les as-tu adressés ?

— Grande sainte Marthe, dit Cabestaing au fond de son cœur, inspire-moi !

— Veux-tu répondre ? s'écria Raymond en secouant brutalement le bras du page.

— Eh bien ! dit Cabestaing les yeux baissés, j'ai fait ces vers pour Mme Agnès de Tarascon, votre belle-sœur. »

Raymond respira comme un homme qui échappe au péril de la mort. Pourtant, il voulut mettre sa conscience de mari tout à fait en repos

« A Mme Agnès ? » dit-il. Le page affirma d'un signe de tête. « Eh bien, suis-moi au château de Tarascon. Je veux montrer tes vers devant toi à ma belle-sœur. »

Et il descendit dans la cour, suivi de Cabestaing pâle de terreur. Ils montèrent à cheval et galopèrent jusqu'au Rhône. Le page fut tenté de s'y précipiter, mais la pensée

de Marguerite le retint. « Elle est morte si je meurs, se dit-il; vivons pour la sauver. »

Le seigneur et le page montèrent l'escalier du château, vivement émus tous deux; on les introduisit dans l'appartement de Mme Agnès. La noble demoiselle travaillait à une tapisserie représentant une procession de la *Tarasque*. Elle se leva devant son beau-frère; elle était aussi belle que sa sœur.

« Madame, dit Raymond, savez-vous à qui ces vers sont adressés? reconnaissez-vous cette main? »

Mme Agnès regarda Raymond, regarda le page, prit les vers et les lut avec lenteur, pour se donner le temps de réfléchir. A la dérobée, elle lançait un coup d'œil sur Cabestaing, dont la contenance était digne de pitié.

O intelligence sublime des femmes!... Mettez un homme, un diplomate à la place d'Agnès, et tout sera perdu. La noble demoiselle de Tarascon reçut d'en haut une soudaine illumination; elle se retourna vers Cabestaing, lui lança un regard habilement composé et lui dit, en secouant la tête : « Ah! Cabestaing, les amants du temps de Mme Béatrix étaient plus discrets que ceux de notre temps! » Cabestaing se jeta à ses pieds, en s'écriant : « Pardon! » Le sire Raymond seul se méprit sur la nature du pardon sollicité.

Raymond fut au comble de la joie; il demanda une copie des vers, jura le secret et ramena Cabestaing au manoir, en lui promettant de l'envoyer en Palestine pour le marier à son retour avec Mme Agnès.

Hélas! la noble dame de Tarascon habitait un pays où les passions éclatent au cœur à l'improviste et avec violence; elle avait vu Cabestaing si beau dans les larmes et le désespoir, qu'elle conçut pour lui un amour effréné. La

jeune fille ne recula pas devant l'idée de se faire la rivale de sa sœur. Elle apprit par cœur les vers du page et écrivit avec un diamant son nom sur tous les vitraux du castel.

Cabestaing gardait fidèlement sa foi à Mme Marguerite ; mais la reconnaissance le poussait quelquefois et trop souvent même sous les murs du château de Tarascon. Ses absences furent remarquées au château du sire de Roussillon. Un soir, à souper, Marguerite laissa tomber nonchalamment quelques paroles à ce sujet. « Ah ! dit Raymond en riant et d'une voix mystérieuse, notre beau page veut entrer dans la famille ; il a suivi mes conseils. »

Marguerite ne comprit pas ces paroles, mais elle pâlit et demanda l'explication de cette phrase singulière.

« Cabestaing, poursuivit Raymond, veut épouser Mme Agnès, votre sœur.

— Cabestaing est l'amant de ma sœur ! dit Marguerite.

— Vous êtes la seule à l'ignorer, répondit l'époux. »

Marguerite ne demanda plus rien ; mais à sa première entrevue avec Cabestaing, elle lui ordonna de faire une chanson contre Mme Agnès, qui serait en même temps un hymne d'amour adressé à Marguerite. Le timide Cabestaing obéit et donna sa double poésie à Mme Agnès.

Marguerite, décidée à mourir, fit remettre cette pièce de vers au sire de Roussillon.

Le mari outragé résolut de tirer une horrible vengeance de l'affront reçu. Il appela Cabestaing à l'écart et l'assassina. Il lui coupa la tête, lui arracha le cœur et déposa ces deux horribles trophées dans son *carvaïol*. Après cette expédition, il rentra au château et donna le cœur au cuisinier, en lui recommandant de l'apprêter comme un morceau de venaison.

Au repas, il dit à Marguerite : « Madame, savez-vous de quelle viande vous venez de faire si bonne chère ?

— Je n'en sais rien, sinon qu'elle m'a paru exquise.

— Vraiment, je le crois volontiers. Aussi est-ce chose que vous avez le plus chérie, et c'était raison que vous aimassiez mort ce que vous aimâtes vivant.

— Que voulez-vous dire ? » s'écria Marguerite.

Alors Raymond, ouvrant son carvaïol, en tira la tête sanglante de Cabestaing.

A cet affreux spectacle Marguerite perdit la vue et l'ouïe, *l'o vezer et l'auzir;* puis reprenant ses sens, elle s'écria :

« Oui, je l'ai trouvé tellement délicieux que je n'en mangerai jamais d'autre. A bon droit, m'avez rendu ce qui fut toujours mien ! » Et par la fenêtre, elle s'élança sur le pavé de la cour.

Le récit de ce terrible événement mit la contrée en émoi. Les parents de Marguerite et ceux de Casbestaing se liguèrent contre Raymond. Alphonse, roi d'Aragon, parut lui-même en armes sur les terres du chevalier assassin. On se rendit maître de sa personne, on incendia son château, et les dépouilles mortelles du page et de la dame furent ensevelies dans la même tombe.

Dubellois s'est emparé de cette chronique provençale et a composé sa *Gabrielle de Vergy* (1).

BEAUCAIRE.

703 kilomètres de Paris.

Cette ville a succédé à l'ancien château *Ugernum*, détruit au XIe siècle et remplacé par une autre forteresse qui, de

(1) Voir notre *Guide du Nord*, à la Station de Saint-Quentin.

sa belle structure et de sa forme carrée, reçut le nom de *Bellum quadrum*, beau carré, Belcaire, Beaucaire.

Cette ville est devenue, par la facilité qu'ont les navires qui tiennent la mer de remonter le Rhône et d'arriver jusqu'à son port, l'entrepot général du commerce de la France avec l'Espagne, des côtes d'Afrique et d'Asie, de tout le Levant et de l'Italie. La foire de Beaucaire est le rendez-vous des négociants et des industriels de toutes les contrées commerçantes. Cette foire se tient dans l'intérieur de la ville, sous des tentes construites le long du Rhône; elle s'ouvre le 1er juillet et se ferme le 28 ; mais elle ne commence guère à s'animer que le 15. A cette époque, dans un espace où dix mille personnes sont à l'étroit en temps ordinaire, se groupe et s'entasse une population de deux ou trois cent mille négociants, Français, Grecs, Arméniens, Turcs, Égyptiens, Arabes, Italiens, Espagnols, etc. C'est un coup d'œil unique. Chaque commerce a son quartier. Les marchandises les plus rares s'y trouvent. Ce commerce immense s'élève à plusieurs millions. La foire se termine le 28 juillet, à minuit; les effets payables en foire sont exigibles le 27.

Les maisons de Beaucaire sont en général assez belles; les rues sont étroites et mal percées; on n'y voit pas de monuments, mais le pont qui mène à Tarascon est un ouvrage immense qui a peu d'égaux dans le monde. Il se compose de quatre arches de 130 mètres de long chacune, formant 520 mètres. Les arcs de suspension, posés sur chaque pile, sont construits en belle pierre blanche et terminés par un entablement ionique et un attique qui les font ressembler à des arcs de triomphe. Le Rhône a, en cet endroit, 450 mètres de largeur. Que l'on juge de la difficulté de l'entreprise. Ce pont a été livré à la circulation le 14 octobre 1829.

DE BEAUCAIRE A NIMES.

Laissant derrière nous le champ de foire de Beaucaire, nous arrivons à la station de Bellegarde; nous traversons Manduel, sur lequel personne n'a jamais rien dit; puis nous arrivons à la station de Beaulieu, où l'on voit les restes d'un vieux château flanqué de tourelles, et sur la haute colline de Regagnach, des dolmens et des restes de vieux monuments druidiques, découverts il y a quelques années. Puis voici Margueritte, où il n'y a rien de remarquable que son voisinage d'un riche vignoble. Enfin nous arrivons à Nîmes, qui va nous montrer ses beaux et nombreux monuments romains.

NIMES.

702 kilomètres de Paris.

On ne peut guère préciser l'origine de cette ville antique. A-t-elle pour fondateurs les Ibères ou les Phocéens de Marseille? Lorsque César arriva dans les Gaules, Nîmes était la capitale de la petite république des Volces-Arécomiques et comptait sous sa dépendance vingt-quatre bourgs bien peuplés. Elle se soumit volontairement aux Romains, et conserva ses priviléges. Comme elle se montra aussi dévouée à Auguste qu'elle l'avait été pour César, elle en obtint de grandes faveurs. Agrippa y établit une colonie de vétérans sous le nom de *Colonia Nemausensis Augusta*. Depuis lors Nîmes acquit d'immenses développements. Ce fut à Agrippa qu'elle dut ses murs, l'aqueduc du Gard, ses bains, etc. Caïus et Lucius César, fils d'Agrippa, favorisèrent également la colonie, qui leur consacra le temple connu sous le nom de *Maison carrée*.

En 407, les Vandales envahirent la province romaine et détruisirent de fond en comble la plupart des monuments de Nîmes. Les Francs, qui vinrent s'établir en vainqueurs dans le midi des Gaules, après la bataille de Vouillé, se montrèrent aussi Vandales que les Vandales eux-mêmes: ils complétèrent la dégradation de Nîmes. Son Amphithéâtre devint une citadelle qui fut prise et reprise plusieurs fois. Les Sarrasins, qui s'emparèrent de la Narbonnaise au VIIIe siècle, s'y comportèrent avec douceur; mais Charles Martel chassa Abdérame de la Gaule, après la bataille de Tours, et, pour punir Nîmes d'avoir été conquise, il fit brûler les portes de la ville, et détruisit l'Amphithéâtre par le feu.

Nîmes, dégradée et descendue de sa splendeur, fut le théâtre des fureurs des croisés contre les Albigeois. En 1417, elle était anglaise, de même qu'une grande partie de la France. Pendant trois siècles, la peste et la lèpre y exercèrent des ravages affreux. Ce fut François Ier qui l'aida à sortir de ses ruines.

Nîmes, presque entièrement peuplée de protestants, se ressentit de la Saint-Barthélemy. La révocation de l'édit de Nantes y jeta encore le malheur. Elle respira sous Louis XVI; mais la révolution de 1789 y ranima les anciennes discordes.

En 1815, Nîmes fut de nouveau le théâtre de troubles civils et religieux. Cette année-là fut le 93 de cette partie de la France.

Aujourd'hui, Nîmes est redevenue calme; l'industrie a pris le dessus, et l'antique cité des Volces-Arécomiques est devenue l'une de nos grandes villes manufacturières.

La ville de Nîmes est généralement mal bâtie, mais cette disposition se modifie tous les jours. Les faubourgs

Guide à Lyon et à la Méditerranée. Napoléon Chaix & Cie 20, Rue Bergère.

Arênes de Nismes

et les boulevards sont très - bien. Le jardin public est un des plus beaux de l'Europe. La salle de spectacle est aussi très-remarquable.

Nîmes, bâtie sur sept collines, comme l'ancienne Rome, entourée de murs romains d'un développement de plus de 6,000 mètres, renferme des ruines de monuments anciens en assez grand nombre : la basilique de Plotine, les temples d'Auguste, d'Apollon, de Cérès, de Diane; les bains, la tour Magne, la Maison carrée, les portes d'Auguste, et enfin l'Amphithéâtre, que nous décrirons avec quelques détails, dans l'intention d'être agréable à nos lecteurs.

L'époque précise où fut fondé l'Amphithéâtre de Nîmes est un point d'archéologie très-débattu : les uns veulent qu'Adrien l'ait fait construire ; les autres, s'appuyant sur des débris d'inscriptions, lui donnent pour fondateur un des membres de la famille Flavienne, soit Vespasien, soit Titus, soit même Domitien. Entre les deux époques présumées, la différence n'est que de soixante ans.

L'Amphithéâtre, construit pour des jeux, des combats de gladiateurs et d'animaux, des naumachies, fut pour la première fois converti en citadelle par les Visigoths, qui en flanquèrent la porte orientale de deux tours appelées *tours des Visigoths*, lesquelles étaient encore debout en 1809. En 738, Charles Martel y assiégea les Sarrasins et y fit mettre le feu ; cette guerre causa la ruine presque totale de cet immense Amphithéâtre où les Romains, maîtres du monde, avaient tant de fois, dans les solennités publiques, contemplé avec respect le voile des vestales, les faisceaux des licteurs et la robe des consuls. Ces souvenirs sont évanouis ; l'édifice subsiste, mais les gradins brisés laissent s'élancer de leurs fentes une végétation robuste qui s'est renouvelée pendant dix-huit siècles ; le

bras des Français eux-mêmes s'arma de la torche pour détruire ce noble monument ; déplorables exigences de la guerre ! Pressé de toutes parts, le Sarrasin regagnait l'Espagne, et, de temps en temps, trouvait sur ses pas des citadelles utiles pour résister encore aux soldats de Charles Martel. Il fut forcé de se rendre, car le fer et la flamme l'attaquèrent dans ce lieu même ; et le monument auguste fut endommagé.

Après l'expulsion des Barbares, l'Amphithéâtre continua d'être un château fort. — La façade circulaire de cet édifice était composée d'un rez-de-chaussée, d'un premier étage et d'un attique qui en faisait le couronnement ; soixante portiques communiquaient du rez-de-chaussée dans l'intérieur des arènes. Un même nombre décorait le premier étage ; l'attique s'élevait au-dessus ; tout autour étaient, au nombre de cent vingt, des consoles ou saillies en pierre, percées de trous circulaires où étaient enfoncées des poutres propres à soutenir le *velarium*, rideau immense qu'on tendait sur l'arène, du côté où plongeait le soleil. Un petit escalier creusé dans l'épaisseur du mur, au-dessus de la porte du nord, était réservé aux esclaves commis à ce service.

Trente-quatre gradins, de 49 à 50 centimètres de haut, de 75 à 80 centimètres de large, et qui servaient à la fois de siége et de marchepied, étaient divisés en quatre précinctions, figurant les rangs de loges dans nos théâtres et ayant chacune leurs issues ou vomitoires, et leurs galeries sous lesquelles les spectateurs venaient s'abriter contre l'orage.

La première précinction, le *podium*, réservée aux premiers personnages de la colonie, n'avait que quatre gradins; les places y étaient séparées et chaque famille

avait la sienne. On a retrouvé quelques lettres des noms qui y étaient gravés.

A la porte du nord, était une loge de distinction pour la principale autorité du pays, et une autre, en face, pour les prêtresses. A ces deux loges répondaient, par un escalier, deux pièces voûtées pour le cas de pluie. C'était dans le *podium* qu'au Colisée de Rome se plaçaient pompeusement l'empereur, sa famille, les sénateurs, les vestales; le *podium* était orné d'élégantes colonnes; les gradins étaient revêtus de marbre blanc de la Grèce, recouverts de coussins moelleux et de tissus précieux.

La seconde précinction, séparée de la première par un mur revêtu de dalles, était réservée à l'ordre des chevaliers, et avait dix rangs de gradins, auxquels on arrivait par quarante vomitoires.

Un marchepied peu élevé formait l'intervalle de la seconde à la troisième précinction ; celle-ci comptait dix rangs de gradins et trente vomitoires : c'était la place du peuple (*populus*), tout différent de la populace (*plebs*), et des esclaves, auxquels était réservée la quatrième et dernière précinction. Cette précinction, appelée *cunei*, se composait de dix gradins dont le dernier s'appuyait contre l'attique; un mur de même forme et de même hauteur que le précédent la séparait de la troisième.

Pour éviter les courants d'air, l'architecte avait eu soin de ne point placer les vomitoires, ou portes de sortie, en face des portiques ou portes d'entrée. Ce nom expressif de vomitoires faisait allusion à leur fonction : ils étaient destinés, en effet, à vomir les flots de la multitude à l'entrée ou à la sortie des escaliers, dont le nombre, étant proportionné à celui des vomitoires, permettait la précipitation sans amener l'encombrement, tandis que, par

une admirable précaution, ces escaliers s'élargissaient au fur et à mesure qu'ils descendaient des précinctions supérieures, afin d'éviter toute cohue entre les arrivants et les sortants.

La première précinction contenait. .	1,568	places.
La seconde	5,313	
La troisième.	6,893	
La quatrième	8,182	
Nombre total des places sur les gradins.	21,956	

Si l'on ajoute à cela les places qu'on pouvait prendre sur les marchepieds de la troisième et quatrième précinction et celles des spectateurs qui, debout sur le dernier gradin, avaient le dos appuyé contre l'attique, le nombre total pouvait être de 24,209 places.

De toutes ces grandeurs il ne reste que la façade circulaire à peu près complète ; dans l'intérieur, on pourrait croire que tout a été consumé.

L'art romain a résolu ce problème d'architecture dont la réalisation n'a pas été atteinte par les artistes modernes: ce problème consiste à faire entrer sans encombre, dans un édifice donné, toute la foule qu'il peut contenir, et, ce qui est plus difficile, de l'en faire sortir sans l'étouffer ni l'écraser aux portes.

Il n'était pas rare cependant que les spectateurs eussent à se garantir des intempéries de l'air, d'un orage qui éclatait sur l'Amphithéâtre, d'une brise froide qui glissait le long des gradins et faisait grelotter sous sa courte tunique le peuple-roi, et sous leurs vêtements de pourpre les nobles spectateurs des gradins privilégiés. Dans ce cas, le spectacle était suspendu; vingt-cinq mille specta-

teurs se levaient spontanément, entraient dans les galeries par d'innombrables vomitoires et s'y abritaient contre l'orage. Tout le bruit avait passé de l'enceinte dans les galeries, l'orage ne trouvait pas à mouiller une seule de ces vingt-cinq mille têtes, et dans ce monument, qui paraissait vide, s'agitait tout un monde. L'eau, tombant avec force sur des gradins unis et disposés en pente légère, s'écoulait par une multitude de rigoles dans les conduits souterrains; quelques minutes de soleil et de brise tiède séchaient ces gradins; le sable de l'arène buvait la pluie; les vingt-cinq mille spectateurs qui grondaient tout à l'heure dans l'intérieur de l'immense fourmilière, reparaissaient tous à la fois et sans confusion par tous les vomitoires.

Le peuple était toujours libre de se retirer dans les galeries, excepté pourtant quand il plaisait à l'empereur de le lui défendre : le seul préservatif alors était de porter un vêtement de dessus, dont on se débarrassait après l'orage; excepté encore quand il plaisait à l'empereur que le peuple et les courtisans grelottassent sous la pluie, pendant qu'il la bravait sous son manteau de guerre, comme cela fut ordonné un jour par l'empereur Domitien.

Ajoutez, à toutes ces facilités merveilleuses de locomotion, une ventilation admirablement distribuée, douce, rafraîchissante, beaucoup d'air et point de deux airs; beaucoup de vent et point de vents coulis. La disposition amphithéâtrale faisait que chaque spectateur ne respirait pas l'air déjà respiré par les autres; à la différence de nos théâtres, où les émanations du parterre vont suffoquer les étages supérieurs. Chaque rang de gradins s'effaçait du rang inférieur et, faisant une circonférence distincte et isolée, avait sa part d'air comme sa part de ciel, et n'était

point gêné par ses voisins d'en haut. Enfin les spectateurs étaient protégés contre l'ardeur du soleil par un immense *velarium*, lequel était replié au quart, à la moitié, aux trois quarts, selon l'heure, de sorte qu'ils avaient de l'ombre sans cesser d'avoir de l'air.

Le *velarium* était quelquefois en soie, dans un temps où la soie était aussi précieuse que l'or; le plus souvent il était en lin d'une grande finesse. On vit Néron, par un caprice de luxe inouï, se plaire à faire tomber, par des ouvertures pratiquées dans le *velarium*, une pluie de poudre d'argent ou d'or, qui, se répandant sur les spectateurs, sur les animaux, sur les gladiateurs, sur tout l'édifice, produisait un effet magique. Le *velarium* était brodé d'or, de pourpre et d'autres couleurs éclatantes, et représentait les sujets les plus propres à émouvoir le spectateur; Néron en fit teindre un en pourpre, parsemé d'étoiles d'or, et au milieu duquel il était représenté sur un char, conduisant les chevaux du soleil.

Ce majestueux ensemble du cirque s'animait par la présence de vingt-cinq mille spectateurs (au Colisée de Rome il y en avait cent mille!). tous revêtus de vêtements aux couleurs éclatantes, nullement cachés par les colonnes et les loges.

Souvent les odeurs les plus précieuses étaient versées à flots dans l'enceinte. On avait imaginé de faire monter par une infinité de tuyaux une grande quantité d'eau jusqu'à la porte supérieure de l'édifice et souvent jusque dans les statues qui décoraient la sommité. L'eau une fois arrivée à cette hauteur, il était aisé de la répandre en pluie légère sur tout le théâtre; on avait porté la recherche jusqu'à donner à cette pluie une odeur agréable en la parfumant avec des essences.

On était à l'abri des attaques des animaux féroces, au moyen d'immenses filets dorés garnis de pointes, et au moyen de rouleaux fixés horizontalement dans des axes auxquels il était facile d'imprimer un mouvement de rotation. On conçoit comment ce mur de pointes longues et aiguës qui s'avançait du côté de l'arène empêchait les bêtes de s'élancer; mais le procédé qu'on avait choisi pour qu'elles ne pussent s'y accrocher était encore plus ingénieux. Tout autour de la muraille étaient ces rouleaux mobiles dont nous venons de parler, lesquels, n'offrant aucun point d'appui aux animaux, les faisaient tomber dans l'arène dès qu'ils voulaient s'y cramponner; ces cylindres étaient en outre revêtus d'ivoire et formés des bois les plus précieux, polis avec un soin extrême, pour offrir encore moins de prises aux griffes des animaux.

La carrière d'où ont été tirées les pierres de l'Amphithéâtre de Nîmes est située à 4 kilomètres de la ville : on la voit encore dans l'état où l'ont laissée les Romains.

DE NIMES A LUNEL.

Après Nîmes, on traverse la station de Saint-Césaire, puis celle de Milhau, dont nous ne trouvons rien à dire si ce n'est qu'on y fabrique de l'eau-de-vie; ensuite Bernis, après Uchaud; puis vient la station de Vergèze, agréablement située au milieu des vignes. Ce village a des eaux minérales acidules froides qui nous permettent du moins de dire sur lui quelques mots Cette source est connue dans le pays sous le nom de *Bouillens*, parce qu'elle paraît être dans une ébullition continuelle, ce qui provient du dégagement du gaz acide carbonique. Elle ne forme aucun

ruisseau, et n'a d'écoulement pour la surabondance de ses eaux que par trois petits canaux. Ce n'est véritablement qu'une mare d'environ 50 mètres de circonférence, dont les eaux disparaissent presque entièrement dans les grandes sécheresses. Puisque nous avons si peu de chose à dire sur les localités que nous traversons, nous apprendrons à nos lecteurs que l'on fait usage de l'eau de Vergèze, en boisson contre les fièvres intermittentes, et à l'extérieur, dans les rhumatismes opiniâtres, la sciatique, la contracture des membres et les maladies cutanées. — Nous arrivons à la station d'Aigues-Vives, dont on ne connaît que les nombreuses distilleries d'eaux-de-vie. Puis vient la station de Gallargue : moins favorisée que sa sœur la Grande-Gallargue, elle n'a jamais fait parler d'elle. Nous voici à Lunel.

LUNEL.

729 kilomètres de Paris.

Pour compléter le *Guide à la Méditerranée*, il faut visiter les villes de Lunel, Montpellier et Cette, où nous conduit le chemin de fer.

Lunel était autrefois une baronnie. Au xe siècle, elle avait un château fort, et était presque entièrement habitée par des juifs. La ville, après avoir successivement fait partie du domaine de la couronne et de celui de la maison d'Étampes, fut réunie définitivement à la couronne en 1400. C'était autrefois une ville forte qui fut prise et reprise plusieurs fois pendant les guerres de religion ; le cardinal de Richelieu en fit raser les fortifications en 1632.

Cette ville est située dans un territoire fertile en vins



Hre Muller Sc.

Guide à Lyon et à la Méditerranée

Napoléon Chaix & Cie 20 Rue Bergère

Vue de Montpelli

muscats d'excellente qualité, près du chemin de fer de Nîmes à Montpellier. Elle a encore l'avantage d'être sur le canal de Lunel, qui débouche dans le canal de Maugues, par lequel elle communique au Rhône, à la Méditerranée et au canal du Midi.

DE LUNEL A MONTPELLIER.

Après la station de Lunel, nous rencontrons la station de Lunel-Vieil, où l'on voit des grottes très-remarquables, renfermant un dépôt considérable d'ossements fossiles qu'on y a découverts il y a quelques années. C'est sur le territoire de Lunel-Vieil que se trouve le coteau renommé qui produit le délicieux muscat de Lunel. C'est la patrie de Fouquet de Lunel, troubadour du XIIIe siècle. Voici les stations de Valergues, de Saint-Brès, de Baillargues, de Saint-Annes, les Mazes, heureux pays, si ignorés que nous ne trouvons absolument rien à en dire, parce que, semblables à de jeunes filles, tous ces petits villages n'ont jamais fait parler d'eux.

MONTPELLIER.

750 kilomètres de Paris.

Grande et belle ville de 40,746 habitants, Montpellier est le siége d'un évêché et d'une cour impériale. C'est aussi une ville universitaire ayant une faculté de médecine célèbre, créée par les Arabes après la fondation de celle de Salerne, et possédant une Société des sciences.

Montpellier dépendait autrefois de Maguelonne. Les évêques de Maguelonne étaient les souverains du comté de Montpellier. Vers le Xe siècle, cette ville dépendait des comtes de Toulouse.

Au XIIIe siècle, donnée en dot à la fille de Guillaume VIII, elle passa à Pierre II, roi d'Aragon. Enfin, en 1349, elle fut aliénée par Jacques III, roi de Majorque, de la branche cadette des rois d'Aragon, à Philippe de Valois.

Montpellier est une charmante ville ; elle n'est pas sur notre route de Lyon à la Méditerranée: aussi nous n'y faisons qu'une rapide excursion, en indiquant ce qui doit surtout attirer l'attention du voyageur. La *promenade du Peyrou* est l'une des plus belles que l'on connaisse. On découvre de cette promenade un magnifique point de vue. L'œil aperçoit le *Canigou*, qui fait partie des Pyrénées, près de Perpignan, et le mont Ventoux, en Provence; il plonge avec plaisir sur la riche campagne qui entoure la ville, sur l'étang de Maguelonne, au delà duquel la mer se déploie et présente une immense étendue qui n'a de bornes que l'horizon. L'aqueduc du Peyrou rappelle le souvenir de son voisin, l'aqueduc du Gard, connu sous le nom de pont du Gard, et que l'on doit visiter auprès de Nîmes.

L'Esplanade est une belle promenade très-fréquentée.

La cathédrale, sous l'invocation de saint Pierre, est la plus ancienne et la plus célèbre église de la ville.

Montpellier a une bibliothèque qui renferme plusieurs manuscrits importants. Il faut visiter le jardin botanique, le jardin de la ville, promenade charmante où se trouve l'école forestière et qui tient au jardin botanique, et le musée Fabre, qui est un magnifique établissement. Peu de galeries de tableaux, en France, sont plus remarquables que celle-là.

DE MONTPELLIER A CETTE.

En sortant de Montpellier, nous trouvons les stations de Villeneuve, de Mireval, puis la station de Frontignan, renommé par son délicieux vin blanc. Après le vin blanc de Rivesaltes, celui de Frontignan est le meilleur de France ; il se distingue par sa douceur, un goût de fruit très-prononcé et un parfum des plus suaves. Cette ville n'est pas seulement remarquable par le vin qu'elle produit : on visite dans ses environs le joli pont de la Peyrade, sur l'étang de Thau. En 1334, Frontignan était un château fort, dont le nom figure souvent dans l'histoire du pays. Louis XIII y établit un siége principal d'amirauté en 1629 A cette époque, Frontignan faisait presque tout le commerce maritime du Languedoc.

CETTE.

780 kilomètres de Paris.

La ville de Cette est dans une agréable situation, à l'embouchure du canal du Midi, sur une presqu'île qui se prolonge parallèlement à la mer. Elle est bâtie en amphithéâtre, sur le penchant d'une colline isolée, et s'étend jusqu'au bord de la Méditerranée, où elle a un port sûr, commode et très-fréquenté. La première pierre du môle fut posée le 29 juillet 1666 Auparavant, la plage était déserte; il n'y avait que quelques cabanes de pêcheurs. Une médaille frappée à cette occasion, en l'honneur de Louis XIV, portait cette inscription : « *Tutum in importuoso littore portum struxit.* » Ce port présente une surface de 120,000 mètres carrés; sa profondeur est de 6 mètres; il peut contenir quatre cents navires de diverses grandeurs.

Des marais salants très-considérables ont été établis près de cette ville. C'est le plus vaste et le plus bel établissement de ce genre que l'on connaisse.

Cette ville présente plusieurs constructions d'un bon style. L'église de Saint-Louis mérite surtout d'être remarquée par sa belle position dominant une étendue de mer immense. La ville possède une bibliothèque publique, des bains de mer et de sable qui attirent un grand concours d'étrangers au mois de juillet. La pente douce et prolongée de la plage permet aux baigneurs de s'avancer fort loin dans la mer sans danger; et la vague, brisée sur une surface unie, y procure des douches continuelles.

DE TARASCON A ARLES.

Le voyageur, en traversant la vallée du Rhône, doit aller visiter les belles et antiques cités de Nîmes et de Montpellier; et nous, son fidèle compagnon, nous avons dû le suivre dans cette course trop rapide. Mais maintenant pour continuer notre voyage, après cette excursion dans le Languedoc qui n'a été qu'un épisode, nous devons revenir sur nos pas, et retourner à Tarascon pour nous diriger de là vers Marseille, cette belle reine de la Méditerranée. Avant d'arriver à Arles, on rencontre la station de Legounaux, qui n'offre rien à mentionner.

ARLES.

730 kilomètres de Paris.

Cette petite Rome des Gaules doit son origine aux Salliens ou aux Phocéens; mais son importance ne date que du règne de Tibère. Elle prit le nom de Constantine sous

Constantin, qui l'habita. Prise, reprise et saccagée par les Goths, les Francs, les Sarrasins, bientôt il ne lui resta que des ruines pour attester sa grandeur passée. Arles figura au nombre des villes du royaume de Bourgogne. Après la ruine des deux dynasties qui régnèrent sur cette partie de la Gaule méridionale, la seule commune d'Arles se maintint dans une sorte de liberté, sous la protection des empereurs d'Allemagne, qui lui accordèrent de grands priviléges. Le titre de roi d'Arles survécut au royaume qui n'existait plus. On raconte que l'empereur Charles IV le céda à Louis, duc d'Anjou et comte de Provence, pour le remercier d'un bon dîner que celui-ci lui avait offert à Villeneuve-lez-Avignon, en 1365.

La ville d'Arles est située un peu au-dessous de l'angle du delta que forme le Rhône par sa division en deux branches; elle est assise sur un banc de rochers de calcaire coquillier qui domine la rive gauche du Rhône et se penche doucement vers ses bords. Son enceinte, tracée par de vieux remparts sans utilité aujourd'hui, embrasse une surface de soixante-dix-huit hectares. Les rues, sans être parfaitement alignées, ont, en général, une certaine régularité et sont assez spacieuses. Elles sont pavées en cailloux de Crau, de forme ovale, ce qui les rend incommodes et fatigantes. Les quais sont pavés en dalles, fort spacieux, très-fréquentés, et servent d'entrepôt à toutes les marchandises qui circulent par la voie du commerce entre Lyon et Marseille. Les places sont petites; les trois principales sont : la place Royale, autour de laquelle on voit l'hôtel de ville, la prison, le musée et l'église de Saint Trophime; elle a pour ornement un obélisque antique, dont nous parlerons; la place du Plan-de-la-Cour, et la place des Hommes, qui contient les plus beaux cafés et

les principaux hôtels. La place Royale sert de marché, de promenade d'hiver et de cirque pour les combats de taureaux.

La jeunesse d'Arles se plaît beaucoup à cet exercice, qui, dans les occasions solennelles, est une sorte d'apprentissage pour soumettre au joug ces animaux difficiles à dompter. On trace sur la place une enceinte circulaire, en dehors de laquelle sont des gradins pour les spectateurs. On lâche un taureau qui bondit dans l'arène. Des hommes armés de bâtons l'excitent; le taureau court sur celui qui le provoque; au moment où il baisse la tête pour donner des cornes, l'homme saute lestement sur le côté et lui assène un coup de bâton sur le museau. L'animal s'irrite, mais sa fureur s'épuise devant le sang-froid de ses adversaires. D'autres taureaux le remplacent, et enfin le plus sauvage et le plus fort est réservé pour la fin. Il se présente dans l'arène avec une énorme cocarde de rubans attachée à ses cornes; le prix est destiné à celui qui pourra l'enlever. Après des essais longtemps infructueux, un vigoureux athlète se présente, il court au-devant du terrible animal et, saisissant les cornes de ses mains musculeuses, il le renverse sur le dos et enlève la cocarde. Cet exercice, qui est le spectacle populaire de l'Espagne, est fréquent à Arles.

L'origine d'Arles remonte à Jules César. Constantin, qui aimait la situation de cette ville, lui donna son nom, l'embellit et en fit sa résidence. Depuis Constantin jusqu'à l'invasion des Visigoths, Arles fut considérée comme la capitale des Gaules. Sœur aînée de la colonie phocéenne et fille chérie de Rome, elle vit briller longtemps dans ses murs la gloire éclatante de l'Empire; et lorsque les faisceaux furent brisés par la hache des Barbares, elle

ne tomba point de son rang illustre de métropole de la Gaule. Après avoir été la capitale des empereurs romains, elle fut la capitale des empereurs faits par les Goths, la capitale de Boson. Arles conserva toujours le siége de la puissance, et n'eut pas le temps d'oublier sa grandeur et sa vieille histoire.

Sous les Mérovingiens, les monuments romains avaient été mutilés et abattus, et sur leurs ruines s'étaient élevés des temples chrétiens. Sous les Carlovingiens, elle se constitua en république, sous la protection des empereurs d'Allemagne, dont les archevêques d'Arles étaient les procureurs fondés. La république d'Arles commença, en 1131, par l'institution du consulat, et sous les auspices et avec le concours de son archevêque. En 1220, elle créa des podestats, à l'instar des républiques d'Italie. En 1251, elle se soumit à Charles d'Anjou, comte de Provence.

Les preuves de l'ancienne splendeur de la ville d'Arles sont dans ses monuments. L'Amphithéâtre surtout étonne par son immensité. Il a dû avoir quarante-trois rangs de gradins et contenir 24,000 spectateurs. Comme l'Amphithéâtre de Nîmes, il a trois ordres d'architecture, et comme lui aussi, il est percé de soixante arcades; mais ses dimensions sont un peu plus larges, et son étendue plus considérable; son architecture est aussi plus élégante et plus magnifique.

Dans le VIIIe siècle, l'Amphithéâtre d'Arles fut changé en forteresse et l'on éleva des tours sur ses quatre portes : deux de ces tours existent encore. Plus tard, on bâtit dans l'intérieur une multitude de petites maisons qui le masquaient presque entièrement, et dont il a été enfin débarrassé.

Nous avons tout dit, en passant à Nîmes, sur ces con-

structions monumentales, appelées *Cirques*, *Arènes*, *Amphithéâtres*, et qui toutes étaient faites à l'imitation de l'immense Colisée de Rome. Ce que nous n'avons pas dit et qu'on ne peut passer sous silence, c'est l'usage que l'on faisait de ces magnifiques théâtres et dans quel but ils étaient construits. Ce que nous en dirons dans les lignes suivantes s'appliquera à tous, sans exception; mais nos détails seront plus complets, et par cela même plus intéressants, si nous les appliquons surtout au Colisée romain. Ils seront vrais et exacts pour les arènes de Nîmes et d'Arles, comme est exacte et vraie la reproduction des opéras de Meyerbeer sur les théâtres secondaires.

Les arènes ou amphithéâtres publics étaient surtout destinés à la représentation des *chasses* d'animaux féroces. Ces chasses ont été introduites dans les Gaules par les Romains vers l'an 170 après J.-C.; il y a même tout lieu de croire que les villes romaines de la Gaule les connaissaient antérieurement.

On distingue sous le nom de chasses trois genres de spectacles, qui ne diffèrent entre eux que par une cruauté plus ou moins marquée. Dans l'un, on exposait des hommes à la fureur des bêtes féroces; dans l'autre, des bêtes féroces se déchiraient entre elles; et dans le troisième, des hommes armés combattaient des bêtes féroces On prétend que ces jeux, consacrés à Diane, avaient été inventés pour honorer la Diane de Tauride, déesse sanguinaire à laquelle il fallait des victimes humaines. Les hommes exposés aux bêtes, l'étaient ordinairement par suite d'une condamnation. Souvent, c'étaient des brigands dont on prolongeait l'agonie dans une prison en attendant l'occasion d'une chasse, de malheureux esclaves, transfuges retombés dans les fers, ou encore des prisonniers

faits sur les nations barbares. Sous Antonin, on finit par livrer aux bêtes féroces les assassins et les empoisonneurs de basse condition, qui, d'après la loi *Cornelie*, ne devaient être punis que par la confiscation de leurs biens et la déportation.

Ces deux dernières peines furent réservées aux assassins et aux empoisonneurs d'une condition distinguée.

Nos saintes légendes nous conservent le souvenir de milliers de martyrs qui périrent ainsi, victimes de la foi.

La veille de leur supplice, on donnait à ces condamnés un repas splendide qu'une cruelle dérision, ou peut-être la philosophie la plus vraie, faisait appeler *le souper de la liberté*. Le peuple, admis dans le lieu du banquet, venait d'avance jouir de la vue des victimes destinées à ses plaisirs du lendemain, et qui quelquefois lui adressaient les plus amers reproches.

La multitude accueillait avec des cris d'une joie féroce tous ces condamnés, dont plusieurs lui répondaient par de vaines menaces exprimées du geste et de la voix. A peine descendus dans l'arène, les criminels étaient dépouillés de leurs vêtements, attachés à des poteaux, à des croix surmontées d'un écriteau indiquant leurs crimes, ou enveloppés dans un filet, comme si l'on eût craint qu'un être aussi faible, qu'un homme nu, sans armes, privé de ses forces par une trop juste frayeur, opposât encore quelque résistance à une bête de grande taille, animée par la fureur et la soif du sang. Les malheureux ne tardaient pas à être mis en pièces. Le cirque était à peine déblayé de cet horrible carnage, que les aboiements d'une meute nombreuse de chiens molosses annonçaient au peuple-roi le spectacle d'une véritable chasse : on voyait paraître des bandes de cerfs et de daims qui fuyaient devant les mo-

losses et cherchaient par des détours variés à tromper leur ardeur. Toutes les fois que ces animaux fuyards approchaient du côté des gradins, le peuple les repoussait en agitant ses toges devant eux. Le spectacle durait jusqu'à ce que, plus tôt fatigués que les chiens, ils finissaient par être mis en pièces. Des lièvres chassés par des lions qui semblaient prendre plaisir à les laisser échapper de leur vaste gueule, sans leur faire de mal, les remplaçaient. Puis venaient des ours et des taureaux attachés par couples, une de chaque espèce, afin de les exciter davantage l'un contre l'autre.

Quand leurs chutes fréquentes, produites par la gêne des mouvements, quand leurs coups et leurs morsures sans nombre, les avaient épuisés, et qu'ils étaient trop faibles pour offrir une lutte de quelque intérêt, des hommes descendaient dans l'arène et achevaient de leur donner la mort.

Aux ours et aux taureaux succédaient quelquefois des rhinocéros d'Afrique et des *urus* des Gaules. Des *maîtres* en tuniques courtes s'avançaient avec précaution derrière les rhinocéros et les dardaient avec de longues lances, afin de les animer au combat.

A ces animaux, on substituait des éléphants et des taureaux. On faisait avaler aux éléphants une infusion de riz et de roseau pour les enivrer et les rendre furieux ; et on stimulait les taureaux en les échauffant avec des torches ardentes. On offrait aux spectateurs impatients jusqu'à des volatiles; et des grues se disputaient la victoire entre elles. Ce dernier genre de spectacle excitait plus de curiosité que de plaisir, et on le voyait finir sans regret, pour passer aux combats d'hommes et d'animaux. Le peuple attendait avec impatience cette dernière *chasse*;

des *bestiaires* (on nommait ainsi ceux qui se battaient contre les bêtes) entraient dans le cirque. Ils avaient la tête nue, et pour tout vêtement, une légère tunique sans mantelet, serrée sur les hanches; pour chaussure, des bottines laissant à nu la partie inférieure du pied, et montant jusqu'à moitié du gras de la jambe. Les uns étaient armés d'épées courtes et de petits boucliers, ou simplement de l'épée ; les autres, de faux, d'épieux, pour attaquer et se défendre contre les bêtes de grosse taille; d'autres encore, de javelots, d'arcs, de flèches, pour atteindre les animaux légers qui ne peuvent être frappés que de loin; d'autres, enfin, de lances d'argent, magnificence qui date des jeux de l'édilité de Jules César.

On commençait par les combats de taureaux. Un bestiaire s'avançait sur l'animal, devant lequel les *maîtres* agitaient une pièce de poupre éclatante afin de le mettre en fureur. On achevait de l'irriter en lui jetant des mannequins pleins de foin, représentant des effigies humaines ; et quand sa fureur était au comble, le bestiaire à cheval venait engager le combat. Il poursuivait le taureau, le fatiguait par des courses multipliées, puis, s'en approchant au galop, lui sautant sur la croupe, et le saisissant par une corne, il le terrassait en lui tordant le cou et lui plongeait une épée dans la gorge. D'autres bestiaires à pied combattaient des taureaux avec des lances.

Mais les lions offraient un spectacle encore plus terrible. On n'en lâchait d'abord qu'un seul, puis plusieurs centaines. On leur opposait autant de criminels armés d'épieux et de javelots. Quelques bestiaires cherchaient à les irriter en exposant des linges blancs à leur vue. On leur lançait des traits qui finissaient par les mettre en

fureur. Quelquefois des chasseurs leur jetaient tout à coup un léger voile sur la tête. La privation de la lumière causait à ces nobles animaux un mouvement de surprise et de honte, pendant lequel ils devenaient si dociles, qu'ils se laissaient égorger comme des moutons. D'autres bestiaires semblaient jouer à la course avec leurs terribles adversaires ; ils fuyaient devant eux, et quand les bêtes qui les poursuivaient étaient bien lancées, ils s'arrêtaient brusquement, écartaient les jambes entre lesquelles passaient les poursuivants, et recommençaient à courir du côté opposé. En saisissant l'animal par la queue, suivant les mouvements qu'il faisait en pirouettant sur lui-même pour les atteindre, ils trouvaient moyen d'éviter ses morsures.

Plusieurs portaient une gerbée de roseaux ; dès que leur ennemi, incessamment agacé, venait pour se jeter sur eux, ils s'enfonçaient dans cette enveloppe, y disparaissaient, comme un hérisson au milieu de ses piquants, et se rendaient ainsi invulnérables. Il y en avait aussi qui montaient sur d'étroites branches de bois, s'y promenaient en équilibre, provoquaient l'animal qui les avait poursuivis et l'invitaient à venir auprès d'eux. Quelques-uns, roulant des disques devant les lions, non-seulement se garantissaient de leur approche, mais encore les faisaient fuir par cette simple manœuvre.

Aux lions succédaient quelquefois les ours de Numidie, qu'on voyait sortir des loges au nombre de cent et plus Un pareil nombre de bestiaires éthiopiens se présentaient pour les combattre Un grondement sourd, mêlé d'un grincement de dents, annonçait leur colère, qui ne tardait pas à se déclarer. Dès que les bestiaires s'approchaient, les ours se dressaient sur leurs pattes de der-

rière pour combattre. Se jetant avec force sur leurs agresseurs, ils les frappaient du *poing*, à la manière de l'homme, et, les embrassant de leurs pattes, les étouffaient dans d'horribles étreintes.

A ces animaux succédaient des sangliers, des panthères africaines, des léopards, des éléphants d'Asie, remarquables par leur taille. Des centaines de Gétules, armés de javelots, entraient en lice contre les éléphants, qui finissaient toujours par succomber après des prodiges d'intrépidité.

Enfin, dans les fêtes somptueuses et dans les occasions extraordinaires, à un signal donné, des torrents d'eau partaient de divers points du *podium* et changeaient l'arène en un lac véritable. On voyait surgir çà et là des îles et des bois aux masses verdoyantes. On lâchait dans ce lac des hippopotames et des crocodiles, qui étaient tués par les combattants montés dans des barques.

Mais ce qui paraît propre à révolter les plus robustes croyances, c'est le récit de Suétone au sujet des éléphants funambules qui faisaient toutes sortes d'exercices sur des cordes tendues. Dion, qui nous a conservé le souvenir des jeux que Néron donna à sa mère, raconte qu'un de ces animaux s'éleva jusqu'aux portiques supérieurs du Colisée, c'est-à-dire à 50 mètres de haut, marchant en mesure sur la corde et portant un homme sur son dos : « *Elephans introductus summum ejus theatri fornicem conscendit, atquè inde vehens hominem, in funem ambulavit.* »

Souvent des enfants, des taureaux étaient élevés, au moyen de machines, jusqu'au *velarium*. Martial parle d'un taureau qui fut enlevé de cette façon, dans une pièce

où l'on représentait l'apothéose d'Hercule. Pour tous ces décors, ces apparitions, ces forêts, ces gouffres, ces montagnes, ces mers, enfin pour les nombreuses machines nécessaires à ces somptueuses représentations, de vastes souterrains étaient pratiqués sous l'amphithéâtre : de sorte que l'on aurait pu dire qu'il existait deux Colisées, l'un caché, l'autre extérieur

Telles étaient les chasses, dont la profusion alla en augmentant avec la puissance du peuple romain.

Lors de la première chasse donnée par Marius Fulvius, l'an 568 de Rome (182 ans avant J.-C.), l'on vit des centaines de tigres, de panthères et de lions, combattre dans le Cirque; c'est aussi la première fois que les Romains eurent des gladiateurs.

Tite-Live rapporte qu'aux jeux du Cirque donnés par Publius Scipion Nasica et Publius Lentulus, 171 ans avant J.-C., on vit paraître soixante-trois panthères et quarante autres bêtes, tant ours qu'éléphants. A une époque antérieure (252 ans avant J.-C.), on avait tué à Rome cent quarante-deux éléphants ; mais par nécessité, la république ne voulant ni nourrir ni donner aux rois alliés ces éléphants pris dans une bataille contre les Carthaginois.

Ce fut Scaurus qui imagina de faire transporter à Rome des hippopotames et des crocodiles. Clodius Pulcher fut le premier qui les fit combattre dans le Cirque pendant son édilité curule (99 ans avant J.-C.). Vingt ans après, Lucullus, remplissant la même charge, les fit combattre avec des taureaux.

Sous le second consulat de Pompée, à la dédicace du temple de Vénus victorieuse, on vit pour la première fois vingt éléphants lutter contre des Gétules armés de javelots;

le même Pompée, à la dédicace de son théâtre, après avoir fait célébrer tous les autres jeux, réserva les cinq derniers jours pour les chasses; on y vit quatre cent dix tigres, cinq cents lions et un grand nombre d'éléphants poursuivis par des Africains, des loups-cerviers, des rhinocéros venus des confins de l'Ethiopie.

Le premier combat d'hommes et de taureaux fut donné par Jules César, dictateur, peut-être à l'imitation des chasses qu'il avait vues à Arles et dans d'autres villes gauloises.

Sylla, préteur, donna une chasse de cent lions à crinière; César, dictateur, une de quatre cents.

Un ancien sénatus-consulte défendait d'amener des panthères africaines en Italie, sans doute dans la crainte que ces animaux féroces ne s'y propageassent; mais un tribun porta la question devant le peuple, et ce maître souverain permit d'en amener pour les chasses. Scaurus, usant jusqu'à l'excès de cette autorisation, fit égorger cent cinquante panthères dans les jeux de son édilité. Pompée alla jusqu'à quatre cent dix, et Auguste, enchérissant sur eux, en réunit quatre cent vingt. Le nombre des bêtes féroces que ce prince fit tuer dans les chasses monte environ à trois mille cinq cents.

Un obscur citoyen, nommé P. Servilius, s'est acquis une sorte de célébrité pour avoir donné une chasse où l'on tua trois cents ours et autant de bêtes féroces africaines.

Titus fit tuer, dans une seule chasse, cinq mille bêtes féroces de toute espèce. Les historiens ne parlent pas du nombre de bestiaires qui parurent avec tous ces animaux. Probablement qu'ils les estimaient si fort au-dessous des bêtes, qu'ils ne jugèrent pas à propos de les compter. Au

reste, ils firent comme le peuple, qui s'intéressait bien plus à l'animal qu'au bestiaire.

Le gibier de ces chasses meurtrières coûtait peu de chose et souvent rien. Les Romains avaient imaginé de pourvoir en partie aux dépenses de leurs jeux au moyen de contributions en argent, levées sur les provinces. Les gouverneurs des provinces lointaines obligeaient leurs administrés à faire des battues générales, dont le produit s'expédiait, soit à Rome, soit dans quelque ville de province, comme Arles, Nîmes, où ces animaux étaient renfermés dans des cages, ou nourris dans des viviers jusqu'au moment où l'on en avait besoin.

On a vu que les *chasses* se prolongeaient quelquefois pendant cinq ou six jours. Trajan, de retour à Rome, après avoir vaincu les Daces, donna pendant cent vingt-trois jours des jeux parmi lesquels il y eut des chasses où l'on tua tantôt mille, tantôt dix mille bêtes, tant féroces qu'apprivoisées. Sous Domitien et sous Probus, il y eut des fêtes qui durèrent très-longtemps, et qui surpassaient tout ce qu'on avait vu jusqu'alors de plus extraordinaire en ce genre. Plusieurs légions furent commandées pour aller dans les forêts voisines déraciner de très-grands arbres que l'on replanta dans le Cirque, avec leur feuillage. Cette forêt urbaine fut peuplée de toutes sortes d'animaux et d'oiseaux que le peuple eut le plaisir de chasser lui-même. Il arriva pour cela mille autruches, mille cerfs, mille sangliers, mille daims, chamois, girafes et autres animaux herbivores.

La consommation des Cirques de Rome et de la province ayant fini par épuiser d'animaux les provinces qui en fournissaient, on fit des lois pour la conservation de ce

gibier; et nous voyons, par exemple, que, dans le Code Théodosien, des peines très-sévères frappaient ceux qui avaient le malheur de tuer un lion d'Afrique.

Outre les chasses, on offrait encore au peuple une foule d'autres spectacles ou jeux, qui presque toujours étaient aussi cruels

Non loin de l'Amphithéâtre d'Arles sont les restes du théâtre. On voit encore des parties de la décoration extérieure; celle du midi conserve les trois étages dont se composait l'édifice : c'est la *tour Rolland*; celle du nord n'a plus que l'arcade du rez-de-chaussée.

L'obélisque de la place Royale est le seul monolithe de granit exécuté hors de l'Égypte. Il fut retiré de terre où il était enfoui depuis des siècles, sous le règne de Charles IX, et érigé sur la place Royale en 1676; il a 16 mètres de long et, avec la base, 21 mètres d'élévation.

Les autres monuments romains sont : les ruines du palais de la Trouille, près de la porte Saint-Jean, le monument souterrain du collége, les remparts en ruines du côté de l'est, etc.

Il faut encore remarquer à Arles l'église cathédrale de Saint-Trophime, bâtie par saint Virgile au VII[e] siècle; le beau cloître de cette même église; l'église de l'ancienne abbaye de Saint-Césaire, l'église de Notre-Dame-la-Major, l'hôtel de ville bâti par Mansard; les quais du Rhône, les promenades, etc.

A vingt minutes sud-est d'Arles, les touristes peuvent visiter l'ancienne église de Notre-Dame-de-Grâce, les ruines de l'abbaye de Saint-Césaire, du VI[me] siècle, la voie des Tombeaux; au nord-est d'Arles, les mines de l'abbaye royale de Saint-Pierre-de-Montmajour, un certain nombre

de ruines d'édifices du moyen âge; non loin de là, la *Montagne de Cordes* et son monument gaulois, les *aqueducs romains*, etc. A 16 kilomètres d'Arles est située la ville des *Baux*, si célèbre dans le moyen âge; sa position pittoresque et les ruines de cette ville sont dignes d'une visite des voyageurs.

Le commerce de transit par le Rhône est très-considérable à Arles, dont la marine compte plus de mille marins. Ce commerce s'accroîtra encore lorsque les travaux que le Gouvernement fait exécuter pour améliorer les bouches du Rhône seront terminés.

Les hommes célèbres d'Arles sont : saint Trophime, premier évêque d'Arles, fondateur de la foi dans les Gaules; Constantin le Jeune, empereur; saint Ambroise, saint Hilaire, saint Césaire, etc.

Ile de Camargue. — Près d'un endroit appelé Fourgues, le Rhône se divise en deux branches, dont l'une baigne les murs d'Arles, et l'autre, qui s'appelle le petit Rhône, forme l'île de Camargue et va se perdre dans la mer, près du village des Saintes-Maries, ainsi nommé parce que, au temps du roi René, on trouva aux environs les dépouilles mortelles des Maries Jacobé et Salomé, et de Sara, leur servante, qu'on prétendait avoir accompagné Madeleine et Marthe lorsqu'elles quittèrent la Judée pour se réfugier en Provence. Un arrêt du parlement de Provence fut rendu en faveur de cette tradition, qui n'en fut pas moins contestée.

L'île de Camargue, anciennement *Camaria*, a pris ce nom de Caïus Marius, qui délivra ce pays des Cimbres et des Teutons; elle forme une espèce de triangle d'environ 7 myriamètres et demi de circonférence; on l'a com-

parée au Delta du Nil pour sa configuration, sa fertilité et son insalubrité. La Camargue est en partie défrichée, en partie inondée; elle nourrit d'immenses troupeaux de bêtes à laine, de bêtes à cornes et de chevaux qui descendent, dit-on, de ceux abandonnés par les Sarrasins après leur défaite par Charles Martel.

D'ARLES A SAINT-CHAMAS.

En sortant d'Arles, on trouve les stations de Raphèle, Saint-Martin, Entressen, Constantine, éparses sur un parcours de 28 kilomètres. De ces localités diverses nous ne pouvons rien dire que le nom.

AIGUES-MORTES.

737 kilomètres de Paris.

Comme nous avons parlé de Montpellier, qui se trouve un peu en dehors de notre route, nous devons aussi quelques lignes au sujet d'Aigues-Mortes.

A dix minutes de cette ville, on aperçoit, non pas la ville, mais ses murailles, car pas une maison ne dépasse les remparts et la cité gothique semble un bijou enfermé dans un écrin de pierre.

Les Aigues-Mortains, qui prétendent faire remonter la fondation de leur ville à Marius, disent que ce consul ayant assis son camp sur le Rhône, fit creuser, en attendant les Teutons, depuis la partie navigable du fleuve jusqu'à la mer, un large canal par lequel pussent remonter les bâtiments qui fournissaient des vivres à son armée. Cette version est celle de Claude Ptolémée ; nous verrons quelle confiance elle mérite.

Au VIIIe siècle, la tour de Métafère fut bâtie sur l'empla-

cement actuel de la ville. A 2 kilomètres de là, sur la route de Nîmes, s'établit une abbaye de bénédictins qui reçut le nom singulier de *Psalmodi*. Cette abbaye, détruite en 725 par les Sarrasins, fut rebâtie en 788 par Charlemagne. Dès ce moment, les paysans bâtirent des maisons à l'entour de la forteresse Métafère, qui ne tarda pas à échanger son nom contre celui des eaux dormantes qui l'environnaient.

Au XII[e] siècle, la ville d'Aigues-Mortes était devenue une cité maritime. Saint Louis la choisit pour y rassembler sa flotte. Ce prince, qui tenait sa cour à Saint-Gilles, en attendant les vaisseaux génois, fit tracer la ligne des fortifications d'Aigues-Mortes sur le modèle de celles de Damiette. Ce projet n'eut pas de suite. Les vaisseaux génois arrivèrent et le roi partit pour la croisade. Philippe le Hardi mit à exécution le projet de son père et fit élever cette ceinture de remparts dont Aigues-Mortes est encore entourée.

A Aigues-Mortes eut lieu une entrevue entre Charles-Quint et François I[er]. Cette ville, qui a compté jusqu'à 10,000 habitants, en a à peine 2,600 aujourd'hui, de sorte que beaucoup de ses maisons sont fermées ou tombent en ruine.

Quant aux habitants, la situation de leur ville, au milieu des marais, a sur eux un effet moral aussi grand que l'effet physique; ils n'ont point l'ardente vivacité des Méridionaux ni cette turgescence vitale qui se répand dans les paroles et les gestes des Provençaux et des Languedociens.

Quant à cette opinion qui fait d'Aigues-Mortes un port de mer à l'époque de Louis IX, voici la vérité à ce sujet. Sans doute, il fut un temps où la Méditerranée couvrait

l'emplacement où est Aigues-Mortes : ces étangs et ces marais en sont la preuve, mais ce temps est antérieur à saint Louis et même à Marius. Au XIIIe siècle, cette ville avait un port sous ses murailles ; mais ce port était l'étang de la ville, qui, à cette heure encore n'en est distant que de quelques pas, et qui, à cette époque et grâce aux travaux qu'y avait fait exécuter saint Louis, était assez profond pour y recevoir les navées de guerre. Ces navées entraient par le Gran-Louis dans le vieux canal qu'elles suivaient jusqu'à sa jonction avec la Grande-Roubine, et de là, entraient dans l'étang de la ville. L'embouchure de ce vieux canal est aujourd'hui toute comblée de sable. Louis XV en fit construire un nouveau qui conduit aujourd'hui d'Aigues-Mortes à la mer.

Après cette visite à Aigues-Mortes, en dehors du parcours du chemin de fer, nous rejoignons la ligne et nous nous dirigeons vers Saint-Chamas.

SAINT-CHAMAS.

765 kilomètres de Paris.

Cette petite ville a été bâtie au XIIIe siècle sur l'étang de ce nom. Elle est divisée en deux parties par une colline qui longe les bords de l'étang, au sommet de laquelle est l'ancienne chapelle de Saint-Amand. La colline est percée dans toute sa masse et forme une voûte d'environ 63 mètres de longueur, par laquelle communiquent les deux parties du bourg.

A cinq cents pas de la ville, on remarque le pont Flavien, de construction romaine et d'une magnifique décoration.

BERRE.

780 kilomètres de Paris.

Jolie petite ville, anciennement *Astromela*, détruite par les Visigoths au v[e] siècle. Elle eut de l'importance au moyen âge sous le nom de *Castrum de Berre;* depuis sa réunion à la France, après le traité de Vervins, ses remparts furent réduits à l'usage de murs d'enceinte.

La situation de Berre est délicieuse, sur l'étang ou golfe qui porte ce nom. Les environs offrent des promenades charmantes. Le terrain produit de très-bonne huile qu'on vend pour de l'huile d'Aix.

Après, on remonte la station de Rognac, puis on arrive à Vitrolles.

VITROLLES.

790 kilomètres de Paris.

Village situé à quelques kilomètres d'Aix, bâti sur une colline, d'où l'on aperçoit toute la région des étangs, et dominé par les ruines d'un ancien château fort qui occupe le sommet d'un roc escarpé. Près de ces ruines se trouvent un ermitage et une chapelle dédiée à la Vierge, qui est en grande vénération dans le pays. De cette chapelle on monte, par un escalier taillé dans le roc, à une esplanade et à une ancienne tour servant aujourd'hui de clocher et de prison, dont la hauteur cause de l'étonnement et de l'admiration.

Après Vitrolles, nous rencontrons sur notre route les deux stations de Pas-de-Lévrier et de l'Estaque. Comme

il n'y a rien à dire sur ces localités, nous allons nous permettre de faire une excursion dans les environs.

AIX.

773 kilomètres de Paris.

Aix n'est pas sur la ligne du chemin de fer, mais nous ne devons point passer aussi près de l'ancienne capitale de la Provence sans aller lui faire une visite, avant d'entrer à Marseille.

Aix fut la première colonie romaine en deçà des Alpes. Sa fondation est due au consul Caïus Sextius Calvinus, proconsul romain, qui y ayant découvert des sources d'eaux thermales, s'y établit 123 ans avant J.-C.

Aix fut métropole de la seconde Narbonnaise et le siége du préteur ou comte romain qui gouvernait la province.

Les Sarrasins saccagèrent Aix, en massacrèrent les habitants, détruisirent les monuments et renversèrent les murailles, qu'on ne releva qu'en 796, sous Lothaire. Cette cité commença à acquérir une nouvelle importance au XIIe siècle, sous le règne d'Alphonse II, roi d'Aragon, qui y attira ces aimables conteurs, connus sous le nom de *troubadours*. A cette époque, la cour des comtes de Provence devint le séjour de la galanterie, de l'esprit et de la politesse. Raymond-Béranger IV et Béatrix son épouse portèrent encore plus loin cette galanterie raffinée. Les cours d'amour, les tournois, les spectacles, les fêtes où la folie et la piété étaient confondues, furent journellement célébrés sous leur règne, et surtout sous celui du bon roi René, dont le souvenir est encore cher aux habitants de la Provence. Ce roi y institua la célèbre procession de la Fête-Dieu, espèce de représentation

mêlée de sacré et de profane, de paganisme et de chevalerie, qui attirait annuellement à Aix un grand concours d'étrangers. En 1481, après la mort du roi René, la Provence fut réunie à la couronne; la ville d'Aix perdit les avantages que lui assurait le séjour des souverains, et la création d'un parlement par Louis XII ne l'en dédommagea qu'imparfaitement. Toutefois, cette ville n'a pas cessé d'être la capitale de la Provence pour les belles-lettres et pour les arts.

Aix fut pillé par les Marseillais sous le règne de François Ier; Charles V s'en empara et s'y fit couronner roi d'Arles en 1535. Cette ville souffrit beaucoup dans le temps des guerres de religion.

On remarque à Aix l'église cathédrale sous l'invocation de saint Sauveur, les églises de Saint-Jean, de Sainte-Marie-Madeleine, l'hôtel de ville, la tour de la porte de l'Horloge, le palais de justice.

La bibliothèque contient plus de cent mille volumes et onze cents manuscrits.

Les églises de Saint-Sauveur, de Saint-Jean, de Fos, la tour des Guerriers, et les restes des anciens Bains ont été désignés pour être classés au nombre des monuments historiques.

La position géographique de la ville d'Aix et ses vicissitudes ne sont point sans influence sur les mœurs de ses habitants. Perdue à l'une des extrémités de la France, on aperçoit du haut des clochers de chacune de ses églises, les collines au pied desquelles Marius arrêta le premier flot de l'invasion barbare: les Cimbres et les Teutons désaltérèrent leurs cavales dans le courant de cette petite rivière, qui expire aux premières limites de l'octroi. L'hiver, lorsque le roi René, fatigué de peindre des per-

drix grises, venait, en monarque des temps primitifs, réchauffer sa vieillesse insoucieuse aux tièdes rayons du soleil provençal, il promenait son royal lazzaronisme sur ce cours où l'on voit maintenant se dresser sa statue, affublée du manteau d'empereur romain. Le Pierre Gringoire de la royauté, le père de tous les flâneurs de ce temps-ci, venait oublier les complots de Louis XI et les malheurs de sa fille Marguerite d'Angleterre, en devisant avec des chaussetiers, établis dans les rues latérales, sur l'augmentation de la laine et le prix du camelot. Aujourd'hui encore, le cours d'Aix est le répertoire animé de tous ces souvenirs.

De chaque côté s'élèvent des hôtels magnifiques; au milieu jaillit la fontaine thermale dont l'influence salutaire guérit les rhumatismes aigus de Sextius, le lieutenant de César et le fondateur d'Aix. A l'un des angles de la promenade on aperçoit la boutique sur laquelle un noble bien connu, qui voulait devenir député du tiers-état, fit placer cette enseigne : MIRABEAU, *drapier*. Toutes les imaginations trouvent dans cette modeste sous-préfecture de quoi satisfaire leurs rêves. Les traditions de la féodalité, celles des parlements, celles de la Révolution, celles des querelles religieuses, s'y heurtent et s'y mêlent à chaque instant. Les églises, les maisons, les rues, tout exhale un vénérable parfum d'antiquité; il n'y a pas jusqu'à cette petite maison du faubourg dans laquelle M. Thiers préludait par des éloges académiques à son *Histoire de la Révolution et de l'Empire*, qui ne soit devenue, elle aussi, un monument véritable.

Aix est la patrie de Constantin II dit le Jeune, ou Flavius Julius Constantinus; de Pitton de Tournefort, Michel Adanson, François de Cormis, Desbrézieux, Étienne,

Annibal Fabrot, Jean Meynier, baron d'Oppède, Prosper Cabasse, Fauris de Saint-Vincens, de Forbin, Clapier de Vauvenargues, de Boyer, marquis d'Argens, Mignet, lieutenant-général Miollis, le comte Siméon, le comte Portalis, le marquis d'Albertas. le baron d'André, l'abbé de Bonneval, le littérateur Terrasson, J.-B. Vanloo, etc.

MARSEILLE.

813 kilomètres de Paris.

Marseille est la plus ancienne ville des Gaules.

Ce fut l'an 600 avant J.-C. que le premier vaisseau phocéen jeta l'ancre sur la côte gauloise, à l'est du Rhône; il était conduit par un marchand nommé Euxène, occupé d'un voyage de découvertes.

Peu de villes de France peuvent produire des témoignages authentiques d'une aussi antique splendeur. C'était l'Athènes des Gaules. Les sciences, pendant des siècles, y fleurirent à l'égal du commerce. On appelait les Marseillais *Trilingues*, parce que l'on parlait dans leur ville grec, latin et gaulois.

République puissante, Marseille lia ses destinées à celles de Rome pour combattre et détruire les flottes de Carthage.

Elle fonda des colonies dans tous les cantons de la Méditerranée. Après avoir concouru à l'asservissement du monde, elle fut à son tour absorbée dans l'Empire romain; mais son vaste commerce continua à enrichir les peuples qu'elle dominait auparavant.

Les Goths, les Bourguignons et les Francs se disputèrent la possession de cette grande cité; mais tous respectèrent ses libertés.



Guide à Lyon et à la Méditerranée

Napoléon Chaix & C.ie 20 Rue Bergère

P 256

Vue du Port de Marseille.

En 735, les Sarrasins s'emparèrent de Marseille, la bouleversèrent de fond en comble et détruisirent ses monuments antiques.

Vers le xe siècle, cette ville passa sous la domination des comtes de Provence ou d'Arles, et y resta jusqu'en 1218, époque où les vicomtes, qui exerçaient alors la puissance, vendirent leurs droits de souveraineté à la ville de Marseille.

Après la mort de Béranger, sa fille Béatrice fut mariée à Charles Ier d'Anjou, qui, à son retour de la terre sainte, entra en Provence et tenta d'assujettir les villes qui se gouvernaient en république. Marseille résista huit mois, et finit par consentir à un traité par lequel elle se soumettait aux comtes de Provence.

Dans les premières années du xiie siècle, Marseille était divisée en trois villes, appelées *ville haute* ou épiscopale, *vi le basse* ou ville comitale, et ville de l'Abbaye. La ville basse, placée au bord de la mer, enfermant dans ses vieux remparts le port et la Canebière, appartenait aux citoyens.

L'archevêque et l'abbé de Saint-Victor possédaient les deux autres, qu'une vive sympathie, malgré la différence de condition, unissait à la ville libre. Avant la fin du xie siècle, celle-ci, gouvernée par les consuls qu'on proclamait publiquement au son de la cloche, sur la place de Sainte-Marie-des-Accoules, était rentrée dans tout le territoire de l'ancienne république phocéenne. Le mouvement des croisades acheva de donner aux Marseillais du moyen âge la force et l'antique influence des Marseillais païens, en livrant de nouveau à leur audace cette mer que sillonnaient seuls depuis si longtemps les pirates normands et sarrasins. Poussés par le même intérêt que les Génois,

les Pisans, les Vénitiens, ils devinrent les facteurs de la croisade; ils transportaient journellement dans les vastes plaines de la Palestine une foule de croisés; ils s'enrichissaient par le trafic de ces expéditions et fondaient des comptoirs dans le Levant. En 1136, les consuls vinrent lire au peuple, sur le perron de Sainte-Marie, la charte suivante :

« Qu'il soit notoire à tous présents et à venir, que nous, Foulques, par la grâce de Dieu troisième roi des Latins et de Jérusalem, et Mélissende, notre femme, nous donnons à perpétuité, pour le salut de nos âmes et de celles de nos héritiers à la commune de Marseille, en échange des bons offices qu'elle n'a cessé de rendre à nos sujets et à nos personnes pendant la guerre sainte, la franchise dans toutes les terres de Jérusalem et de notre royaume. Nous entendons qu'elle possède à Jérusalem, à Saint-Jean-d'Acre, et dans toutes les villes de notre obéissance, une rue et une église lui appartenant en propre. Nous lui donnons de plus à perpétuité une rente annuelle de quatre cents besans sarrasins, payables en quatre termes tous les trois mois, et hypothéqués sur Joppé. Et vous, citoyens de Marseille, pour la franchise que nous vous accordons, vous devez servir et aider, par mer et par terre, nous et les rois qui viendront après nous.

» Fait à Jérusalem, l'an du Seigneur 1136. »

Seize ans après, Baudoin, roi de Jérusalem, accordait à Marseille d'autres droits et priviléges. En 1190, Guy de Lusignan et Sibylle sa femme les confirmèrent et les accrurent.

A cette époque, les Marseillais étaient entrés dans une nouvelle voie de prospérité et de splendeur.

En 1422, Alphonse d'Aragon s'empara de Marseille, qu'il saccagea et brûla en partie.

Le bon roi René, qui régna en 1437, lui procura une paix de quarante ans. Son successeur, Charles III, mourut sans postérité, et Louis XI, qui devint son héritier, réunit la Provence à la couronne de France.

Peste de Marseille.

Par une belle journée du mois de mai 1720 (le 25), date néfaste dans les annales de Marseille, la cloche de la consigne sonna l'arrivée du navire *le Grand-Saint-Antoine*, capitaine Chataud. Parti de Seyde le 31 janvier, son voyage s'était fait par échelle. A Cagliari, il avait été repoussé à coups de canon; il était alors parti pour Marseille, sa destination avant que la peste régnât en Syrie. Mais le journal du bord annonçait que deux hommes étaient morts pendant la traversée sans que les médecins eussent déterminé leur maladie; un troisième matelot mourut le jour même de l'arrivée : le médecin du lazaret déclara que ce n'était pas d'une maladie contagieuse. Le capitaine Chataud ne fut soumis qu'à la quarantaine habituelle, à Pomègue. Quelques jours après, le chirurgien qui avait soigné le matelot mourut presque subitement. D'autres accidents survinrent et l'inquiétude commença à se manifester dans le lazaret. Tout à coup, une déclaration jeta la terreur parmi les échevins : un médecin de la ville vint déclarer qu'il avait traité, sur la place du Lierche, un marin mort avec tous les symptômes de la peste orientale. La place du Lierche, voisine du lazaret, avait la réputation parmi le peuple de Marseille d'être le rendez-vous des sorciers,

qui y célébraient le sabbat à minuit. Le lendemain, la sœur du marin succomba. La maison fut entourée et séquestrée. On était au 15 juillet, à cette époque de soleil ardent qui brûle les arides rochers de la Provence ; la Méditerranée était limpide comme un lac, ses eaux étaient faiblement ondulées par l'écume blanche qui vient mourir près des algues vertes et du sable brillant de mille cailloux à la couleur du corail et de l'ambre, et de ces jolis coquillages, beaux colliers des femmes de Sicile. Les craintes commençaient à se calmer, lorsque dans la nuit du 25 au 26 juillet, après une journée étouffante, alors que les habitants cherchaient en vain un peu de brise du soir sur les rivages de la mer, un orage épouvantable éclata, avec ce terrible mélange d'ouragan, de foudre, de pluie, de grêle, et ce vaste ébranlement des eaux qui semble tour à tour ouvrir et fermer les abîmes de la création. Le lendemain, dès l'aurore, dans la rue de l'Échelle, ruelle perdue de la vieille Marseille de Jules César, douze personnes étaient mortes avec les symptômes de la peste. Les échevins font visiter les malades : il n'y a plus de doute, la peste est à Marseille ! Pendant dix jours elle paraît se concentrer dans la rue de l'Échelle, qu'on a fait cerner. Hélas ! cette barrière est bientôt franchie ; de nombreux cas se déclarent dans tous les quartiers. Le soleil du 26 juillet éclaire une fatale journée.

L'organisation de Marseille n'admettant presque pas d'impôts, il ne se trouvait juste que 1,100 fr. dans la caisse municipale pour pourvoir aux horribles nécessités de la situation. Le travail cessa subitement ; de grandes masses d'ouvriers restèrent sans ouvrage ; Marseille, lieu d'entrepôt et de commerce du monde, n'avait pas de réserve ; elle était sûre d'avoir à sa disposition les farines

de Barbarie, les blés de la Sicile, toutes les denrées d'Espagne, du Levant, d'Amérique; mais, dès que le drapeau noir, symbole d'une cité en contagion, fut arboré, les arrivages cessèrent au port. Aix, l'ennemie de Marseille, ferma ses portes; Arles repoussa les fugitifs; les riches habitants seuls se répandirent dans ces bastides qui ornent le territoire, comme les villas de la Toscane, avec leurs vignes chargées de grappes d'or suspendues à l'olivier.

L'administration, admirable d'ordre et de prudence, avait employé, mais sans y attacher une grande confiance, le remède indiqué par un médecin. Par la soirée brûlante du 1er août, Marseille parut subitement illuminée de mille feux pour purifier l'air. Tous les habitants s'y prêtaient : de grands arbres étaient abattus pour alimenter les feux; on avait mêlé le thym odorant de la colline, la fleur du genêt, le fenouil; on avait tout jeté au feu pour chasser les miasmes; le peuple, ivre d'espoir, entourait ces feux par des rondes bruyantes. Le 3, le réveil fut terrible : le nombre des malades s'était accru. On plaça des corps de garde dans les rues envahies par la contagion Chaque compagnie bourgeoise dut fournir cinquante hommes sous les armes. La ville emprunta 500,000 francs; on créa des commissaires par quartiers pour distribuer des secours. Marseille en deuil étant séquestrée par ses voisins, il n'y eut que les pauvres et naïfs habitants du village de Martigues qui s'offrirent pour alimenter la ville, au moyen des bœufs de la Camargue.

Cependant la contagion augmentait d'intensité. Le 16 août, jour de la Saint-Roch, plus de sept cents personnes meurent. Les hôpitaux deviennent insuffisants; les pestiférés sont épars dans la cité; quelques-uns sont

déposés sur le seuil des maisons. La ville a cet aspect sombre des contagions affreuses : on y voit partout des physionomies pâles, des yeux ternes et égarés ; l'air est lourd, l'atmosphère épaisse et brûlante. Dans ce port, jadis si florissant, on voit les galères à l'écart et barricadées : dans les deux citadelles de Saint-Jean et de Saint-Nicolas, les soldats ont dressé les ponts-levis de fer ; dans les rues, des malades sur toutes les portes, couchés souvent contre les bornes ; des tentes élevées dans les lieux aérés ; sur le Cours, des cadavres au coin des belles fontaines de marbre de Paros et sous les arbres où gazouillent les oiseaux...

La peste était à son dernier degré de ravage à la fin d'août. Les registres des paroisses ne pouvaient plus contenir le nom de tous les morts ; les cimetières, remués par les grandes chaleurs, vomissaient une exhalaison cadavéreuse qui faisait éclater la terre en mille crevasses. Les hommes destinés à l'ensevelissement des morts manquaient. Ce fut alors que le saint évêque de Belsunce et les corps religieux s'offrirent pour le service des malades et l'ensevelissement des cadavres. Le 25 août, jour terrible où la mortalité frappa le plus cruellement, la chaux dévorante ne suffisait plus pour consumer les cadavres jetés dans d'immenses fosses ; des milliers de morts s'amoncelaient dans les rues ; le commandant des galères mit à la disposition de la ville les forçats qui, rendus à la liberté, se consacrèrent au salut des habitants. Les échevins en costume marchaient à leur tête et leur donnaient l'exemple.

Cependant le triste état de Marseille était connu du gouvernement de la Régence ; plusieurs cas de peste s'étaient produits à Aix ; la contagion avait franchi la

Durance et menaçait le Rhône. Lyon s'alarmait et commençait des pèlerinages solennels à Fourvières; on craignait même à Paris, et le Régent fit prendre des mesures de précaution. Des souscriptions s'ouvrirent en faveur des Marseillais; on leur fit passer du blé, de la farine. Le pape envoya ses galères chargées de grain dans la ville affligée.

L'intensité de la peste dura depuis le 15 août jusqu'au 30 septembre. L'aspect de la ville était alors affreux. Le Cours, rempli de cadavres à peine recouverts d'un linceul et placés sous des tentes ; les rues, encombrées de tombereaux ; les quais, envahis par les malades. Sur la place de l'Hôtel-de-Ville, plus de 1,500 corps sans sépulture ; des mères qui mouraient en allaitant leurs enfants ; des familles entières étendues sur des matelas. Sur l'esplanade de la Tourette, sous les feux brûlants d'une température des tropiques, le sol couvert de corps entassés les uns sur les autres, et comme ils étaient là depuis plusieurs jours, la putréfaction les faisait paraître comme se mouvant aux rayons du soleil. Ce furent les galériens, conduits par un héroïque échevin nommé le chevalier Rose, qui débarrassèrent le charnier humain de la Tourette. L'autorité municipale en fit faire autant dans tous les quartiers de la ville. Ils firent disparaître des rues ces cadavres hideux dont l'aspect brisait le moral de la population. Pour relever ce moral, M. de Belsunce fit élever des autels sur les places publiques (les églises avaient été fermées) ; on y célébra les saints mystères, et les cloches durent se faire entendre comme dans les solennités.

Le fléau se calma avec les vents d'automne. Quand le mistral commença à souffler, la peste s'était presque

effacée, l'espérance fit renaître le courage de tous. La ville se repeupla successivement. Les arrivages sous mille pavillons sillonnèrent la mer de Provence.

Au commencement de 1721, la peste avait entièrement cessé, mais ses ravages avaient été rapides, inouïs. Dans une seule journée, 4,000 personnes étaient mortes comme frappées de la foudre.

Ainsi que le commerce maritime de Dieppe, celui de Marseille compte un *Ango* dans ses annales.

Quelques années après la peste qui désola Marseille en 1720, un jeune homme nommé Georges Roux vint chercher fortune dans cette ville. Il s'employa sur les quais au transport des marchandises. Plusieurs négociants, remarquant son intelligence et son activité, s'intéressèrent à lui. Il devint commis, se distingua dans cet emploi et bientôt fut mis à même de faire quelques opérations pour son propre compte. La fortune le prit dans ses bonnes grâces, sourit à toutes ses entreprises et le combla de ses faveurs avec tant de constance et de profusion, qu'en peu de temps il devint le plus riche négociant de Marseille. Georges Roux avait des vaisseaux qui trafiquaient dans tous les ports du Levant et de l'Amérique. Un de ses vaisseaux ayant été insulté par un navire anglais, Georges Roux adressa de vives plaintes au Gouvernement, et comme on ne donnait pas suite à ses réclamations, il résolut d'avoir satisfaction par lui-même. Il arma et équipa militairement plusieurs navires et déclara la guerre au roi d'Angleterre. Son manifeste de guerre commençait par ces mots :

« GEORGES ROUX A GEORGE ROI. »

Les hostilités eurent lieu entre les deux puissances, et, de part et d'autre, il y eut des succès et des revers.

Georges Roux faisait afficher à la Bourse le bulletin des combats qu'il livrait aux Anglais. Quand il jugea avoir fait assez de mal à son ennemi pour être vengé, le négociant désarma avec les honneurs de la guerre. Le reste de son histoire n'a pas moins de rapport avec celle d'Ango. Georges Roux voulut aussi loger son opulence dans de splendides habitations. Il fit venir à grands frais des architectes et des artistes de Paris et de l'Italie; il eut un palais construit avec un luxe inouï. Son château de Brue, à 48 kilomètres de Marseille, fut décoré avec une magnificence sans exemple. Le village fut doté de belles fabriques dont les bâtiments subsistent encore et servent aujourd'hui de logements. La petite église de Brue reçut d'admirables tableaux représentant la légende de saint Georges, patron de l'opulent châtelain ; et cette église n'eut plus rien à envier à sa voisine, l'église de Saint-Maximin, si remarquable par ses sculptures de bois et ses vieilles et précieuses peintures.

La fortune de Georges Roux commença à décroître, comme celle d'Ango, lorsque le négociant voulut devenir grand seigneur. Sa terre de Brue avait été érigée en marquisat par lettres patentes du mois de février 1750.

Georges Roux mourut marquis, conseiller d'État et doyen des chevaliers de Saint-Michel ; mais ne laissant que de médiocres biens. Le palais qu'il avait construit à Marseille est devenu l'hôtel de la préfecture.

La Marseille de nos jours possède 150,000 habitants.

Son magnifique port peut contenir douze cents vaisseaux. Il est d'un accès difficile ; mais un second port,

celui de la Joliette, est en construction; et, comme la prospérité de Marseille ne cesse de s'accroître, on parle d'un troisième port à construire au Prado, à l'extrémité de cette belle promenade dont Marseille est si fière, et où se dressent déjà de beaux établissements de bains de mer. Divisée en deux parties, la ville vieille et la ville neuve; la ville vieille est celle des anciens Marseillais: ses rues sont généralement étroites, mal percées. On y trouve de belles places et des promenades agréables. La nouvelle ville est régulière et superbe.

Le lazaret de Marseille est le plus beau de l'Europe. Aux environs de Marseille se trouve plus de cinq mille bastides ou maisons de campagne.

A Marseille, il faut visiter *Notre-Dame de la Garde*, chapelle et fort ainsi appelés, dès le xe siècle, parce qu'on y faisait le guet ou la garde, et que, du haut de la montagne qui domine la ville, on annonçait à Marseille, par des signaux, l'arrivée des navires qui entraient dans la rade.

La montagne de la Garde était une dépendance du monastère de Saint-Victor. En 1214, l'abbé Guillaume en donna la jouissance à un homme pieux, nommé Pierre, qui y fit bâtir un oratoire.

La commune de Marseille fit dresser plus tard sur la montagne, pour le service du guet, une tour dont les titres de 1385 font mention sous le nom de *Turris beatæ Mariæ de Gardia*. C'est cette même tour que François Ier entoura d'un fort.

Le panorama qu'on découvre de Notre-Dame de la Garde offre un spectacle ravissant : d'un côté, la mer qui se déroule avec majesté jusqu'au fond de l'horizon; à ses pieds, on voit Marseille, son port avec sa forêt de mâts;

de l'autre côté, ses bastides riantes, entourées d'une ceinture de montagnes. La chapelle a été le but de plusieurs pèlerinages célèbres. Le chemin des Privas conserve le souvenir du passage de nos rois. On a vu des femmes, des princesses, par un temps affreux, y monter nu-pieds, un cierge à la main, récitant le chapelet. En 1820, lors de la Mission, les fidèles s'y rendirent processionnellement. La montagne présentait un tableau inaccoutumé. Une forêt de mâts et de bannières s'agitait sur sa crête; des cantiques pieux se prolongeaient au loin sur la montagne. Un prêtre, debout sur le rocher, comme le Dieu de Moïse sur le mont Sinaï, enseignait la parole divine au peuple, qui la recueillait en silence.

Le matelot provençal porte une grande confiance à Notre-Dame de la Garde. Dans la traversée, quand l'orage gronde, quand les vents soulèvent les flots et menacent d'engloutir le navire, c'est Notre-Dame de la Garde qu'il invoque. A l'arrivée, dès qu'on aperçoit de loin la montagne, un silence religieux s'établit sur le pont du navire; un vieux marin, à la voix rauque, entonne le *Salve regina*, que répète en chœur l'équipage à genoux. Le lendemain du débarquement, le maître va faire son offrande à Notre-Dame. Les murs de l'oratoire sont tapissés de tableaux votifs. Ce serait une intéressante et pieuse histoire à faire que celle de ces *ex-voto*.

A 4 kilomètres du port est le château d'If, bâti par François Ier, belle forteresse qui a servi de prison d'État.

Marseille a donné naissance à beaucoup d'hommes illustres; les principaux sont: Pytheas, Gérard Teuques, fondateur de l'ordre de Malte; Fouquet, Carbonel, Guillaume, peintre sur verre; Honoré d'Urfé, d'Hozier, P. Puget,

sculpteur, peintre et architecte; Dumarsais, Barbaroux, Th. Barthe, le général Gardane, etc.

A Marseille se termine le voyage que nous nous étions proposé de faire de Paris à la Méditerranée, tantôt sur la voie de fer, tantôt sur les fleuves.

Cependant, avant de finir, nous conseillerons aux voyageurs d'aller faire une visite à Roquefavour, où ils verront la façon triomphale avec laquelle la ville de Marseille a voulu accueillir les eaux de la Durance. C'est un travail gigantesque et monumental qui rappelle le monde romain.

Le voyageur ne peut guère aller à Marseille sans faire une visite à Toulon; nous devons lui dire quelques mots sur cette dernière ville.

Avant d'arriver à Toulon, on traverse la jolie petite ville d'Ollioules, bâtie dans une situation charmante, à la sortie des gorges dites *Vaux-d'Ollioules*, au milieu d'une belle campagne abritée par des hauteurs qui rendent sa température si douce, que les orangers y viennent en plein vent et donnent des récoltes assurées. On y voit les ruines d'un ancien château dont la construction paraît être du XIIIe siècle.

Le défilé qui porte le nom de Vaux-d'Ollioules est traversé par la route du Beausset à Toulon. C'est une gorge affreuse, resserrée entre deux montagnes, ou plutôt entre deux rochers calcaires coupées à pic, de la plus bizarre conformation et de la plus complète aridité, dont les sommets semblent se réunir en certains endroits par des masses saillantes, qui menacent d'écraser par leur chute les voyageurs. La route étroite, sinueuse et privée de verdure, qui circule entre ces deux escarpements, a été dérobée partie au torrent qui coule au fond de ces tristes gorges, et partie à la montagne dont il rase la

base. Au sortir de cet affreux défilé, la vue se repose avec plaisir sur la ville d'Ollioules dont nous venons de parler et sur le charmant paysage qui l'environne.

TOULON.

884 kilomètres de Paris.

Toulon, préfecture maritime, est aujourd'hui un simple chef-lieu d'arrondissement. Il passe pour avoir été fondé par Telo Martius. Suivant Pepon, le nom de *Toulon* est inscrit pour la première fois dans l'itinéraire d'Antonin. Cependant, quand on fait attention à la beauté de la plage, où les vaisseaux trouvent un abri sûr dans un bassin immense, et que l'on connaît le site et la fertilité du territoire, on est porté à croire que la contrée a été habitée dès les temps les plus reculés. Dans le moyen âge, cette ville fut dévastée par les Saxons, par les Goths, par les Vandales. Toulon fut successivement fortifié par saint Louis, le roi Robert et Philippe de Tarente, par Louis XII, François Ier Henri IV et Louis XIV. Cette place, livrée aux Anglais le 16 août 1793, fut reprise après un siége où commença la fortune de Napoléon.

La ville de Toulon est dans une admirable position ; très-populeuse pour son étendue, elle a obtenu d'augmenter son enceinte et d'abattre les murailles de ses fortifications. Tous les établissements maritimes y portent l'empreinte du grandiose, on accourt les visiter de tous les points de l'Europe.

Le port de Toulon est l'un des plus vastes et des plus sûrs que l'on connaisse; il se divise en deux parties : le port marchand et le port militaire, qui communiquent ensemble par un canal. Le premier est bordé d'un superbe

quai et décoré de plusieurs édifices. Le port militaire contient les chantiers de construction, les forges, la mâture, la corderie, la voilerie, les magasins et l'arsenal maritime, l'un des plus considérables de l'Europe.

Il faut visiter à Toulon, après l'arsenal et le magasin général, le parc d'artillerie, la salle d'armes, la corderie, le fort Lamalgue, le fort Pharon, la grosse tour, l'hôtel de ville, le grand hôpital de la marine et le bagne

Très-peu de personnes savent qu'à l'époque du siége de Toulon, Bonaparte avait presque toute sa famille dans le département du Var. Sa mère, ses frères et ses sœurs étaient venus dans la commune de Beausset, à 8 kilomètres de Toulon, pour être plus à portée de connaître les événements auxquels était attaché le sort de Bonaparte. Comme les fréquentes sorties des assiégés compromettaient la sûreté des personnes dans les villages voisins, le jeune officier d'artillerie conseilla à sa famille de s'éloigner. Elle se rendit à pied dans le village de Méounes, sur la route de Brignoles à Toulon, et vint se loger dans une auberge de peu d'apparence, où l'hôte qui la reçut, le sieur Gaillard, qui vit encore, montre aux curieux l'appartement habité jadis par Mme Bonaparte et ses filles, Élisa, Pauline et Caroline; celui qu'occupaient Lucien, Joseph, Louis, Jérôme, et leur oncle le cardinal Fesch. La plus grande économie régnait dans ce ménage. Seulement, toutes les fois que, par des chemins détournés, l'officier d'artillerie venait embrasser sa famille et lui remettre le fruit de ses économies, c'était un jour de fête pour elle.

En réunissant les matériaux qui devaient nous servir à tracer cet itinéraire, un but principal nous a semblé utile à atteindre :

Satisfaire à l'instant même la curiosité du voyageur, si souvent et si sérieusement éveillée sur une telle ligne, à l'aide de documents recueillis avec goût dans les bons dictionnaires géographiques, dans les statistiques et les voyages les plus récents, voire même dans les travaux historiques sur la France.

Cette tâche est plus grande et plus difficile qu'on ne le croit au premier abord ; et cela est si vrai, que plusieurs ont échoué en l'essayant. Tous les itinéraires n'obtiennent pas la confiance et le succès. Ceux qui appartiennent à cette collection auront-ils ce bonheur ? Peut-être, si les lecteurs tiennent compte avant tout de l'exactitude scrupuleuse et de la conscience des auteurs.

FIN.

PARIS — IMPRIMERIE CENTRALE DE NAPOLÉON CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE LA LIBRAIRIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER

DE NAPOLÉON CHAIX & Cie,

Rue Bergère, N° 20, près du boulevard Montmartre, à Paris.

BIBLIOTHÈQUE

DU VOYAGEUR

NOUVEAUX GUIDES

SUR TOUTES LES LIGNES DE CHEMINS DE FER

ET LES BATEAUX A VAPEUR

Ornés de Cartes et de jolies Gravures.

Les grandes lignes de chemins de fer qui doivent sillonner la France du nord au midi et de l'est à l'ouest, sont à peine ouvertes, et déjà près ds 50 millions de voyageurs circulent tous les ans dans leurs wagons.

Mais si, d'un côté, la merveilleuse facilité que l'on a de se transporter d'un endroit dans un autre, et de doubler ses relations d'affaires ou de famille, a réveillé chez tous le désir de voyager ; d'un autre côté, elle a fait naître le besoin de voir tout ce qui s'offre de remarquable à l'œil, sur ces routes nouvelles parcourues avec la rapidité de l'éclair, et dont on veut conserver le souvenir.

Pour correspondre à ce désir et à ce besoin légitime, M. Napoléon Chaix vient de publier sous le titre de : *Bibliothèque du Voyageur*, une collection de *Guides descriptifs et pittoresques* sur chaque ligne, ornés de jolies gravures, dont la première série se compose de dix volumes.

Ces Guides ne se bornent pas, comme on peut s'en assurer, à la sèche nomenclature des lieux parcourus, ils disent les légendes, racontent l'histoire des pays, décrivent leurs monuments et leurs ruines, indiquent leur industrie et leurs richesses.

En un mot, ils sont écrits et conçus de façon à être indispensables aussi bien au touriste qui sait, mais qui oublie, qu'à l'homme d'affaires, dont les heures sont comptées, et qui n'a que le temps de voir et de passer.

Ils offrent en outre une lecture intéressante et instructive à la fois à celui qui, ne pouvant visiter les contrées traversées par les chemins de fer, veut s'en faire une idée au moyen des cartes et des plans ainsi que des gravures qui accompagnent ces *Guides*.

Cette publication, dont l'initiative appartient à M. Chaix, lui a valu de la part du public de nombreux témoignages de bienveillance : aussi a-t-il fait de nouveaux efforts pour y répondre en publiant une collection de *Petits Atlas composés de Cartes chorographiques de chaque ligne* et destinés à rendre plus saisissante la description topographique des lieux.

Il lui a semblé, en effet, qu'avant de lire les légendes, d'interroger les ruines qui paraissent et disparaissent comme des visions dans la marche rapide des trains, avant de lire les événements historiques qui ont signalé les contrées que l'on traverse, avant de s'informer des industries et des productions qui les enrichissent, le voyageur aime à voir d'un coup d'œil l'ensemble de la carte qui embrasse l'espace de terrain où s'est passé tout ce que le *Guide* va lui apprendre.

Ces *Cartes chorographiques* signalent ainsi à chaque voyageur les points importants sur lesquels son attention doit s'arrêter. Elles marquent les sinuosités des fleuves et des rivières — les bois et les forêts — le tracé officiel de chaque ligne, avec les courbes qu'il décrit — les stations — les embranchements des chemins de fer — les parcours des voitures desservant les correspondances, etc.

Aucune publication de ce genre n'avait été faite jusqu'à ce jour. Aucune aussi ne répond plus complétement aux exigences du voyageur désireux de s'instruire et de se distraire.

La *Bibliothèque du Voyageur* fait suite à d'autres publications importantes sur les Chemins de fer, créées également par M. Chaix, notamment l'*Annuaire officiel des Chemins de fer*, qui contient tous les documents historiques, législatifs et statistiques, sur les chemins de fer français et étrangers ; le *Livret-Chaix*, publié les 1[er] de chaque mois, et l'*Indicateur des Chemins de fer*, paraissant tous les dimanches, et qui est le seul journal officiel.

Ces publications, faites sous le contrôle et avec le concours des Compagnies, sont aujourd'hui connues et appréciées de toutes les personnes qui voyagent sur les chemins de fer de l'Europe, et sur les bateaux à vapeur.

Série des Guides contenus dans la bibliothèque du Voyageur.

Nouveau Guide à Paris et dans ses environs.
— à Londres et dans ses environs.
— de Paris à Rouen, Havre et Dieppe.
— de Paris à Nantes, par Orléans et Tours.
— de Paris à Bordeaux et dans ses environs.
— de Paris à Limoges, par Orléans et Châteauroux.
— de Paris à Moulins, par Orléans, Bourges et Nevers.
— de Paris à Lille, Bruxelles et Cologne.
— de Paris à Lyon, Avignon et Marseille.
— de Paris à Strasbourg, Forbach et Bâle.
— de Cologne, sur les bords du Rhin et en Hollande.
— de Paris en Suisse et jusqu'à Strasbourg.
— en Italie.

Étude historique et Description de la ville de Strasbourg.

Almanach officiel des Chemins de fer, de Bateaux à vapeur et de la Télégraphie électrique. Conseil aux Voyageurs.

Suite de la Bibliothèque du Voyageur.

PETITS ATLAS

COMPOSÉS DE

CARTES CHOROGRAPHIQUES DE CHAQUE LIGNE

PARFAITEMENT COLORIÉES.

Prix de chaque Atlas : 1 fr. 50 c. à 2 fr.

DE PARIS A ROUEN, HAVRE ET DIEPPE.

Un joli volume.

1re Carte : de Paris à Rouen.
2e — de Rouen au Havre.
3e — de Rouen à Dieppe.

DE PARIS A STRASBOURG, A FORBACH ET A BALE.

Un joli volume.

1re Carte : de Paris à Châlons.
2e — de Châlons à Nancy.
3e — de Nancy à Sarbruck.
4e — de Nancy à Strasbourg.
5e — de Strasbourg à Bâle.

Suite de la Bibliothèque du Voyageur.

SOUS PRESSE:

DE PARIS A ORLÉANS ET SES PROLONGEMENTS

1re	**Carte :**	de Paris à Orléans
2e	—	d'Orléans à Tours.
3e	—	de Tours à Angers.
4e	—	d'Angers à Nantes.
5e	—	de Tours à Poitiers.
6e	—	de Poitiers à Angoulême
7e	—	d'Angoulême à Bordeaux.

DE PARIS A LYON, AVIGNON ET MARSEILLE.

1re	**Carte :**	de Paris à Tonnerre.
2e	—	de Tonnerre à Dijon
3e	—	de Dijon à Chalon.
4e	—	de Chalon à Lyon.
5e	—	De Lyon à Valence.
6e	—	De Valence à Avignon
7e	—	d'Avignon à Marseille.

DU NORD.

1re	**Carte :**	de Paris à Lille.
2e	—	d'Amiens à Douai.
3e	—	de Douai à Bruxelles.
4e	—	d'Hazebrouck à Calais.
5e	—	de Creil à Saint-Quentin.
6e	—	d'Amiens à Boulogne.

PLAN DE PARIS

COLORIÉ PAR ARRONDISSEMENTS.

Prix :			
	Sur beau papier ...	1 fr.	» c.
	Collé sur toile, avec étui ...	4	»

PLAN DE LONDRES

COLORIÉ AVEC SOIN.

Prix :			
	Sur beau papier ...	1 fr.	50 c.
	Collé sur toile, avec étui ...	4	»

L'INDICATEUR DES CHEMINS DE FER

SEUL JOURNAL OFFICIEL

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

CONTENANT

Les Heures de Départ et d'arrivée des Trains, le prix des Places, les Tarifs de Bagages, etc., de tous les Chemins de fer,

ainsi que leurs Correspondances par Diligences et Bateaux à vapeur

PUBLIÉ PAR

NAPOLÉON CHAIX

AVEC LE CONCOURS ET SOUS LE CONTRÔLE DIRECT DES ADMINISTRATIONS DE CHEMINS DE FER RÉUNIES.

Avant la publication de ce Journal, les Bulletins de service, distribués gratuitement par les Compagnies, ne paraissant pas à des époques fixes, le Public se demandait toujours si au moment où il les consultait, aucun changement n'était survenu dans le service depuis l'époque de leur publication. Cette incertitude devenait pour le Voyageur une cause de doute, d'hésitation, d'inquiétude, tandis qu'il avait besoin d'une certitude complète, qui commande une confiance aveugle dans l'exactitude du renseignement désiré.

Le *Livret-Chaix* obviait bien à cet inconvénient; mais par suite des nombreux documents qu'il renferme sur le transport des marchandises à grande et à petite vitesse, et sur les chemins de fer étrangers, le prix n'en était pas accessible à tous les Voyageurs.

L'Indicateur des Chemins de fer répond complétement et sous tous les rapports à toutes les exigences, puisque chaque semaine il donne les renseignements officiels *de toutes les Compagnies*, sur les heures de départ et d'arrivée des trains et leurs correspondances, sur les tarifs des transports, des excédants de bagage, etc.

Le journal l'*Indicateur* a pour objet d'établir *la publicité permanente* de toutes les lignes, avec les avantages suivants pour MM. les Voyageurs et les Administrations de Chemins de fer

1° *Publicité officiellement garantie*, puisque toutes les Compagnies concourent à la publicité du Journal et veillent à ce que leurs services y soient toujours présentés de la manière la plus exacte et la plus claire; — 2° *Publicité complète*, c'est-à-dire permettant au Voyageur de combiner à l'avance, et dans quelque lieu qu'il se trouve, l'emploi de son temps avec les départs et les arrivées de toutes les stations de toutes les lignes; — 3° *Publicité réciproque*, c'est-à-dire décuplant la portée de chaque publication, puisque chaque Compagnie, en faisant distribuer à ses Voyageurs le service de tous les autres Chemins, s'assure par cela même que tous les autres Chemins donnent de la même manière, à tous les Voyageurs, tous les détails de son service; — 4° *Economie pour les Voyageurs*, qui auront partout, pour un prix très minime, l'ensemble de tous les services des chemins de fer : — 5° *Publicité permanente*, puisque le Journal, paraissant tous les dimanches, tient constamment le Public au courant des changements survenus dans les services.

L'Indicateur des Chemins de Fer se vend 20 centimes dans toutes les Gares et Stations, dans les bureaux d'Omnibus, chez les principaux libraires, et chez les Propriétaires-Éditeurs, rue Bergère, 20.

Prix de l'Abonnement :		PARIS.	DÉPARTEMENTS.
	Un an.	7 fr. » c.	9 fr. » c.
	Six mois. . . .	4 »	5 »

On s'abonne, à Paris, à l'Imprimerie centrale des Chemins de fer de Napoléon Chaix et Cie, rue Bergère, 20; et dans les départements, à toutes les principales Stations, aux bureaux de Messageries, et chez tous les Libraires

ANNUAIRE OFFICIEL

DES CHEMINS DE FER

PUBLIÉ PAR

L'ADMINISTRATION DE L'IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER,

SOUS LA DIRECTION DE

M. PETIT DE COUPRAY,

Ancien Élève de l'École polytechnique, Membre correspondant de plusieurs Sociétés savantes.

Trois beaux volumes, avec Carte coloriée des Chemins de fer.

Prix de chaque volume, 5 fr.

Les principales administrations et toutes les grandes industries ont un Annuaire destiné à reproduire chaque année l'état de leur personnel et les faits administratifs et judiciaires qui les concernent. Les Chemins de fer, par l'immensité de leurs travaux et l'importance des capitaux qui s'y trouvent engagés, intéressent à un si haut degré les actionnaires et le pays, qu'ils ne pouvaient se passer d'un ouvrage de ce genre. Cette lacune a été comblée par l'Administration de l'Imprimerie centrale des Chemins de fer, qui s'occupe de cette publication depuis 1847, époque à laquelle a paru le premier volume de l'*Annuaire*. La spécialité de ce vaste Établissement, ses rapports continuels avec les Compagnies, tant pour leurs impressions que pour les autres publications, le mettaient à même, mieux qu'aucun autre, d'exécuter et de continuer un ouvrage si important.

L'*Annuaire des Chemins de fer* a été très-favorablement accueilli du public, parce que, d'après le tableau ci-dessous des matières qui y sont contenues, il n'est aucune personne à laquelle il n'offre un puissant intérêt:

1° Le Cadre administratif du Ministère des Travaux publics (Construction et Exploitation des Chemins de fer);
2° Les Commissions supérieures;
3° Les noms des Membres de la Direction des Ponts et Chaussées et des Mines chargés de la surveillance des Chemins de fer;
4° La composition des Conseils d'Administration des Compagnies, celle de leurs Comités de Direction, et les noms de leurs Employés supérieurs;
5° Les Décrets, Lois, Règlements d'Administration publique, Circulaires ministérielles et Arrêtés préfectoraux;
6° Les Cahiers des charges de toutes les Compagnies de Chemins de fer, ou les modifications qui s'opèrent dans les Statuts, d'après les dispositions législatives que nous rapportons exactement;
7° La suite de la Jurisprudence sur les Chemins de fer;
8° *Pour les lignes exploitées:* — Leur étendue, — leur capital, — leur coût par kilomètre, — la marche comparée de leurs produits d'une année sur l'autre, — l'importance de leurs transports, — leur situation financière, — et l'analyse de leurs rapports;
9° *Pour les lignes concédées non encore exploitées :* — L'état de leur avancement, — le chiffre des capitaux engagés, — l'époque probable de leur ouverture;
10° *Pour les lignes construites par l'Etat:* — La désignation des parties dont le tracé est adopté, — les sommes consacrées aux travaux;
11° Des documents statistiques, etc., etc.
12° Un aperçu général sur la situation des Chemins de fer étrangers;
13° Enfin, une Carte générale des Chemins de fer français.

Tous les ans, il paraît un volume qui fait suite aux précédents; et cette collection d'Annuaires successifs contient des documents statistiques toujours nouveaux que l'Imprimerie centrale des Chemins de fer recueille, jour par jour, de tous les points de la France et de l'Étranger. Ainsi, tous les volumes se lient, s'enchaînent et forment un corps d'ouvrage sans cesse varié par les différentes matières qu'il contient.

COLLECTION

DES

CARTES DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

SPÉCIALES A CHAQUE LIGNE

Sur beau papier grand-aigle, parfaitement coloriées.

Prix :	En feuilles	3 fr.	» c
	Pliées dans un cartonnage	3	50
	Collées sur toile, dans un étui	5	»
	Encadrées dans un beau cadre en chêne	10	»

Carte des Chemins de fer Français.

Carte des Chemins de fer de l'Europe centrale.

Carte du Chemin de fer de Paris à Orléans avec ses prolongements.

Carte du Chemin de fer du Nord.

Carte du Chemin de fer de Paris à Lyon.

Carte du Chemin de fer de Lyon à Marseille.

Carte du Chemin de fer de Paris à Strasbourg, Forbach et Bâle.

Carte du Chemin de fer de Rouen, Havre et Dieppe.

Carte du Chemin de fer de Paris à Rennes.

SOUS PRESSE :

Carte des bords du Rhin.

COURS HISTORIQUE ET DRAMATIQUE DE STYLE ÉPISTOLAIRE,

Par N.-H. CELLIER-DUFAYEL,

Professeur à l'Athénée national, Directeur du journal L'IMPROVISATEUR, *etc.*

2e édition, augmentée des

LETTRES DE Mme LA DUCHESSE DE PRASLIN.

Un beau volume in-8°. — Prix : 5 fr.

Jusqu'à présent, un traité complet de Style épistolaire n'a certainement pas existé. M. Cellier-Dufayel a comblé cette lacune de la manière la plus heureuse.

Les éléments constitutifs, les qualités indispensables du Style épistolaire, sont rattachés, dans son livre, à quelques principes exposés et discutés d'une manière saisissante, puis mis en pratique au moyen d'exemples puisés dans les meilleurs auteurs.

Les gens du monde trouveront donc dans ce livre des règles bien tracées, claires et précises, et, ce qu'ils cherchent avant tout, une lecture attachante et amusante à la fois. Les industriels et les négociants y trouveront de plus un traité complet des lettres d'affaires.

LE GRAND DÉSERT

OU

ITINÉRAIRE D'UNE CARAVANE DU SAHARA

AU PAYS DES NÈGRES

(ROYAUME DE HAOUSSA);

Par le général Eugène DAUMAS, ex-directeur central des affaires, à Alger, ET AUSONE DE CHANCEL, auteurs du SAHARA ALGÉRIEN.

Un beau volume in-8° grand raisin, avec une Carte des parties centrales du Sahara

(PRIX : 9 FR.) — Par M. MAC CARTY. — (PRIX : 9 FR.)

Dans l'ouvrage que nous offrons au public, les auteurs, franchissant la lisière du Grand Désert, nous donnent l'histoire de la caravane qui va faire la traite au royaume de Haoussa. Ils en marquent pas à pas l'itinéraire, les campements, les épisodes, les péripéties; ils relèvent, chemin faisant, les villes, les tribus, les productions, les denrées des différents pays. Leur ouvrage est un panorama perpétuel de toutes ces contrées. C'est une initiation complète à la vie, à la religion, à la littérature, au commerce, aux pratiques de ces races intactes, depuis des siècles, aux influences de la civilisation. Détails de mœurs, tableaux saisissants, récits réels, légendes, chasses ou bivouacs, défilent et se renouvellent sans cesse sur ce fond mobile d'une caravane.

« Par la multiplicité de ses recherches, la rapidité de son récit, cet Itinéraire échappe » à toute analyse. C'est un ouvrage de science, d'érudition, de style et de poésie. C'est » un recueil complet des mœurs, des cérémonies des Arabes, de l'organisation et de la » marche d'une caravane. Ce sera un jour le bréviaire des nouveaux Caillé qui vou» dront franchir le Sahara. C'est de ces livres qu'il faut mettre dans sa bibliothèque, si » l'on veut y mettre en même temps une des contrées les plus inexplorées de la mappe» monde. » (*La Presse.*)

VADE-MECUM

DU

MÉCANICIEN-CONDUCTEUR DE MACHINE LOCOMOTIVE

RENFERMANT

Des instructions générales sur la conduite et l'entretien d'une locomotive, soit dans les stations, soit pendant la circulation, ou en cas d'accident

Par **FLORENTIN COSTE,**

Ingénieur-mécanicien, ex-ingénieur du département des locomotions du chemin de fer de Londres à Yarmouth; de la maison J. Cockerill de Belgique, et de divers autres ateliers de construction civils et militaires.

Un volume in-18 cartonné.—Prix: 2 fr.

Parmi les ouvrages publiés jusqu'à ce jour sur les machines locomotives, il ne s'en trouve aucun autre qui soit réellement à la portée de la classe ouvrière, soit parce que les auteurs sont entrés dans une théorie trop élevée, soit parce que le prix de ces mêmes ouvrages est exorbitant. M. Florentin COSTE s'est donc proposé de publier un guide pratique du mécanicien-conducteur spécialement fait pour les ouvriers qui veulent devenir conducteurs de machines, et dont le prix soit en rapport avec cette destination. Ainsi les ouvriers et les élèves mécaniciens trouveront dans le *Vade-Mecum du Mécanicien-Conducteur de Machines* des règles pratiques sur ce qu'ils ont besoin de connaître, non-seulement pour ce qui concerne les soins que réclament les locomotives, soit dans les stations ou pendant la circulation, mais encore pour qu'ils puissent les diriger avec connaissance de cause et économie, tant pour la sécurité des voyageurs que dans l'intérêt des Compagnies.

MANUEL

A L'USAGE DES

NÉGOCIANTS, FABRICANTS, COMMISSIONNAIRES, EXPÉDITEURS,

EN RELATIONS D'AFFAIRES AVEC LES ÉTATS DU ZOLLVEREIN.

Rédigé d'après des Documents officiels

PAR

ZINNOW,

Conseiller royal des Impositions et Inspecteur en chef de la Douane, à Cologne.

BROCHURE IN-4°. — PRIX : 5 FRANCS.

Par suite des relations de commerce qui existent entre la France et les États du Zollverein, il devient d'un intérêt majeur pour les commerçants d'acquérir la connaissance des formalités prescrites en douane et des tarifs en vigueur.

Le *Manuel* de M. Zinnow contient tout ce qui peut mettre l'industriel qui connaît imparfaitement la langue allemande, à portée de faire par lui-même, et sans se servir d'agents intermédiaires, ses expéditions pour le Zollverein, et sans s'exposer à aucune contestation avec la douane.

L'auteur, qui a acquis une longue expérience par de nombreuses années de service, possède des notions complètes sur la législation des douanes.

LE MONITEUR DES CONSEILS DE PRUD'HOMMES

JOURNAL

DES INDUSTRIELS, DES FABRICANTS ET DES OUVRIERS,

Rédigé par M. Hippolyte Dieu,

Avocat à la Cour impériale de Paris, préfet de la Haute-Saône.

Collection des sept années, avec Tables,

4 beaux volumes in-4°, reliés. — Prix : 30 francs.

Ce recueil, au bon esprit duquel les journaux et les hommes éminents de toutes les opinions se sont plu à rendre hommage, et qui a servi pendant six ans d'organe et de guide à la juridiction des Conseils de Prud'hommes, est une encyclopédie complète des lois, de la jurisprudence et des intérêts généraux de l'industrie française. Il embrasse les matières suivantes :

Brevets d'invention. — Dessins et modèles de fabrique. — Marques de commerce. — Enseignes des établissements. — Étiquettes des marchandises. — Louage d'industrie. — Livrets d'ouvriers.— Associations ouvrières.— Apprentissage.— Travail des enfants dans les manufactures. — Chambres et Tribunaux de commerce. — Conseils de Prud'hommes; leur organisation, leurs attributions et leur compétence. — Chambres consultatives des arts et métiers. — Conseils généraux du commerce, de l'industrie et de l'agriculture. — Exposition des produits de l'industrie.

Cette indication sommaire suffit pour montrer combien un tel ouvrage est indispensable aux fabricants et négociants, ainsi qu'aux magistrats et avocats qui veulent suivre dans leurs développements la Législation et la Jurisprudence industrielles.

LE CONTRAT DE LOUAGE D'OUVRAGE ET D'INDUSTRIE

Expliqué aux Ouvriers et à ceux qui les emploient, selon les lois, règlements et usages, et la jurisprudence des Conseils de Prud'hommes;

(Un vol. in-12.) Par MOLLOT, avocat à la Cour d'appel. (Prix : 2 francs.)

DE LA JUSTICE INDUSTRIELLE DES PRUD'HOMMES

Expliquée aux Ouvriers et à ceux qui les emploient, selon les lois, règlements et usages, et la jurisprudence des Conseils de Prud'hommes;

(Un vol. in-12.) Par MOLLOT, avocat à la Cour d'appel. (Prix : 2 fr.)

CODE DES PRUD'HOMMES,

Annoté des dispositions de la Législation, avec Formules et Modèles des actes qui dépendent de leur ministère; auquel on a joint un Recueil des lois, décrets et ordonnances qui leur sont applicables, et un Tarif des frais en matière civile, criminelle et de police, etc.

Par A. DURUT,

Ancien avoué et secrétaire-greffier du Conseil de Prud'hommes de Bapaume

Un volume in 12. — Prix : 1 fr

HISTOIRE
DE LA RIVALITÉ
DES FRANÇAIS ET DES ANGLAIS
DANS L'INDE,

Tirée des papiers de feu François-Antoine HERMAN,

Consul général de France à Londres,

DIRECTEUR DES TRAVAUX POLITIQUES AU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

PAR LOUIS HERMAN,

Ancien Elève de l'École polytechnique.

Seconde Édition, avec Cartes et Portrait.

Un beau volume in-8°. Prix : 5 fr,

La première édition de cet ouvrage, publiée en 1847, a rencontré, tant à l'étranger qu'en France, un accueil qui a encouragé à l'offrir de nouveau au public, qui y trouvera un utile enseignement, au moment où les grands intérêts commerciaux, où les grandes questions coloniales semblent prendre une place chaque jour plus importante dans la vie active des nations.

Le travail historique qui est offert au public présente le tableau complet des origines de la puissance anglaise, et de la période de lutte pendant laquelle elle s'est fondée sur ses bases actuelles.

L'auteur a pensé qu'à ce titre il n'était pas inopportun d'appeler de nouveau vers l'Inde anglaise l'attention des hommes que préoccupe l'avenir commercial et politique de la France.

MÉCANISME DES GRANDS POUVOIRS DE L'ÉTAT

SUIVI DES

TEXTES RÉGLEMENTAIRES ET LÉGISLATIFS

POUVANT SERVIR

A ÉCLAIRER LE VOTE DES LOIS ET DES SÉNATUS-CONSULTES

PAR PH. VALETTE

Secrétaire de la Présidence du Corps législatif.

2e ÉDITION AUGMENTÉE DES ACTES RELATIFS AU RÉTABLISSEMENT DE L'EMPIRE,

1 FORT VOL. IN-8° DE 750 PAGES. — PRIX : 7 FR. 50 C.

M. Valette a colligé avec méthode tous les décrets rendus depuis les événements du 2 décembre, et en a formé un corps complet, rendu pratique par des citations législatives et réglementaires qui relient entre elles toutes leurs dispositions.

L'auteur ne s'est pas borné à reproduire le texte de ces divers actes ; il a fort ingénieusement présenté en tableaux, et dans la forme la plus concise, toutes les obligations qu'impose la Constitution de 1852, et les droits qu'elle consacre en faveur du Chef de l'Etat, du Sénat, du Corps législatif et du Conseil d'Etat.

L'organisation des ministères, la décentralisation administrative qui touche si essentiellement aux préfectures et aux sous-préfectures, et beaucoup d'autres matières du plus grand intérêt, sont traitées avec un soin et une clarté remarquables.

Le *Mécanisme des grands Pouvoirs de l'État* se termine par deux tables qui facilitent les recherches et indiquent d'une manière exacte les corrélations des décrets organiques avec la loi fondamentale de l'Etat.

LE MÊME AUTEUR

A publié, en 1850, sous le même titre, un ouvrage analogue au précédent, et il est fort curieux de comparer le mécanisme des institutions qui avaient pour base la Constitution de 1848, avec l'organisation actuelle des pouvoirs de l'Etat.

Il reste seulement 20 exemplaires de cet ouvrage.

—

PRIX : 5 FRANCS.

TRAITÉ JURIDIQUE

DE LA

CONSTRUCTION, DE L'EXPLOITATION

ET DE LA POLICE

DES CHEMINS DE FER

CONTENANT

le Commentaire des Lois et Règles de l'Expropriation pour cause d'utilité publique, des Extractions de Matériaux, des Tarifs, des Transports de Marchandises, des Compétences, des Pénalités,

Par M. Eugène PAIGNON,

AVOCAT AU CONSEIL D'ÉTAT ET A LA COUR DE CASSATION, AUTEUR DE PLUSIEURS OUVRAGES DE DROIT ET DE JURISPRUDENCE.

1 volume grand in-18. — Prix : 5 francs.

Les chemins de fer ont été créés de notre temps. Leurs rapports avec les divers intérêts qu'ils ont rencontrés pour s'établir ont fait naître dans notre droit un grand nombre de questions nouvelles. Déjà plusieurs de ces questions se sont produites au Conseil d'État et devant les cours souveraines; elles y ont reçu des solutions dont on peut utilement se servir pour faire aujourd'hui une monographie des chemins de fer.

L'ouvrage de M. Eugène Paignon, avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation, a pour but d'exposer et de résoudre toutes les questions qu'ont fait naître les chemins de fer. Il envisage ces grands établissements sous trois aspects différents : 1° à l'état de *construction*, dans les rapports qu'ils ont avec la propriété privée; et à cette occasion, il est fait un commentaire sur les lois et les règles si délicates de l'*expropriation* pour cause d'utilité publique et de l'*extraction* des matériaux; 2° à l'état d'*exploitation*; ici, les chemins de fer sont considérés comme des entreprises de transport de voyageurs et de marchandises; toutes les questions du Code voiturin, si nombreuses et si difficiles, sont examinées et résolues; de plus, le droit nouveau pour l'établissement des tarifs de chemins de fer, qui intéresse le commerce et l'industrie, est exposé; 3° enfin, cet ouvrage traite aussi de la compétence des tribunaux administratifs et judiciaires et de la pénalité établie par les lois spéciales de police sur les chemins de fer.

Un livre qui embrasse tant de matières, sur un sujet tout nouveau, s'adresse à tout le monde. En effet ingénieurs, experts, avoués, avocats, financiers, industriels, commerçants, tous y trouveront des documents qu'il leur est utile de connaître.

Les titres de M. Eugène Paignon pour accomplir cette tâche résultent de sa position même, qui le place auprès des sources les plus élevées de la jurisprudence civile et administrative, et de son caractère de conseil judiciaire de plusieurs grandes Compagnies, qui lui a donné l'habitude pratique du contentieux en matière de chemins de fer. En lisant son livre, chacun appréciera si cette tâche a été bien remplie.

